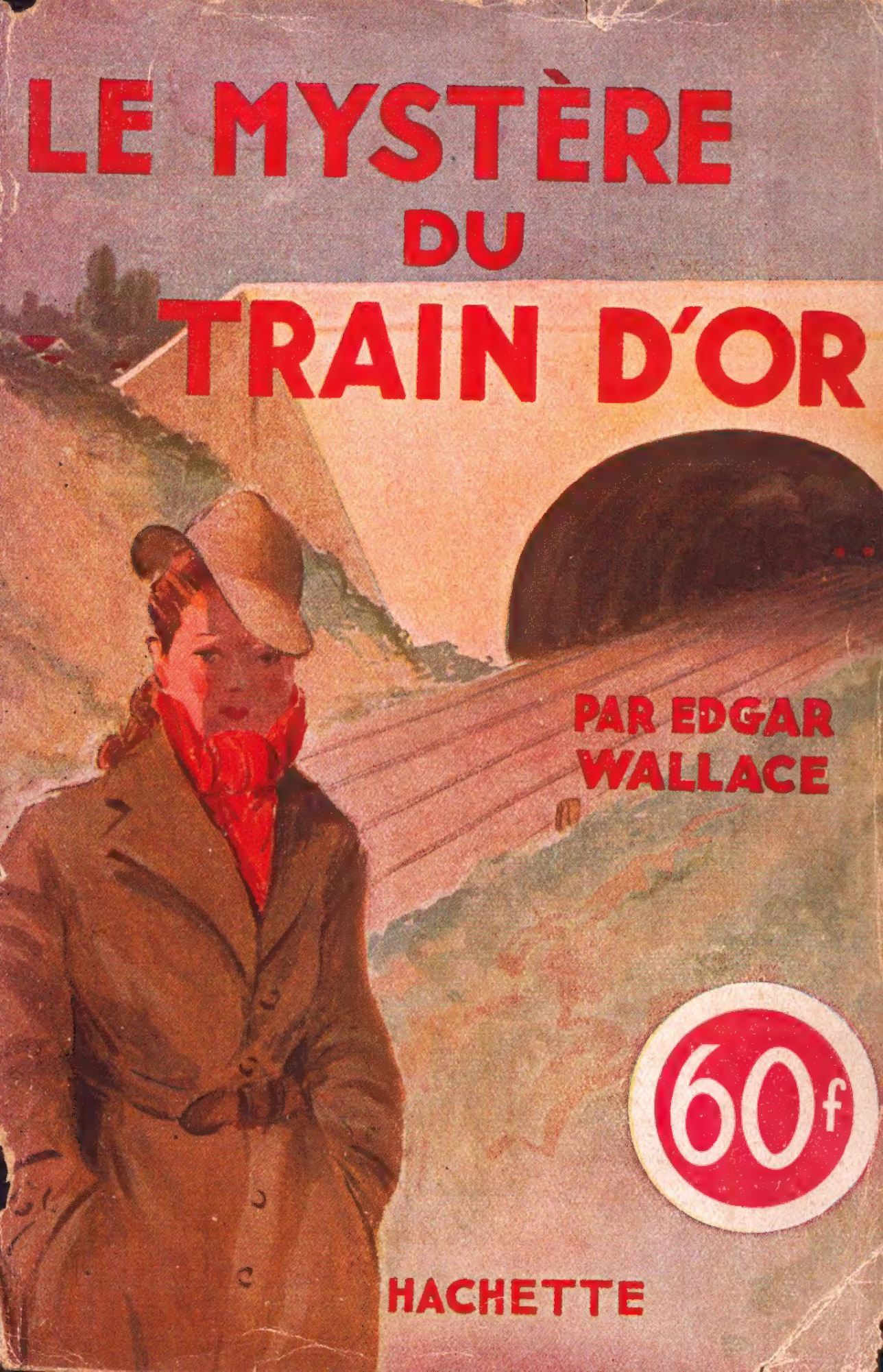
LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR



PAR EDGAR WALLACE

60f

HACHETTE

LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR

EDGAR WALLACE

LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR

(KATE PLUS TEN)

TRADUIT PAR JEAN RAYMOND

HACHETTE

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright by Librairie Hachette. 1934.

PROLOGUE

LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR

PROLOGUE

— La stratégie, grommela le général, est le soutien des héros.

— Et la science des généraux, chuchota la petite fille assise à ses pieds, les jambes croisées.

Sous ces sourcils en broussaille, le vieux monsieur abaissa avec méfiance son regard vers elle, et gloussa :

— Que n'êtes-vous un garçon! déplora-t-il.

La petite fille éclata d'un rire aigu et regarda son grand-père de ses grands yeux brillants. Car s'il était au monde un seul être humain que Catherine Westhanger adorât, c'était bien le farouche vieillard à la barbe blanche et au profil d'aigle dont elle était le compagnon habituel.

Ils étaient assis sous un gros orme, par une chaude journée de juin, et avaient, de leur place, une magnifique vue sur le comté de Galway. A leur gauche était l'ancienne demeure des Masserfield, dont le général sir Shaun Masserfield, le grand stratégiste, était le dernier représentant masculin. Au-delà de la maison s'étendait une grande plaine noire d'où des paysans extrayaient de la tourbe.

Dans un champ plus petit, entouré de murs de pierre, paissaient quatre vaches, dernier vestige du bétail des Masserfield.

C'était une pauvre maison et un pauvre domaine; la pauvreté y était révélée par les carreaux cassés de l'aile est, visible de l'endroit où ils étaient assis et qui depuis longtemps avait été abandonnée aux rats, aux souris et à la vermoulure; elle se trahissait également par l'effritement des murs, par le jardin abandonné et même par les vêtements lustrés du général.

Il abaissa son regard vers la jeune fille et sourit.

— Il me semble, dit-il, que Mademoiselle a étudié la stratégie, n'est-ce pas?

Kate [1] aquiesça de la tête.

— C'est une science merveilleuse, dit sir Shaun avec un sourire. J'ai écrit six volumes sur ce sujet et chacun d'eux a été pillé!

Un vieux bonhomme aux épaules voûtées sortit de la maison et sans se presser traversa le jardin, ramassant les feuilles mortes qui attiraient son regard. En arrivant devant sir Shaun Masserfield, il inclina le front.

— Le dîner est servi, Votre Honneur.

Le général se leva à l'aide de sa canne.

— Le dîner est servi, Kate, répéta-t-il solennellement et, la main dans la main, ils rentrèrent à la maison.

Là, tout en faisant honneur à un rôti de porc, le général et sa petite-fille résumèrent leur discussion sur le sujet que le vieux militaire considérait

1. Diminutif de Catherine.

comme le plus passionnant de tous ceux que peut offrir la civilisation. Inutile de dire que le général sir Shaun Masserfield était une autorité. Ses livres, en particulier son *Application de l'artillerie moderne aux principes de la Stratégie*, avaient été traduits dans toutes les langues.

Pendant bien des années il avait été chef d'un service du ministère de la Guerre et au moins deux de ses ouvrages avaient été adoptés comme manuels par l'armée italienne. La jeune fille écoutait en silence croître l'éloquence du vieux monsieur lancé sur son sujet favori.

— La défaite de Napoléon par Schwarzenberg et ces magnifiques batailles qui amenèrent l'armistice de 1814 et puis...

— Cela apparaît comme un tel gaspillage, dit-elle.

Il la fixa du regard et rugit :

— Un gaspillage? un gaspillage de quoi?

— De vies, d'argent et de tout, dit-elle.

— Vous êtes un pauvre petit âne, gronda-t-il. Qu'en pouvez-vous savoir, vous, une enfant de treize ans?

— Le colonel Westhanger dit...

— Le colonel Westhanger, coupa le général, est un imbécile et un coquin! Il est encore plus fou et plus canaille que votre père, ajouta-t-il violemment. Les Westhanger sont tous des misérables, et Molly Maguires comme eux. Qu'ils aillent au diable!

La petite-fille prêtait une oreille impassible à la tirade dont ses parents les plus proches faisaient les frais.

— Le colonel Westhanger prétend, continua-

t-elle, que si tout le génie qui a été mis au service de la guerre...

— Il n'en a pas mis beaucoup à son service, ricana le vieillard, l'effronté pékin!

— Il est dans l'armée de métier, corrigea la jeune fille.

— L'armée de métier n'a pas de quoi s'en vanter! contre-attaqua le général, en frappant sur la table du manche de son couteau. Et il s'est permis de parler de la stratégie? Le pauvre idiot!

Kate hocha la tête en riant.

— Oh! Général, dit-elle, — elle ne le nommait jamais autrement, — il n'a naturellement pas parlé de stratégie. Il a dit simplement quel gaspillage d'argent, de vies et de tout était la guerre.

— Et je jurerais qu'il a mis l'argent en premier lieu.

— De vies et de tout, dit la jeune fille, négligeant l'interruption, alors que l'on pourrait employer toute sa science et toute son intelligence à gagner de l'argent.

— A gagner de l'argent! répéta le général triomphalement. Voilà bien son genre d'imbécillité! Il ne pourrait pas plus gagner d'argent avec la stratégie qu'avec autre chose. Dieu sait ce qu'il adviendra de vous lorsque je mourrai et que mon neveu, cette canaille, aura hérité de ce domaine. Car votre père est aussi incapable de s'occuper de vous que moi de me déshonorer.

Il se coupa une seconde grosse tranche de porc avant de reprendre la parole. Puis il s'enquit avec une pointe de curiosité, comme s'il venait de retourner la question dans son esprit :

— Et comment la connaissance de la stratégie pourrait-elle aider un homme à gagner de l'argent? demanda-t-il.

La jeune fille plia sa serviette avant de répondre.

— De différentes manières, dit-elle tranquillement. Mais je ne pense pas que le colonel Westhanger ou mon père pourraient s'en servir. Ils ne sont pas comme nous de grands stratégistes, prononça-t-elle avec calme.

— Nous! répéta le vieux monsieur en riant. Et comment vous y prendriez-vous pour gagner de l'argent?

Catherine Westhanger hocha la tête.

— Je ne pourrais vous le dire de but en blanc, il y a tellement de manières!

— Citez-m'en une, demanda le général en reculant sa chaise.

— Eh bien! dit-elle lentement, supposez que nous envoyions Térence jusqu'à la gare après avoir dévissé l'écrou d'une roue, et que, lorsqu'il atteindra la route un peu après O'Gormans, la roue se détache. Que fera Térence?

Elle regarda le plafond, énonçant d'un ton égal et lent chacun des épisodes.

— La première chose que fera Térence sera d'aller à la propriété des O'Gormans et le régisseur du major lui prêtera le grand cabriolet tout neuf.

— Mais nous pourrions aussi bien l'emprunter, dit le général, et dans ce cas à quoi bon toute cette fantaisie?

— Tout le monde saurait que nous avons em-

prunté le cabriolet pour faire impression sur la personne qui arrive de Dublin pour acheter vos tableaux.

— Comment savez-vous que je vends mes tableaux? demanda vivement le général.

Ce sujet lui était plutôt pénible. Les deux Van Dyck suspendus dans la salle d'armes, qui formait le hall d'entrée de la demeure, représentaient son dernier capital. Et seule la fin de ses revenus, conséquence du comportement excentrique de certaines valeurs mexicaines qui avaient absorbé une partie de sa fortune bien des années auparavant, l'avait amené à se séparer de ce reliquat de la prospérité des Masserfield; car sa pension aussi était hypothéquée depuis longtemps.

— Comment je le sais? répondit-elle. Comment un général connaît-il ce qu'il ne voit pas?

— Vous avez espionné, accusa-t-il; mais elle secoua la tête.

— Peu importe comment je le sais, cher général, dit-elle, laissez-moi continuer l'histoire. Térence ramènera le noble étranger et nous irons à sa rencontre près d'O' Gormans. Nous monterons jusqu'à la belle propriété des O'Gormans et nous demanderons à voir le major qui, en bon propriétaire irlandais, se trouve actuellement à Londres avec Mme O' Gormans et ses enfants.

— Le major a mis sa maison à ma disposition pendant son absence. Il a une superbe bibliothèque, dit le général.

— Vous emmènerez l'étranger dans la superbe bibliothèque et vous lui ferez voir les livres. Les tableaux vous y attendront, car ce qui compte, c'est

l'ambiance... La femme de charge du major, Mrs. O'Shea, fera n'importe quoi pour moi.

— Où y a-t-il de la stratégie là-dedans? demanda le vieux monsieur.

La jeune fille rit.

— En contraignant l'ennemi à combattre sur un terrain choisi, assurant ainsi l'avantage à l'attaque...

— Elle me cite mes propres ouvrages! s'exclama le général avec désespoir. Mais pourquoi faire un mystère de cela ? Pourquoi ne pas aller droit à Mme O'Shea et lui faire part de vos projets?

— Dans ce cas notre présence serait intentionnelle. Autrement, elle sera accidentelle, dit avec décision la jeune fille. Si elle est intentionnelle, l'ennemi l'apprendra, car nous serons à la merci de paroles qui pourraient par hasard échapper à Mme O'Shea. Si elle est accidentelle, personne ne pourra avoir le moindre soupçon.

— Combinaison louche, gronda le général. Kate, il y a chez vous l'étoffe d'un grand stratégiste à moins que ce ne soit d'un grand criminel!

Elle se leva et tira sa jupe sur ses jambes minces.

— Je ne pense pas qu'il y ait encore rien de perdu, dit-elle avec complaisance.

Ainsi se passait l'enfance de Catherine Westhanger, presque exclusivement en compagnie du vieux Shaun Masserfield, car les visites que fit la jeune fille à son peu honorable père, ou à son oncle qui ne valait guère mieux, furent rares et espacées. Légalement, ils étaient ses tuteurs et devaient régir

le petit bien laissé par sa mère. Mais le général les soupçonnait de l'avoir depuis longtemps dilapidé et la jeune fille le savait. Aussi ses « gardiens » trouvaient-ils séant de se réunir de temps en temps pour agiter la question avec elle.

En général, elle était seule, « en train de compléter son éducation en Irlande », comme l'expliquait hypocritement son père. Elle lisait beaucoup, réfléchissait énormément et s'assimilait la vaste expérience de son grand-père. Un an avant la mort de ce dernier, alors qu'elle atteignait sa quinzième année, il y eut un événement qui, plus qu'aucun autre, eut une influence sur le reste de sa vie.

Il y avait au service de la propriété un homme à tout faire qui était à la fois jardinier, cocher, valet de chambre et factotum de sir Shaun. Térence — il ne semblait pas avoir d'autre nom — était un homme de la ville. Il était né à Dublin et y avait passé les premières années de sa vie. Il était profondément dévoué à la jeune fille, et il n'était aucun service dont est capable un mortel qu'il eût hésité à lui rendre.

Un après-midi, un inspecteur de police attendait Kate. Son grand-père avait été se coucher à la suite d'une attaque de rhumatismes et elle reçut le représentant de la loi dans le salon. C'était une pièce d'une grande pauvreté, garnie de meubles d'acajou et de photographies encadrées.

— Bonjour, miss Westhanger, dit l'inspecteur avec un joyeux sourire, je m'excuse de vous déranger, mais il nous arrive un petit ennui dans le voisinage et j'ai pensé que vous pourriez m'aider.

Avant qu'il prît la parole, elle savait parfaitement bien de quel ennui il s'agissait.

— En trois semaines, trois cambriolages ont été commis dans le voisinage, et il apparaît clairement que le coupable doit être un homme d'ici. Il y a eu vols avec effraction chez le major O'Gormans, chez lord Pretherston et chez Mr. Castlereigh. Les gens ont été surveillés, les routes ont été battues et aucun étranger n'a été aperçu par ici, ni dans les environs.

— Et vous soupçonnez grand-père? demanda-t-elle innocemment.

Il rit.

— Non, mademoiselle, dit-il. Mais il serait possible que ce soit quelqu'un de la maison.

— Moi? interrogea-t-elle, l'air alarmé.

— Mademoiselle, je vais mettre cartes sur table : je soupçonne Térence, votre domestique. Je suppose que vous savez qu'il a déjà eu une condamnation à Dublin?

— Pour cambriolage?

— Pour un petit vol, répondit l'inspecteur. Pouvez-vous me dire où il était la nuit dernière.

Elle acquiesça de la tête.

— Je peux vous dire tout ce qu'il a fait entre six et onze heures, dit-elle sans hésiter.

— Pardon de vous interrompre, mais le cambriolage ayant été commis à dix heures, si vous pouvez répondre de Térence entre neuf et dix ce sera suffisant.

— Mais je vous en prie, monsieur l'Inspecteur, asseyez-vous.

Elle s'assit elle-même.

— A neuf heures ou peut-être neuf heures moins dix, parce que l'horloge de la salle à manger avance de dix minutes, Térence m'apporta le dîner. Le général était couché et Cassidy était allé avec sa femme voir sa mère qui est malade.

— Ainsi, il n'y avait dans la maison que vous et Térence?

— Et le général, dit-elle en souriant, mais il était couché. A neuf heures et demie, Térence a desservi et à dix heures moins le quart je l'ai sonné pour le café. Mais je me souviens que la sonnette ne marchait pas et que je suis allée moi-même à la cuisine. Quand Térence apporta le café, j'étais en train d'écrire une lettre, et je lui ai demandé d'attendre, car, la sonnette étant détraquée, je ne voulais pas refaire le chemin jusqu'à la cuisine comme pour le café. Dix heures ont sonné à l'horloge avant que ma lettre ne soit finie, et j'en ai écrit encore une à Mullins, l'épicier, que j'ai terminée à dix heures dix. Térence quitta la maison...

— Très bien, interrompit l'inspecteur dont le désappointement était évident. Ce ne peut être Térence, car le cambrioleur a été vu en train de sauter du balcon de lord Pretherston à dix heures moins cinq. On a tiré sur lui pendant qu'il traversait la pelouse. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Au fait, pendant que j'y suis... est-ce qu'il est là?

— Il est à l'écurie. Voulez-vous que je le fasse venir?

L'inspecteur hésita.

— Non, ce n'est pas la peine. Puis-je vous demander de ne pas parler de ma visite?

Elle attendit d'avoir vu l'agent de police remonter sur son cheval, traverser la grande allée et s'éloigner au galop sur la route menant au village, avant de sonner. Un vieux serviteur apparut.

— Appelez-moi Térence, dit-elle.

Térence arriva, l'air un peu inquiet. C'était un grand jeune homme dégingandé, au regard éveillé et dont les cheveux étaient impeccablement collés. Il passait pour être le coq du village.

— Fermez la porte, Térence, dit tranquillement la jeune fille. Qu'est-ce que vous avez à la main?

— Je me suis coupé, mademoiselle, répondit Térence en mettant sa main derrière son dos.

— Vous avez été blessé, dit la jeune fille avec calme. Vous avez été blessé en traversant la pelouse de lord Pretherston? Où cachez-vous vos larcins?

L'homme devint pâle comme un mort.

— Je vous jure...

— Ne dites pas de bêtises, Térence, et montrez-moi tout ce que vous avez volé.

— Au nom de la Vierge, mademoiselle, ne me dénoncez pas!

— C'est maintenant que vous êtes fou! prononça froidement la jeune fille. Redressez-vous et ne vous donnez pas en spectacle! Montrez-moi tout ce que vous avez volé. La nuit dernière, vous êtes sorti de huit à dix heures et demie. De ma fenêtre, je vous ai vu rentrer en vous dissimulant.

Derrière la maison, il y avait une grande cabane dans laquelle les ouvriers qui extrayaient la tourbe

rangeaient leurs outils. Une trappe avait été creusée dans le sol; un grand coffre la dissimulait.

Térence était le seul à entrer dans la petite maison et lui seul en avait la clef.

— J'ai mis un mois à la creuser et la construire, dit-il avec un sombre orgueil. Ah, crénom!

Il tira trois petites valises de l'intérieur de la cachette. Deux d'entre elles étaient neuves, mais la jeune fille reconnut la troisième qui appartenait à son grand-père.

— Portez-les à la maison, dit-elle.

Elle le mena jusqu'à sa chambre, l'y poussa, puis referma et verrouilla la porte.

— Maintenant examinons le contenu.

Il était important car l'homme avait opéré avec art. Bien que la plupart de ses cambriolages eussent été commis en un temps limité, l'alarme ayant été rapidement donnée, et bien que l'attention des propriétaires se fût spécialement portée sur la fermeture de leurs fenêtres et sur la sécurité de leurs objets de valeur, le butin avait été étonnamment fructueux.

La jeune fille reconnut un bracelet et un collier de perles appartenant à Mme O'Gormans. Il y avait aussi deux grosses liasses de billets de banque et, autant que la jeune fille put en juger, environ deux cents livres en or, le tout dans un petit sac de cuir bouilli.

— Comment auriez-vous pu vous débarrasser des bijoux? demanda-t-elle.

Assis sur le bord de sa chaise, le jeune homme secoua mélancoliquement la tête d'un air abattu et grommela :

— Sûr que c'était un bien mauvais jour celui ou je suis venu ici.

— Ecoutez donc, malheureux, s'écria la jeune fille avec impatience. Comment pouvez-vous vous défaire des bijoux?

— J'peux les vendre à Dublin, mademoiselle. Je connais un vieux type...

— Il faut le faire, dit-elle.

D'une main agile elle tria les bijoux et les enveloppa un à un dans du papier et emballa soigneusement le tout dans une boîte de carton, puis elle demanda :

— Où habitez-vous à Dublin? Y avez-vous une adresse?

L'homme lui jeta un regard soupçonneux.

— J'habite avec mon frère, dit-il.

Elle lui donna une feuille de papier, et, après un instant d'hésitation, il traversa la chambre jusqu'au petit bureau de la jeune fille et se mit à écrire laborieusement.

— Maintenant remplissez cette formule.

Elle tira une étiquette postale de son classeur et debout près de l'homme, lui donna les indications nécessaires. Quand il eut fini, elle sécha l'étiquette, prit cinq livres sterling dans un sac rempli de pièces d'or et les lui tendit. Puis elle s'assit, les mains croisées sur ses genoux et posant sur lui un regard ferme :

— Térence, dit-elle, il y a un train qui part de Galway pour Dublin à huit heures du soir. D'ici à Galway, il y a trois heures de marche, mais vous pourriez atteler le poney et y aller avec la voiture que vous laisseriez chez Donoghue.

Il la regarda, la bouche grande ouverte et murmura :

— Mais après, mademoiselle, qu'est-ce que vous ferez?

— Je vous enverrai les objets par colis postal. Allez chez votre frère, vous recevrez le paquet après-demain, dit-elle avec calme. Je vous conseille de vendre les bijoux et de quitter l'Irlande aussi vite que vous pourrez. L'Amérique est indiquée pour un homme de votre habileté.

— Et vous n'allez pas appeler la police? demanda-t-il après une longue pause.

Elle secoua la tête négativement. Un sourire rusé se dessina lentement sur la figure de Térence. La pensée prétentieuse qui traversa son esprit borné apparut lorsqu'il dit avec un sourire affecté :

— En voulant me sauver, vous pourriez vous faire avoir des ennuis, mademoiselle.

Elle le toisa de haut en bas, et il s'assombrit sous la hauteur de son regard.

— J'ai ma récompense, Terence, articula-t-elle avec autorité. Ma part, c'est l'argent que je garde.

Elle ouvrit le tiroir de sa table et y jeta le paquet de billets de banque et le sac d'or, puis le referma d'une poussée. Il se passa la main sur la tête avec perplexité.

— Sûr, mademoiselle, que vous plaisantez! Si, par exemple, on vous découvrait, si je vous dénonçais...

Elle éclata de rire.

— Allez-vous-en vite, Térence, dit-elle tranquil-

lement. Si vous y allez à pied, vous aurez trois heures pour peser vos chances de paraître véridique.

Il fallut plus de trois heures à Térence pour considérer l'affaire comme avantageusement réglée.

Une semaine plus tard il agitait encore le problème sur le pont d'un grand transatlantique qui se balancait dans la rade de Queenstown.

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LES QUATRE-VINGT-TROIS PERLES

Le comte de Flanborough appuya sur le bouton de la sonnette qui se trouvait à côté de sa table de travail, et, après exactement trois secondes d'attente, il pressa de nouveau. A la vérité la chambre des domestiques ne pouvait être à moins de cinquante mètres de la bibliothèque et celui d'entre eux qui aurait été capable de franchir cette distance en trois secondes n'était pas encore né.

Cependant, ce matin-là, Sa Seigneurie répandait une telle terreur parmi ses gens que Sibble, son valet de chambre, mit cinq secondes à venir.

— Pourquoi, bon Dieu, ne répondez-vous pas quand je sonne? gronda le comte en jetant un regard de colère sur la figure rougeaude de son domestique.

Sibble ne répondit pas, sachant par expérience que, dans les cas où se taire est déjà insolent, parler ne peut être moins qu'impertinent. Lord Flanborough avait amplement dépassé la quarantaine, il était maigre, chauve et portait les stigmates de la dyspepsie chronique.

L'expression de son visage était insignifiante. Vous lui auriez cherché en vain une ressemblance quel-

conque avec les traits sympathiques des Felton ou des Flanborough des générations passées; de leurs cadres massifs placés dans la grande galerie, ils regardaient, d'un air bienveillant ou farouche, mélancolique même, tel le premier baron Felton et Flanborough qui fut un poète contemporain de Lovelace, George Parcy Allington Felton, comte de Flanborough, baron Felton et baron Sedgelys de Waybrook, qui n'était que lointainement apparenté à la branche illustre des Felton. Seule sa malchance lui avait fait hériter du titre et des biens lourdement hypothéqués de son grand-oncle. Du moins telle était l'opinion malveillante des Felton qui, bien que de souche plus directe, n'en arrivaient pas moins après lui dans la ligne de succession.

Lord Flanborough avait été Mr. George Felton, de la maison Felton, Heinrich et Somes, une importante société d'exploitations minières dans différentes parties du monde. Et le seul point lumineux de sa succession à la pairie, ce furent deux millions de livres sterling qui l'aidèrent à libérer le domaine de ses hypothèques.

C'était un homme finaud et déplaisant. Mais sa mauvaise humeur n'avait jamais été aussi arrogante que depuis qu'il avait hérité du titre des Flanborough; ce matin-là, il était plus désagréable que jamais.

— Pourquoi donc avais-je besoin de vous? demanda lord Flanborough avec ennui. J'ai sonné en pensant à quelque chose... et si seulement vous étiez venu tout de suite au lieu de flâner, je pourrais... Ah! oui... dites à lady Moya que je désire la voir.

Sibble se retira avec soulagement. Lord Flanbo-

rough tira sur sa moustache hérissée et regarda la feuille blanche qui était devant lui. Puis il prit sa plume et écrivit : « Perdu ou volé. Collier de valeur, composé de quatre-vingt-trois perles. Toute personne qui apportera des renseignements permettant de le retrouver recevra une récompense de deux cents livres. » Il s'arrêta, biffa « deux cents livres » et y substitua « cent livres ». Il ne se sentit pas encore satisfait et ramena la somme à « cinquante livres ». Il contempla ce chiffre plus modeste, le biffa également et écrivit à la place : « recevra une bonne récompense ». Il entendit le bouton de la porte tourner et leva les yeux.

— Ah! Moya, je suis justement en train de composer une annonce, dit-il avec un sourire.

Lady Moya Felton avait vingt-deux ans et était jolie. Sa gracieuse personne réunissait les qualités, traditionnelles dans la famille, qualités dont la nature avait si malignement privé son père. Bien faite et d'une élégante stature, bien que de taille moyenne, elle avait un visage aux traits délicats, qui tenait complètement des Felton. Si elle avait hérité du défunt Sedgelys le menton volontaire, la bouche altière et les yeux bleu de Chine, ses cheveux d'or sombre lui venaient à coup sûr des Felton.

Lorsqu'elle se mit à parler, un critique pointilleux aurait pu trouver que sa voix manquait des riches qualités dont s'enorgueillissait la famille. Car les Felton étaient de véritables orateurs du temps où un discours parlementaire était prononcé comme un texte lu. La voix de Moya était un peu rauque et n'avait pas d'ampleur. Elle était même un tantinet antipathique. Lord Flanborough prétendait à juste

titre que sa fille était une « petite femme pratique ». Et en dehors de son père, il y avait pour le moins encore un homme qui pouvait confirmer cette qualité.

— Ne pensez-vous pas, père chéri, qu'il est un peu absurde de faire une annonce?

Elle s'assit de l'autre côté du bureau, étendit le bras, ouvrit une boîte d'argent et y prit une cigarette.

— Pourquoi absurde, ma chère enfant, demanda lord Flanborough avec humeur. C'est comme cela que l'on retrouve les objets perdus. Il y a des années quand j'habitais la ville, je me souviens qu'un individu nommé Goldberg...

— Oh! s'il vous plaît, oubliez un instant ce qui concerne la ville — elle sourit en allumant sa cigarette — et remémorons-nous toutes les circonstances. Primo, je portais le collier chez lady Machinstone. J'y ai dansé avec des gens calmes et respectables : sir Ralph Sapson, sir George Felixburn, lord Fethington, le major Aitkens et Machinstone, ce charmant garçon. Ce ne sont pas eux qui l'ont volé. Je portais encore le collier en m'en allant, car je me souviens de l'avoir vu en boutonnant mon manteau de fourrure. Je l'avais aussi dans la voiture car je l'ai touché peu d'instants avant d'arriver à la maison, je ne me rappelle pas l'avoir enlevé, mais j'étais terriblement fatiguée et c'est à peine si je me souviens de m'être couchée. Il est clair que c'est Martine la voleuse. Elle est la seule personne à pénétrer dans ma chambre. Elle m'aide à me déshabiller, c'est clair comme de l'eau de roche.

De son porte-plume, lord Flanborough tapotait

ses grandes dents. C'était une habitude qui énervait beaucoup sa fille, bien que pour cette fois elle trouvât opportun de ne faire aucune remarque. On pouvait la compter parmi les personnes sensibles à la valeur des choses et la perte de son collier la tourmentait.

— J'ai demandé à Scotland Yard d'envoyer un de ses meilleurs hommes, dit lord Flanborough avec importance. Où est Martine?

— Enfermée dans sa chambre. J'ai dit à Fellows de rester assis devant sa porte, dit la jeune femme. Quand le détective doit-il arriver?

Lord Flanborough prit sur sa table un télégramme ouvert.

— « Je vous envoie l'inspecteur Pretherston »... Bon Dieu!

Il jeta un coup d'œil à sa fille de l'autre côté du bureau.

— Pretherston, répéta-t-elle d'un air pensif, c'est étrange.

— Pretherston... hum... dit son père, et de nouveau il la regarda.

S'il s'attendait à la moindre confusion, à la moindre rougeur ou même à la moindre défaillance du regard, il pouvait se sentir soulagé, car elle le regarda avec fermeté bien qu'il y eût dans ses yeux une lueur lointaine et qu'elle eût méditativement froncé les sourcils.

Le roman datait de cinq ans et si elle en chérissait le souvenir, c'était par pur sentiment de faiblesse envers la pièce favorite d'une collection. C'était une chose à ressortir et à épousseter de temps en temps. Michaël Pretherston était un mauvais parti à tous

égards, bien qu'il eût un vieux cousin infirme pair d'Angleterre et qu'un jour Michaël dût être Pretherston de Pretherston. Il était horriblement pauvre, menait une vie de bohème, n'avait aucun respect pour l'argent et émettait des opinions subversives sur l'Eglise, la société et son pays. En somme il ressemblait beaucoup au type de l'anarchiste tel que lord Flanborough pouvait se le représenter avec crainte.

Sa cour avait été brève mais orageuse. La jeune fille avait perdu la tête et donné sa parole.

Revenue à la raison, le lendemain matin, et réalisant, dit-elle, que « l'amour n'était pas tout » elle lui écrivit une lettre de quarante pages dans laquelle elle posait catégoriquement les conditions qu'elle trouvait essentielles à leur union. C'étaient le sacrifice de ses opinions, la restauration de ses biens, la remise en état du château de Pretherston afin que lady Moya Pretherston (née Felton) y pût être convenablement reçue. Il répondit à ces quarante pages par une lettre de trente-deux qui débutait par un affront, car il y défendait l'anarchisme. Ce n'était pas une lettre d'amour mais plutôt quelque chose d'intermédiaire entre un pamphlet d'Henry George et une œuvre de Jean-Jacques Rousseau, le tout entrecoupé d'appels passionnés à sa compréhension de femme et d'allusions blessantes à « l'âme servile » de son père.

— C'était un jeune détraqué, dit lord Flanborough en hochant la tête. Je le croyais à l'étranger.

— Je suppose qu'il n'y a pas qu'un seul Pretherston au monde. Et pourtant je trouve vraiment curieux...

— Est-ce que vous éprouvez encore...? commença son père avec embarras.

Elle sourit en déposant sa cigarette dans le cendrier de cristal et dit :

— C'était un garçon complètement impossible.

A ce moment, on frappa légèrement à la porte et une jeune fille entra.

Elle était vêtue de noir avec simplicité et sa beauté était d'un autre type que celle de sa maîtresse. (Car lady Moya se payait le luxe d'une secrétaire.)

Elle avait un beau visage auquel la courbe descendante des lèvres portait une ombre tragique et dont les grands yeux gris semblaient révéler une profonde souffrance. Pourtant la souffrance ne l'avait pas encore effleurée et le drame qu'on lui prêtait l'avait laissée insensible. Sa chevelure abondante était d'un brun chatoyant. La main qui serrait un bloc-notes contre la poitrine était petite et fine. La secrétaire était un peu plus grande que lady Moya mais, se tenant moins droite, elle paraissait plus petite.

— Père, vous m'aviez demandé miss Tenby pour ce matin, dit lady Moya après avoir salué la jeune fille; est-ce que vous avez toujours besoin d'elle?

— Je suis navrée de ce déplorable incident, lord Flanborough, prononça la jeune fille à voix basse. Ça doit être terrible de sentir un voleur dans sa maison.

Lord Flanborough sourit avec bonne humeur.

— Que cette affaire ne vous trouble pas car je suis certain que nous retrouverons le collier. J'espère que vous vous sentez bien ici?

— Très bien, lord Flanborough, dit avec reconnaissance la jeune fille.

— Pas trop de travail?

Elle eut un léger sourire.

— Je n'ai presque rien à faire et il y a des moments où j'en ai vraiment honte. Il y a déjà un mois que je suis chez vous et c'est à peine si j'ai gagné ma nourriture.

— C'est très bien comme cela, répliqua Sa Seigneurie avec condescendance. Vous m'avez déjà rendu de grands services et nous vous trouverons bien d'autres travaux. J'ai été heureux de vous apercevoir à l'église dimanche. Le vicaire m'a dit que vous étiez une de ses fidèles.

La jeune fille inclina la tête sans répondre. Elle attendit un moment puis, sur un mot de congé poli, elle quitta la bibliothèque.

— C'est une fille diablement gentille, dit Sa Seigneurie d'un air approbateur.

— Elle travaille vite et bien et lit le français à la perfection : j'ai eu la main heureuse, dit avec insouciance Moya. De quoi donc parlions-nous quand elle est entrée? Ah oui... Michaël Pretherston. Je me demande maintenant...

La porte s'ouvrit et un domestique annonça :

— L'inspecteur Pretherston, milord.

— L'inspecteur Michaël Pretherston, âne bâté! corrigea le jeune homme d'un air contrarié. Il entra.

Ainsi, c'était bien Michaël; avec quelques années de plus, un peu embelli, un peu plus sûr de lui... mais le même Michaël toujours impétueux et fantaisiste.

— Il m'a gâté mon entrée, Moya.

Il rit et s'approcha de la jeune fille d'un pas rapide.

— Comment allez-vous après toutes ces années? Plus jolie que jamais. Rougissez donc! Ah! lord Flanborough, vous vous portez toujours bien... J'ai lu votre allocution à la Chambre des Pairs sur la dette navale. C'était très bien; vous l'aviez préparée tout seul?

Moya rit doucement, et cela dénoua la situation, car Sa Seigneurie se préparait à défendre avec dignité son honneur d'auteur.

— Toujours le même, Michaël, dit-elle en le regardant avec une franche admiration. Mais, au nom de Dieu, que faites-vous dans la police?

— C'est en effet extraordinaire, murmura lord Flanborough en ajoutant d'un air comique : surtout pour un anarchiste.

— C'est une longue histoire, dit Michaël. En réalité j'avais été nommé au département spécial, celui des Affaires étrangères et j'ai été affecté à Scotland Yard après l'arrestation de la bande Callam qui falsifiait les dépêches confidentielles venant du continent. C'est une honte, n'est-ce pas, d'être devenu un inspecteur? Mais noblesse oblige!...

Il rit sous cape, puis redevint soudainement sérieux :

— Mais me voilà en train d'oublier que cette visite est professionnelle... Qu'est-ce qui ne va pas?

Lord Flanborough exposa le sujet qui lui avait fait demander l'aide de la police. Une expression de désappointement apparut sur le visage de Pretherston.

— Pour un misérable larcin... dit-il avec reproche. Je pensais pour le moins que Moya avait été enlevée. Racontez-moi maintenant tout ce qui est arrivé durant la soirée où vous avez perdu vos perles.

La jeune fille fit minutieusement le récit qu'on lui demandait, soulignant les détails qui prouvaient que le collier était encore sur elle à un certain moment.

— Et puis vous êtes montée dans votre chambre, dit Michaël, et là que se passa-t-il? En premier lieu, vous avez enlevé votre manteau.

— C'est cela, acquiesça la jeune fille.

— Etiez-vous de bonne humeur ou plutôt énervée?

— Vraiment, demanda-t-elle avec surprise, cela a-t-il beaucoup d'importance?

— Tout a une importance pour le détective patient et méthodique; les indications morales sont aussi intéressantes et d'autant de valeur que les autres.

— Eh bien, si vous voulez savoir la vérité, confessa-t-elle, j'étais plutôt mal disposée et très fatiguée.

— Avez-vous retiré votre manteau toute seule ou avec l'aide de votre femme de chambre?

— Toute seule, dit-elle après réflexion. Je l'ai d'ailleurs suspendu moi-même.

Il lui posa encore quelques questions puis déclara :

— Allons voir maintenant la malheureuse Martine... mais laissez-moi vous avertir que si la pauvre fille est innocente, elle peut porter plainte contre vous pour séquestration.

— Que signifie? demanda lord Flanborough avec rudesse. J'ai parfaitement le droit de mettre un un voleur sous clef.

— Vous n'avez pas plus le droit d'enfermer cette femme dans sa chambre, reprit l'autre avec calme, que moi de vous suspendre par les pieds. Mais laissons cela pour l'instant. Conduisez-moi près de la prisonnière.

La prisonnière était très pâle et pleurait. C'était une femme mûre qui ressentait toute l'amertume de sa situation et qui protesta de son innocence dans une phrase incohérente, entrecoupée de frémissements et de sanglots.

— Je suppose que vous avez fouillé partout, demanda Michaël à Moya.

— Oh! partout, répondit-elle avec force. Il n'y a pas une boîte ou un coin de la chambre que je n'ai examiné.

— Supposez que le fil du collier se soit cassé, les perles auraient-elles pu s'éparpiller?

— Non, elles resteraient enfilées, car chaque perle était suivie d'un nœud. C'était un cadeau de fête de papa et je me souviens qu'il avait beaucoup insisté sur ce point.

— Je parie, dit tout à coup Michaël, que le collier est dans votre chambre. Montrez-moi votre armoire.

L'armoire de la jeune fille occupait tout un mur de son cabinet de toilette, et Martine, toujours en pleurs, en ouvrit la porte en bois de rose; Michaël inspecta l'intérieur.

— Voilà le manteau de fourrure en question je pense. L'avez-vous examiné après la disparition du collier?

— Examiné le manteau? s'écria lady Moya étonnée. Non, naturellement. Qu'a le manteau à faire avec le collier? Il n'y a pas une seule poche à l'intérieur.

— Mais si je suis bien renseigné sur les manteaux de fourrure à la mode cette année, dit Michaël en pontifiant, je crois pouvoir vous dire qu'il est très possible que ce luxueux vêtement ait joué un rôle important dans la perte de votre collier. En réalité, ma chère Moya, continua-t-il, votre aventure n'est pas nouvelle et il s'est produit plusieurs faits semblables cette année. Deux fois sur trois, la police fut appelée et la troisième fois, le propriétaire du bijou perdu eut l'intelligence de le retrouver tout seul.

Il souleva soigneusement le manteau et l'étala pour en examiner la doublure; il y trouva le collier accroché à l'une des grandes agrafes plates. La jeune fille poussa un cri de plaisir et décrocha délicatement le joyau.

— Surprenant, n'est-ce pas? dit froidement Michaël. Cela est arrivé plus d'une demi-douzaine de fois depuis que ces agrafes sont en vogue. Vous enlevez votre manteau avec brusquerie, l'agrafe accroche le collier, le détache, vous pendez votre manteau dans l'armoire, puis commence le mystère du bijou disparu.

— Je ne puis vous dire à quel point je suis ravie, dit la jeune fille. Michaël vous êtes extraordinaire!

Michaël ne répondit pas; il se retourna avec un gentil sourire vers la femme de chambre apeurée qui attendait.

— Je regrette que vous ayez eu autant d'ennuis pour cette histoire, dit-il; dès que les gens perdent un objet de valeur, ils perdent aussitôt la tête. Je suis convaincu que lady Moya est navrée du préjudice qui vous a été causé et qu'elle vous dédommagera.

La jeune fille le regarda d'un air mécontent.

— Naturellement, Martine, je suis absolument navrée, dit-elle froidement.

— Oh! Madame, s'empressa de dire la femme de chambre, je ne suis que trop contente que vous ayez retrouvé votre collier. Tout cela m'avait rendue malade de chagrin.

— Vous prendrez une semaine de vacances, prononça lord Flanborough avec magnificence. Je vous offre le voyage jusqu'à Seahampton, ajouta-t-il.

— Ainsi, dit Michaël de cet air caressant qui voilait à peine son ironie et qui irritait tant le comte, vous le voyez, la générosité de vos maîtres ne reculera devant aucune dépense pour que votre voyage soit agréable. Et lorsque vous serez arrivée à Seahampton (je vous recommande en passant de faire attention de ne pas perdre le « retour » du billet que l'on vous offre), vous aurez toute liberté pour parcourir la promenade côte à côte avec l'aristocratie et vous pourrez gonfler vos poumons de l'ozone ordinairement réservé à vos supérieurs. Vous pourrez aussi vous asseoir sur les chaises libres et voir se dérouler devant vous le spectacle qu'offre la bonne société. Et grâce à la générosité de vos protecteurs, vous jouirez à votre aise d'un contact de chaque instant avec l'aristocratie anglaise. Le dimanche, vous irez à l'église. Là aussi, vous trouve-

rez un grand nombre de chaises inoccupées et vous y pourrez partager la lecture d'un livre de prières avec un gracieux voisin d'une position sociale si supérieure à la vôtre que jamais il ne pourrait vous reconnaître par la suite. Je suis bien sûr qu'alors vous prierez avec une ferveur nouvelle pour que, dans leurs délibérations, les membres de la Chambre des Lords reçoivent l'inspiration de Dieu.

— De tout mon cœur, Monsieur, dit Martine abasourdie par tant d'éloquence.

Il quitta la femme de chambre très émue et accompagna dans la bibliothèque lord Flanborough furieux et Moya indignée.

— Que vous avez débité d'absurdités, Michaël! lui dit la jeune fille avec colère. Je ne trouve pas très élégant d'avoir voulu monter ma femme de chambre contre moi.

— Je trouve cela grossier et de mauvais goût! ajouta lord Flanborough. En fait, Pretherston, vous êtes ici en tant qu'inspecteur de police et non en tant qu'ami. Permettez-moi de vous dire que vous avez passé les bornes.

— L'amitié, dit Michaël, en prenant son manteau et son chapeau qu'il avait jetés sur une chaise en entrant, c'est une chose qui a été inventée pour qu'on l'oublie. C'est une chose dont on ne se souvient qu'au moment des chansons bachiques que tout le monde chante en chœur dans les dîners où la sobriété n'est pas de mise. J'ai simplement tenté d'inculquer à votre esclave quelques principes moraux susceptibles d'être utiles, à vous aussi bien qu'à la société!

— Ne dites pas cela, proféra lord Flanborough.

Comme si je n'étais pas capable de m'apercevoir de votre ironie!

— Les enfants et les classes inférieures ne s'aperçoivent jamais de l'ironie, dit Michaël avec un sourire lointain.

Il tendit la main à Sa Seigneurie dont la patte flasque s'avança à contrecœur.

— Je crois, reprit Michaël, que je ferais mieux de faire un rapport circonstancié avant de m'en aller. N'auriez-vous pas un secrétaire ou quelqu'un à qui vous pourriez dicter le récit des événements? Le formalisme de mes supérieurs l'exige.

Pour Moya, les dernières traces de ses relations sentimentales avec Michaël Pretherston semblaient non seulement effacées mais même consumées dans les feux de sa colère. Elle était aussi désireuse que son père de voir se terminer l'entretien.

— On pourrait peut-être faire venir miss Tenby, dit-elle après un instant de silence.

Son père sonna et Sibble parut.

— Priez miss Tenby de venir, dit Sa Seigneurie.

— J'espère, Michaël, déclara sévèrement la jeune fille, que vous ne tiendrez pas à miss Tenby des propos aussi extravagants qu'à Martine.

— Miss Tenby, surenchérit lord Flanborough, accueillerait mal vos paroles. C'est une jeune fille qui...

— Oui, oui, dit Michaël solennellement, c'est une jeune fille précieuse. Elle tape quarante mots à la minute et va à l'église. A ses moments perdus, elle fait des travaux de couture et trouve encore le temps de vous servir d'accompagnatrice au piano.

— Ce doit être une chose merveilleuse d'être détective, se moqua Moya. A la vérité, miss Tenby est une des dactylos les plus rapides du monde.

Michaël se pencha vers elle d'un air singulier.

— Une des dactylos les plus rapides du monde, répéta-t-il d'un ton où il n'y avait plus d'ironie. Est-ce qu'elle chante?

Ce fut au tour de la jeune fille de montrer sa surprise.

— Mais oui et avec beaucoup de talent.

— Elle chante de préférence les opéras italiens, n'est-ce pas?

— Quelqu'un vous a renseigné à son sujet et maintenant vous voulez faire votre petit effet, lui reprocha Moya en riant.

La conversation fut interrompue par l'arrivée de la secrétaire, qui entra, referma la porte et se dirigea droit vers le bureau. Elle s'arrêta court à la vue de Michaël; Moya qui ne perdait pas de l'œil la rencontre, vit la jeune secrétaire se raidir et ses grands yeux mélancoliques fixer le visage du détective.

— Alors, Kate! dit doucement Michaël Pretherston. Bien, Bien! Et dire que nous nous rencontrons encore, et sous de si aimables auspices.

Miss Tenby ne répondit pas.

— Quel jeu jouez-vous? demanda, goguenard, Michaël. Quelle inspiration vous conduit sous ce toit hospitalier? Donnez-moi donc des nouvelles du colonel, de son ami Grégori et de tous ces charmants jeunes gens. Au fait, le colonel est sans doute loin en ce moment. Pour combien en a-t-il eu? Trois ans?

Miss Tenby gardait un silence obstiné.

— Que signifie cela? demanda lord Flanborough, sentant que l'instant était venu de rappeler sa présence. Connaissez-vous vraiment cette jeune fille?

— Si je la connais! dit avec extase Michaël. Mais je suis un de ses admirateurs les plus fervents, n'est-il pas vrai, Kate?

Un sourire éclaira le visage de la jeune fille et montra la ligne régulière de ses dents blanches. Elle dit d'une voix douce et suppliante.

— C'est la vérité, lord Flanborough, Mr. Pretherston me connaît. Il connaît aussi mon oncle, le colonel Westhanger et sait qu'il a été mêlé à un grave scandale qui l'a rendu passible de la prison. Il est aussi parfaitement exact qu'étant enfant, l'on m'appelait Kate. Il n'est pas moins vrai que je tente maintenant de m'évader de ce milieu équivoque et d'essayer de me faire une vie honorable.

— Hum! murmura lord Flanborough légèrement déconcerté. Tout cela me semble digne de foi.

Avec indignation, Moya se tourna vers Michaël.

— Peut-être pensez-vous rendre un grand service à l'humanité, en refaisant tomber cette malheureuse fille dans le ruisseau, en la démasquant devant nous, en la mettant en demeure d'abandonner un emploi honnête.

— Oui, dit Michaël sans éprouver la moindre confusion.

— C'est une honte! s'écria Moya avec colère.

Elle n'avait pas encore décidé en son for intérieur comment elle accueillerait cette révélation; étant donné son caractère, il y avait lieu de penser que « miss Tenby » n'avait pas beaucoup de chances de faire long feu dans la maison. Mais pour l'ins-

tant, il était opportun d'étaler un peu de charité chrétienne. Elle avait devant elle les yeux suppliants de la jeune fille, ses mains jointes et elle se sentait prise d'un sentiment de solidarité pour cette sœur courageuse qui combattait afin d'échapper aux tentacules du crime et de la loi. Elle était sous l'impulsion généreuse du désir d'aider autrui.

Si elle s'était attendue à ce que l'inspecteur Michaël Pretherston (car tel était son titre incongru) se laissât impressionner par ses reproches, elle eut lieu d'être déçue. Michaël n'avait pas quitté la jeune secrétaire des yeux et n'avait pas eu un battement de paupières. Se penchant vers miss Tenby il lui dit :

— Kate, vous êtes vraiment un prodige et dire que c'est aujourd'hui la première fois que la loi met la main sur vous.

— Aujourd'hui? reprit-elle en élevant le ton.

Il acquiesça.

— A titre préventif. Je peux vous arrêter, murmura-t-il en appuyant sur le « peux », sous l'inculpation d'usage de faux certificats dans le but d'obtenir un emploi, et aussi parce que vous êtes suspecte.

La jeune fille abandonna son attitude humble. Elle rejeta la tête en arrière et éclata de rire, montrant de nouveau ses dents blanches.

— Oh, Mike[1]! railla-t-elle, alors toujours en éveil?

Sa gaieté fut de courte durée et ses yeux gris dardèrent des feux rageurs.

1. Diminutif de Michaël.

— Un de ces jours, vous serez trop habile, dit-elle avec amertume. J'en ai vu disparaître de plus malins que vous, Michaël Pretherston. M'arrêter à titre préventif? Assez de bluff. Le code ne vous permettra de le faire que lorsque mes actes tomberont sous le coup de la loi. Mais à cela vous n'y arriverez pas, espèce de brute!

— Kate, Kate! murmura Michaël, vous parlez devant une dame.

Elle s'inclina et dit :

— Je crois que je vais aller rassembler mes hardes; tout ceci n'a pas précisément été un voyage d'agrément.

— Je vous plains sincèrement, dit Michaël, car, en effet, cela a dû vous paraître un peu monotone après les orgies de Crime-Street.

— Il y a une chose que j'ai toujours désiré savoir, dit la jeune fille songeuse en se mordant les lèvres.

Elle se dirigea vers le bureau de lord Flanborough; ce dernier se sentit trop stupéfait pour arrêter son geste. Sans un mot, elle ouvrit la boîte d'argent qui était sur la table et y prit une cigarette.

— J'ai toujours désiré savoir quelle sorte de tabac fume ce cher vieux monsieur.

Elle regarda la cigarette d'un œil critique et avec une exclamation de dégoût la jeta sur le bureau.

— Des *Gold Flavours!* dit-elle avec mépris. Vous en seriez-vous douté, Mike? Et il a cent mille livres de rente!

— Ne jugez pas trop sévèrement la dégéné-

rescence des classes dirigeantes, dit Michaël, conciliant.

Il salua Moya et sortit avec miss Tenby à son bras, tandis que lord Flanborough et sa fille abasourdis se contemplaient en silence.

CHAPITRE II

MIKE NE RÉPONDIT RIEN
IL N'Y AVAIT RIEN A RÉPONDRE

— Si vous n'avez rien de mieux à faire, dit Michaël Pretherston, venez déjeuner avec moi!

Il s'était arrêté devant la demeure des Felton avec la jeune fille dont il avait déposé le bagage, une petite valise à main, sur le bord du trottoir en attendant un taxi.

— Pourquoi irais-je déjeuner avec vous? demanda-t-elle avec insolence. Je croyais que vous vouliez me coffrer?

— Vous êtes d'une vulgarité effrayante, dit Michaël en secouant réprobativement la tête. Je ne peux pas vous coffrer au sens propre du terme. Et d'ailleurs je n'en ai aucun désir, mais plutôt celui de vous compromettre en vous emmenant déjeuner.

La jeune fille hésita.

— Songez à ma réputation, dit-elle.

— C'est une pensée qui m'empêche de dormir, répondit avec légèreté Michaël en appelant un taxi.

Ils choisirent un petit restaurant de Soho, où ils prirent un léger repas dans un sous-sol où le

manque d'air était compensé par l'abondance des lumières.

— Maintenant, Kate, j'aimerais savoir quel jeu vous jouez, dit Michaël, et, si j'insiste, c'est parce que je sais qu'il ne s'agit précisément pas d'un jeu.

— Ce vol du collier m'a fait frémir, dit la jeune fille sans répondre directement. Cela aurait été rageant d'être accusée de quelque chose que je n'avais justement pas fait, et en plus d'une vétille pareille.

— Vous me devez bien quelque chose, dit Michaël.

— Je vous dois plus que je ne pourrai jamais vous rendre, dit la jeune fille d'une manière significative.

— Peut-être qu'un de ces jours, suggéra le détective après réflexion, vous pourrez lancer contre moi l'un de vos compagnons d'armes, soit Grégori, soit le colonel ou encore le petit Stockmar, pour me crever tant soit peu.

— Voyons, dit dédaigneusement la jeune fille. S'il n'y avait pas d'hommes comme vous dans la police, il y a longtemps que nous n'existerions plus! Vous êtes pour nous quelque chose comme une « police d'assurances » et cela nous arrange de vous conserver vivant et bien portant. Certainement que Crime-Street prendra le deuil le jour où l'on vous enterrera.

— Vous voulez me vexer? demanda-t-il.

Elle lui jeta un regard narquois; la raillerie faisait briller ses yeux.

— Pourquoi pensez-vous que je sois allée chez lord Flanborough? demanda-t-elle.

Il hocha la tête et confessa :

— Que je sois pendu si j'en sais quelque chose. J'ai deviné que c'était vous quand ils m'ont parlé de dactylographie ultra-rapide et d'opéras italiens. Maintenant écoutez-moi : je n'essaye pas de vous parler pour votre bien...

— Surtout pas, dit-elle laconiquement.

— Mais je me suis souvent demandé pourquoi une jeune fille distinguée et charmante choisissait une telle vie plutôt que de...

— Travailler huit heures par jour moyennant deux ou trois livres sterling par semaine, achevat-elle à sa place, plutôt que de passer ma vie dans ma petite chambre, au septième étage d'un immeuble de Bloomsbury et d'attendre chaque matin mon tour pour le bain. Plutôt que de subir les assiduités du chef de service. J'ai fait l'expérience de tout cela à titre professionnel et cela ne m'a pas tentée, Mike.

Elle le regardait droit dans les yeux.

Elle avait abandonné sa faconde argotique, et son langage maintenant était celui d'une personne de bon ton.

— Voyez-vous, la vie d'une femme n'est pas du tout entourée des mêmes circonstances que celle d'un homme. Elle a un certain besoin d'élégance et son attitude dans la vie, en réalité toute sa conduite, dépend entièrement de l'importance qu'elle attache à la toilette. Les hommes ne font rien pour les beaux yeux d'une femme. A leurs amis, ils prêtent tout l'argent qu'ils peuvent et leur sont encore reconnaissants quand ils le rendent. Ils ne s'attendent à rien de plus de leur part qu'à être remboursés et sont heureux de l'être. Mais si j'étais

dactylo dans un bureau et que j'empruntasse deux livres au chef de service ou au caissier, ou un billet de cinq livres à l'un des associés, vous pouvez être sûr que cela équivaudrait pour moi à une invitation à souper avec eux le samedi suivant. Supposez qu'un homme vous prête deux livres et vous demande en retour non seulement de les lui rendre mais encore de renoncer à vos principes les plus chers. S'il vous demande de trahir les amis envers qui vous avez toujours été loyal, de mentir quand vous avez toujours été de bonne foi, en somme de vous conduire comme un voleur sur un plan où vous avez toujours été honnête.

Mike ne répondit rien, car il n'y avait rien à répondre. Il paya et accompagna la jeune fille jusqu'à un taxi.

— Je ne vais pas me lamenter sur votre cas, lui dit-il. Vous vivez votre vie. Un de ces jours, simplement, je viendrai vous cueillir, mais à contre-cœur. Allons, sautez dedans, Kate.

Kate sauta littéralement dans le taxi, agita la main en signe d'adieu, puis disparut.

Pendant cinq minutes Michaël Pretherston resta immobile au bord du trottoir, méditant sur les paroles de la jeune fille. Elles avaient trouvé un écho dans son âme, car il savait bien qu'elle n'avait dit que la vérité. Il prit un peu tristement le chemin de son bureau. Se souvenant en route qu'il avait oublié d'écrire son rapport, il hésita : devait-il rentrer à Scotland Yard pour le rédiger de mémoire, ou retourner dans l'atmosphère peu sympathique de Felton. Il choisit cette dernière solution et surprit lord Flanborough au cours d'une sieste. Michaël

se confondit en excuses et se montra d'un respect si contraire à ses habitudes que Sa Seigneurie ne songea pas à trouver sa visite inopportune.

— Moya est sortie, lui expliqua-t-il.

— J'essayerai d'en prendre mon parti, répondit Michaël s'installant au bureau de Sa Seigneurie et se mettant en demeure de prendre note des circonstances qui avaient entraîné Sa Seigneurie à demander l'aide de la police. Lorsqu'il eut fini le rapport, il le sécha et le mit dans sa poche.

— Je voudrais encore vous poser une ou deux questions au sujet de Kate, — ou miss Tenby, — comme vous l'appelez. Je crains de vous avoir causé une légère surprise ce matin.

— J'ai été certainement très surpris, admit lord Flanborough circonspect. Qui donc est cette Kate? Nous avons fait un examen minutieux de la maison, mais je crois pouvoir dire qu'il n'y manque rien.

Michaël s'esclaffa.

— Ne vous inquiétez pas de cela. Kate n'est pas une voleuse ordinaire. Son vrai nom est Catherine Westhanger; on l'appelle Kate et elle est la nièce d'un colonel. Elle a dix-neuf ou vingt ans. Sa mère était un gibier de sacristie, et son père a été chassé de l'armée en 89 pour une malhonnêteté. Son grand-père maternel était le général sir Shaun Masserfield. Il était le voisin de mon frère en Irlande et le plus grand stratégiste de l'armée anglaise. Kate a hérité de son génie mais n'a pas appris son code de l'honneur. Elle perdit son père à seize ans, et son oncle, un gredin plus dangereux que son père, compléta son éducation. La famille, du côté Westhanger, a

un passé criminel vieux de deux cents ans, avec quelques intermittences. Kate a été formée pour être une voleuse, mais de grande envergure. Je crois bien qu'elle est à la tête d'une des organisations criminelles les plus importantes du monde. Il est arrivé à chacun de ses membres d'être arrêté, mais jamais rien n'a pu être relevé contre Kate. C'est elle qui organise les grandes escroqueries et elles vont toujours en croissant; jamais nous n'avons pu remonter jusqu'à elle!

— Voilà bien ce qu'on appelle la police!... commenta lord Flanborough.

— Les policiers, mon cher lord Flanborough, dit Michaël avec lassitude, sont des êtres humains qui ont à s'occuper d'autres êtres humains. Les policiers ne sont ni des anges, ni des sorciers et ne sont pas toujours clairvoyants. Les lois de ce pays sont ainsi faites que le criminel a six chances contre une de se tirer d'affaire. Nous savons fort bien que Kate a trempé dans l'affaire qui coûta deux millions de couronnes à la banque de Hollande. C'est Kate qui organisa le raid sur les bijouteries de Londres en juin dernier. Kate est la fondatrice de Crime-Street. Vous ne connaissez pas cette voie de passage, mais un de ces jours je vous y introduirai, si vous êtes curieux. Mais je vous avertis que si vous vous attendez à plonger votre sensibilité dans la misère. vous serez déçu; c'est la rue la plus respectable de Londres. L'habileté de Kate est remarquable, sa patience au-dessus de tout éloge. Et c'est en partie à cause de cela que je suis revenu, car je voudrais savoir pourquoi elle avait élu domicile chez vous et ce qu'elle y faisait.

— Comme je vous l'ai dit... commença de nouveau lord Flanborough.

— Pour la grâce de Dieu, interrompit Michaël, ne me répétez pas que rien ne vous manque! Je vous dit que Kate ne vous aurait pas soustrait une épingle. Mais, voyons, elle peut s'offrir ce qu'elle veut! Au nom du ciel, pourquoi aurait-elle perdu son temps pour ce qu'il y a à prendre chez vous? Libre qu'elle était de parcourir la maison, je ne pense pas qu'elle aurait pu y trouver plus de cent livres de valeurs réalisables. Non, ce n'est pas pour cela que Kate est venue chez vous. Combien de temps y est-elle restée?

— Presque un mois, dit Flanborough un peu confus de voir combien le résultat de ses investigations personnelles intéressait peu le représentant de Scotland Yard.

— A quoi l'avez-vous employée?

— Généralement à des travaux de secrétaire pour Moya. Elle avait d'excellents certificats.

— Vous pouvez les oublier, interrompit Michaël avec humeur. Le garçon qui les a faits s'appelle Millet et habite au numéro 9 de Crime-Street.

— Elle était une dactylo merveilleuse, commença Sa Seigneurie qui se creusait la tête pour trouver des excuses au fait de s'être laissé tromper.

— Cela non plus ne m'apprend rien. Elle est une des dactylos les plus rapides du monde, et en effet, aucun point de son éducation n'a été négligé. Elle parle cinq langues et, à neuf ans, lisait déjà couramment le français. Quel genre de travail lui avez-vous fait faire?

Lord Flanborough se recueillit un moment.

— Elle a pris des copies de quelques lettres et de quelques rapports.

— Quel genre de rapports?

— Des rapports concernant nos entreprises dans le Sud-Africain. Vous savez, Michaël, j'ai conservé la plupart de nos anciennes participations.

— Est-ce que ces rapports étaient importants?

— Oui et non, répondit lord Flanborough lentement. C'était simplement des rapports concernant l'extraction des produits, le coût de la production et des projets d'expédition.

— A quel autre travail l'avez-vous encore employée?

— Laissez-moi réfléchir, dit lord Flanborough.

— Faites, répliqua Michaël revêche. Si je me souviens bien, vous usiez d'un code secret.

— C'est vrai, dit lord Flanborough, mais naturellement elle ne l'a pas eu sous les yeux.

— Où le rangez-vous?

— Dans mon bureau, dit lord Flanborough.

— Lui a-t-il été possible de le voir?

— De le voir, oui, mais tout à fait impossible de le copier.

— Combien de temps, au maximum, s'est-elle trouvée seule ici?

— Seule dans la bibliothèque? jamais plus de cinq minutes, répondit Sa Seigneurie après réflexion.

Michaël agita le menton et demanda encore :

— Ne vous est-il jamais arrivé d'entrer dans la bibliothèque et de l'y trouver à moitié évanouie?

Lord Flanborough le considéra, la bouche ouverte d'étonnement.

— Elle vous a raconté?

Michaël secoua la tête.

— Non, elle ne m'a rien raconté. Mais votre propre question me donne à penser que je ne me trompe pas.

— Ce qui est remarquable, c'est que vous m'ayez demandé précisément cela, dit Sa Seigneurie. En effet je suis entré un matin et j'ai trouvé la pauvre fille, ou plutôt la misérable, qui était évanouie.

— Et alors je suppose que vous êtes allé lui chercher un verre d'eau et que vous lui avez envoyé votre femme de charge, dit Michaël en plissant les lèvres.

— Oui, convint Sa Seigneurie.

— Ce qui veut dire simplement, sourit Michaël, que vous l'aviez surprise en train d'examiner un de vos documents confidentiels et que pendant que vous alliez chercher de l'eau et demander du secours, elle l'a remis où elle l'avait trouvé. N'y a-t-il pas eu une autre occasion où, lorsque vous êtes entré, elle ait attiré votre attention sur un petit détail, tel qu'un tableau accroché de travers ou un vase brisé?

Lord Flanborough eut à nouveau l'air ébahi.

— Oui, un jour elle me désigna la vitrine des objets de porcelaine, et me demanda qui en avait fendu le verre. Mais en réalité la vitre n'était pas du tout fendue, expliqua-t-il.

— Mais vous êtes allé voir?

— Naturellement, dit Sa Seigneurie.

— Ce fut un tour identique, dit Michaël. Votre inspection lui a donné le temps de remettre en place les documents examinés et de refermer le tiroir,

si tiroir il y avait. Maintenant ce que je me demande, c'est ce qu'elle manigance.

— Vous ne voulez pas dire, commença Sa Seigneurie alarmée, qu'elle complotait de me dévaliser?

— J'espère que non, dit Michaël gravement. Vous frémissez à cette idée.

— J'aimerais vous voir moins sarcastique! Je crains que vous n'ayez jamais tout à fait pardonné à Moya...

— Je bénis Moya chaque fois que je pense à elle, répondit vivement Michaël. En refusant de m'épouser elle m'a rendu le plus grand service que peut rendre un être humain. J'espère mieux que Moya. En tant que père de Moya vous devriez protester violemment. Je sais! je sais! dit Michaël en agitant gaiement la main du seuil de la porte.

CHAPITRE III

D'AUTRES YEUX GUETTAIENT MICHAEL

Michaël Pretherston arriva à Scotland Yard juste avant le départ de son chef.

Le commissaire T. B. Smith à qui ce jeune rejeton de l'aristocratie devait son poste ne fut pas encourageant.

—Si nous arrêtons Kate sous quelque imputation que ce soit, ce n'est pas cela qui empêchera le vol projeté, dit-il. Soyez sûr que toutes ses forces sont mobilisées et que sa troupe est prête jusqu'à son dernier bouton de guêtre. J'ai un homme qui est sensé avoir l'œil sur elle mais qui semble l'avoir perdue de vue au bon moment. Quoi qu'il en soit, je ne crois pas qu'il y ait intérêt à la coffrer car elle se sait surveillée et se conduit en conséquence. Mais je voudrais vous donner un conseil, mon jeune ami irlandais, et ceci pour vous mettre en garde contre la perte de votre précieuse petite vie. Kate a peur de vous!

— Ce n'est pas l'impression qu'elle m'a donnée cet après-midi, dit tristement Michaël.

— Kate est une bluffeuse, et ne faites pas trop attention à ses paroles. Acceptez plutôt l'avis d'un

ami et soyez très prudent. Je ne suis pas très sûr que votre conduite n'ait pas été un peu indiscrète cet après-midi.

— C'est impossible! s'écria Michaël avec force, ce qui fit rire T. B. Smith.

— Vous auriez mieux fait de ne pas la reconnaître et de continuer à la tenir à l'œil en poursuivant votre enquête selon l'ordinaire.

— Si vous pouvez m'indiquer une méthode qui aurait pu l'empêcher de me reconnaître, et par conséquent de se savoir reconnue, je conviens de mes torts.

— Il se peut que vous ayez raison, dit T. B. Smith, convaincu; mais quoi qu'il en soit soyez prudent.

Michaël ne fut pas long à oublier le conseil de son chef et il passa la soirée à faire dans Crime-Street, une reconnaissance solitaire des lieux.

Crime-Street ne figure sur aucun plan de Londres, mais si vous examinez soigneusement le quartier de Hampstead, vous découvrirez dans un enchevêtrement irrégulier de rues, un drôle d'ovale qui apparaît nettement sur le plan non pas tant à cause de sa symétrie que du tracé gracieux des rues qui rayonnent tout autour et qu'on appelle Amberscombe Gardens.

Le centre de l'ovale est occupé par quatre maisons, les numéros 2, 4, 6 et 8; le côté nord par cinq maisons, les numéros 1, 3, 5, 7 et 9. D'Amberscombe Gardens, partent au nord trois rues, la première (au commencement de l'ovale, entre les numéros 1 et 3) s'appelle l'*Approche;* la seconde qui sépare les numéros 5 et 7 s'appelle Bethburn Avenue, la

troisième entre les numéros 7 et 9 est Collburn Avenue. Du côté sud de l'ovale, le dessin des rues est à peu près semblable.

A l'origine, neuf maisons occupaient l'espace central, mais elles avaient été démolies par les propriétaires des quatre maisons existantes pour en faire un square. Par conséquent, du côté sud de l'ovale, les maisons étaient remplacées par un mur entrecoupé, à intervalles réguliers, par des portes de jardin semblables à toutes celles des environs de Londres.

En réalité, d'après le plan, l'allée qui allait du nord au sud traversait entièrement Amberscombe Gardens. Mais à l'époque où se passe ce récit, la courbe nord de l'ovale était connue par la police sous le nom de Crime-Street (*La rue du Crime*) et, d'après la précédente description, les neuf maisons qui se trouvaient du côté nord étaient impliquées dans l'affaire.

La plus modeste de toute, le numéro 1, était occupée par le docteur Philippe Garon. C'était un praticien américain qui traversait souvent l'Atlantique et en revenait pour déposer invariablement de jolies sommes dans une succursale de quartier de la Banque de Londres et de l'Ouest.

Au numéro 3, il y avait une jolie maison couverte de clématites pendant la saison et qui avait de blanches fenêtres à guillotine et une sobre façade rouge. C'était la résidence de ville de M. Cumingham qui apparemment ne devait pas avoir d'initiales ni de nom de baptême. Ses intimes l'appelaient Mush, surnom d'origine obscure. M. Cumingham qualifiait sa situation sociale d' « indépendante »,

ce qui ne voulait rien dire d'autre qu'indépendante des lois ordinaires de l'honnêteté. En un sens, c'était le plus connu de la colonie car Mush avait fait deux séjours en prison, l'un en France et l'autre en Angleterre. Il avait la réputation d'être capable de perforer des coffres-forts plus rapidement qu'aucun autre professionnel et l'on disait, probablement à juste titre, qu'il avait perfectionné l'emploi du chalumeau oxhydrique par une méthode nouvelle qui écourtait de moitié le temps de travail.

Le locataire du numéro 5 était un monsieur d'un aspect bienveillant et réputé très charitable. Ses amis comme ses ennemis l'appelaient l' « évêque ». Son nom réel était Brown et il avait trempé dans plus d'escroqueries bancaires qu'aucun de ses voisins, bien qu'il n'ait jamais été discrédité que par une misérable condamnation à dix mois de « hard labour ».

Le propriétaire du numéro 7 était connu sous les nom et titre de : « Mr. Jacques Colling, ingénieur civil dans les services de la municipalité ». Le « Bottin » officiel de la police le connaissait en tant que tireur remarquable, et ajoutait entre parenthèses qu'à son arrestation lors de l'attentat de la Banque de Hollande aucune arme n'avait été trouvée sur lui. On disait encore qu'il n'avait jamais été condamné en Angleterre quoique lui aussi eût fait connaissance avec les prisons françaises.

Le numéro 9 était montré aux touristes avec un certain orgueil de la part du guide, comme étant la demeure de Millet le forgeron qui portait à son actif une condamnation à quinze ans. Il n'en avait fait en réalité que deux, les autorités l'ayant gracié,

ce qui lui avait valu une certaine impopularité parmi ses compagnons. On prétendait que ce fait n'était pas sans relation avec l'arrestation postérieure de ses anciens complices et que Mr. Millet les avait vendus.

Au numéro 2 de la rue, sur un bas-côté de « l'ovale », habitait H. Mulberry. C'était un homme respectable et méthodique qui partait régulièrement à 9 h. 15 tous les matins pour aller à son petit bureau de Chancery Lane dont il revenait le soir à 5 h. 30 exactement. Mulberry était un spécialiste émérite des lettres de mendicité. Il était servi par un style du meilleur effet qui réussissait le plus souvent à soustraire aux gens les sommes prévues.

Le numéro 4 était celui d'une des plus grandes maisons de Crime-Street, maison qui abritait le « señor » Grégori, professeur de langues. Malheureusement pour lui, il avait, au cours de sa vie mouvementée, enseigné autre chose que la douce langue espagnole. Il avait appris par exemple à la banque du Chili qui se glorifiait d'avoir des billets inimitables, qu'ils pouvaient être contrefaits par dizaines de mille, et que les six couleurs employées à leur impression n'offraient pas une difficulté insurmontable à un artisan habile, possédant le sens de la couleur et le coup d'œil de l'artiste.

Le numéro 8 était habité par les deux frères, Thomas et Francis Stockmar. D'origine autrichienne, ils passaient pour des réfugiés politiques, mais étaient sans aucun doute des criminels particulièrement dangereux. Les Stockmar avaient l'aspect morose et les cheveux hérissés; ils étaient certainement les moins présentables de toute la colonie.

En dernier lieu venait le numéro 6, la demeure la plus importante de Crime-Street. C'était une maison carrée sans aucune prétention à la beauté et qui avait un étage de plus que les autres. On disait que son troisième étage ne formait qu'une seule pièce et que, de ses nombreuses fenêtres, il était possible de surveiller non seulement le côté nord du jardin mais aussi le côté sud. On ajoutait même qu'elle avait été conçue pour pouvoir servir de forteresse en cas de nécessité et que le troisième étage avait été prévu pour le dernier acte d'une défense désespérée. Telle était la maison du numéro 6, résidence du colonel Westhanger et de sa brillante nièce.

Michaël Pretherston ne se sentait pas étranger dans Crime-Street. Il y avait été bien des fois et c'était même sur son instigation que Amberscombe Gardens avait été perçé un beau matin par une équipe de terrassiers, ce qui avait fait découvrir le remarquable souterrain qui servait de passage entre un côté de la rue et l'autre. Il débouchait d'une part, dans le pavillon d'été des jardins de l'ovale, d'autre part, dans les écuries du numéro 3.

Les indigènes de l'endroit prétendaient obstinément qu'ils ignoraient l'existence dudit passage, qui devait avoir été établi bien des années avant qu'ils habitassent la rue. Jacques Colling, l'ingénieur civil, avait démontré à l'inspecteur de l'arrondissement que la façon même dont le passage était construit donnait à penser qu'il avait été fait pour l'écoulement des pluies, et qu'ensuite l'entrepreneur avait dû l'oublier. Ou alors, il avait pu être construit par une erreur de l'entrepreneur qui après coup

avait été trop paresseux ou trop pressé pour le détruire.

Il y avait encore d'autres explications possibles mais aucune n'était complètement acceptable. Tout en faisant des moulinets avec sa canne, Michaël dépassa le tronçon de la rue sous lequel avait été construit le souterrain; il sourit à ce souvenir et se demanda où se trouvait le nouveau tunnel, car il ne doutait pas qu'il y en eût un nouveau.

La nuit tombait et les fenêtres de la salle à manger du docteur Philippe Garon étincelaient de lumière. Chez Mr. Mulberry, à droite, l'éclairage était plus modeste. La maison de Mr. Cumingham était sombre ainsi que celle de l'évêque. Une chambre à coucher du numéro 7 était éclairée, mais au numéro 6 tout était éteint ainsi qu'au numéro 8.

Il vit Millet, qui fumait debout à la grille de son jardin, et Michaël traversa la rue pour se diriger vers lui, persuadé que l'œil du bonhomme avait dû remarquer sa présence.

Millet, homme d'une aménité presque obséquieuse, lui fit un salut amical.

— Bonsoir, monsieur Pretherston, j'espère que ce n'est pas quelque chose de fâcheux qui vous amène?

Michaël s'appuya au barreau de la grille, secoua la tête et répondit :

— Rien de fâcheux ne pourrait me conduire ici, n'est-ce pas le coin de Londres le mieux en règle avec la loi?

M. Millet soupira, bredouilla quelque chose au sujet des malheurs du genre humain, et y ajouta l'expression de son pieux désir d'oublier le passé

et de finir ses jours dans la paix et le calme qui sont refusés aux pécheurs.

— C'est très bien, dit avec douceur Michaël, et comment vont vos braves voisins? J'étais justement en train de faire le projet de louer une maison par ici. A propos, ajouta-t-il, vous n'en connaissez pas une de libre?

Mr. Millet secoua la tête.

— J'habite celle-ci tout seul, dit-il. Si vous avez vraiment l'intention d'habiter par ici, je pourrais vous céder deux pièces chez moi. Ce serait un honneur pour moi d'être votre hôte, Mr. Pretherston.

— Et comment va Kate? demanda Michaël sans s'arrêter à l'invitation.

— Kate? demanda M. Millet embarrassé. Oh! vous voulez dire miss Westhanger. Je ne l'ai pas vue depuis plusieurs jours. Pas depuis jeudi après-midi, je crois.

— Ah oui, à 2 h. 30 de l'après-midi, dit Michaël d'un ton gouailleur. Elle portait une robe bleue à pois blancs et un chapeau vert garni d'une plume d'autruche. Vous vous en souvenez fort bien, car elle laissa tomber son sac et vous avez traversé la rue pour le lui ramasser. Pas la peine d'inventer un alibi, Millet. Je n'ai rien contre Kate pour le moment.

M. Millet rit doucement.

— Vous aurez toujours le mot pour rire, dit-il.

— Sûrement, prononça Michaël d'un ton farouche, rira bien qui rira le dernier, mais pour rire le dernier, il faut savoir attendre. Et les Stockmar, eux aussi, il y a longtemps que je ne les ai vus.

— Moi, je ne les vois jamais, s'empressa de dé-

clarer M. Millet. Je me mêle le moins possible aux étrangers. Quoi qu'on puisse dire contre moi, Mr. Pretherston, avant toute chose, je suis un patriote; je n'aime pas et jamais n'aimerai me lier avec des étrangers.

— Votre patriotisme vous fait honneur, Millet, dit sèchement le détective sur le point de s'en aller. Je souhaiterais que vous fussiez assez patriote pour m'éclairer sur ce qui se trame ici.

Il baissa la voix.

— Car vous êtes au courant et, si vous le vouliez, cela pourrait vous permettre d'améliorer un peu votre situation.

— Si je savais la moindre des choses, répliqua l'autre avec sérieux, je le dirais tout de suite, Mr. Pretherston; mais je vis pour ainsi dire en dehors de ce milieu. Jamais personne ne me consulte, ce dont je me félicite. Je ne demande que la solitude et l'oubli du passé...

— Trêve de balivernes! trancha rudement Michaël.

Michaël avait été épié par bien des yeux, cachés derrière des stores ou d'invisibles judas. Une douzaine de regards avaient suivi les pas de sa lente promenade le long de Crime-Street.

Le colonel Westhanger, un homme grisonnant et d'une haute stature, se tenait chez lui dans la grande pièce du troisième, les mains derrière le dos, le menton incliné sur la poitrine, et ne perdant de vue aucun des gestes du détective. Grégori, l'allure souple et élégante, était à côté de lui, abritant de la paume de la main la lueur de sa cigarette.

— Colonel mio, dit-il de sa voix caressante, que

ne donnerais-je pas pour avoir l'occasion de rencontrer ce jeune homme dans un joli passage bien obscur d'une de ces vieilles maisons d'Harrisson Ainsworth, si providentiellement construites au-dessus de la rivière.

— C'est un souhait qui sera exaucé un de ces jours, répondit le colonel d'un ton bourru, ce garçon me déplaît. Il n'a pas le genre habituel des policiers. Ils sont déjà assez détestables comme ça, mais celui-là en sait trop.

Il mordit sa moustache blanche, hocha la tête et quitta la fenêtre lorsqu'il vit Michaël prendre congé du forgeron.

— Surveillez-le de l'autre côté et envoyez quelqu'un pour le suivre.

Il descendit l'escalier que recouvrait un épais tapis jusqu'au premier étage où se trouvaient ses appartements privés.

Le salon vers lequel il se dirigea était meublé avec luxe. Une jeune fille assise au piano faisait courir sur le clavier ses doigts agiles. Elle leva les yeux vers lui lorsqu'il entra

CHAPITRE IV

LE CRIMINEL IDÉAL DOIT ÊTRE UN BON STRATÉGISTE

— Où a-t-il été? demanda-t-elle.

— Il a parlé avec Millet, dit le colonel en se jetant sur un divan.

Il coupa d'un coup de dent le bout d'un cigare qu'il se préparait à allumer et ajouta d'un air méditatif :

— Du diable si je sais ce qu'il a dans la tête.

Kate Westhanger fit une légère grimace.

— On ne sait jamais si un policier fait de son plaisir un devoir, dit-elle. Je suppose qu'il est en train de refaire connaissance avec Crime-Street.

— N'employez donc pas cette expression, coupa aigrement son oncle.

— J'emploierai cette expression si cela me plaît, dit-elle avec calme. Pourquoi vous énervez-vous?

— Je ne m'énerve pas, protesta-t-il, presque en criant, mais je vieillis et la tâche est lourde. Elle devient presque trop lourde pour moi et si j'avais encore la même situation qu'il y a quelques années, je crois que je laisserais tout tomber. Après tout, nous avons tous acquis assez d'argent pour avoir le droit d'en jouir tranquillement.

Elle s'était remise au piano et jouait, le pied appuyé sur une des pédales.

— Ne pourriez-vous trouver quelque chose de plus réjouissant que *La mort d'Aase?* grogna l'oncle.

— Ce sont vos nerfs, naturellement : oh! excusez-moi.

Elle se leva et laissa retomber brusquement le couvercle du piano, ce qui le fit sursauter.

— Je ne sais vraiment pas quoi faire au sujet de Mike, dit-elle d'un air pensif.

— Grégori a une solution, répondit le colonel.

— Lui couper la gorge, sans doute, dit froidement la jeune fille; Grégori propose toujours des moyens simples et horribles! Je ne puis imaginer qu'il ait jamais de sa vie coupé la gorge à qui que ce soit, mais je suppose qu'il trouve qu'un tel langage s'accorde avec sa nature ardente de Méridional. « Mon Colonel mio », se mit-elle à singer. Jusqu'ici, nous avons toujours réussi à éviter de répandre le sang; mon avis est de nous maintenir inébranlablement dans cette voie. Ma théorie coïncide avec celle de Mike. J'ai lu un article de lui dans un journal socialiste, l'autre jour, qui défendait avec éloquence le droit à la vie. Je suis hostile au fait de tuer. Ce qui me plaît, c'est de saigner un peu les gens gorgés d'or, et je ne sais même pas si cela me fait vraiment plaisir.

— Que voulez-vous dire par là? et le colonel la regarda sous ses sourcils hérissés.

Elle haussa les épaules et prononça lentement :

— Je veux dire qu'en fin de compte, je ne sais jamais si mon point de vue m'est personnel ou n'est

qu'un reflet du vôtre que je reproduis comme un miroir. Voyez-vous, je suis très jeune, mais j'ai une certaine logique d'esprit qui me dit qu'aucune jeune fille de dix-neuf ans ne peut avoir un point de vue bien définitif... enfin, je veux dire, qui ne vienne que d'elle. Peut-être qu'à vingt-cinq ans, je vous jugerai un personnage terrible et que tout le reste, — elle étendit les mains, — me donnera le frisson.

— En attendant, dit son oncle, vous êtes miss Ali Baba, chef stratégiste de notre petite troupe et une jeune personne très exigeante. Au fait, Grégori regimbe.

Elle lui jeta un regard accompagné d'une petite moue méprisante.

— Il y a en Grégori un grand joueur d'avant-garde pour le rugby, dit-elle. Qu'est-ce qui a déclenché son attaque?

— Chut, chut, mon enfant. Notre admirable ami est en haut, et quoi qu'il en soit, je trouve peu séant de critiquer ses associés. Notre profession comporte un certain cérémonial que vous devez avoir remarqué.

— Cela sonne étrangement, dit-elle, en se penchant en avant, les genoux joints. Vous le savez, mon cher oncle, je suis incapable de pensées droites. Déjà, lorsque j'étais haute comme cela (elle étendit la main devant elle), je n'ai jamais pu envisager de réaliser un de mes désirs sans que ce soit aux dépens de quelqu'un. A l'école de Lausanne, avant de revenir en Irlande, il me semblait vivre parmi les gens les plus singuliers et, bien que vous m'ayez prévenue, je vous donne ma parole, je les croyais

tous fous. Les pères étaient tous dans les affaires et me semblaient pratiquer une méthode de vol lente et autorisée par la loi. Pensez à l'horrible monotonie du travail quotidien et assidu que ne coupait aucune vacance, rien de stimulant, pas d'aventures hormis l'artificiel frisson donné par le théâtre et celles qui vous attendent en rentrant au logis.

— Je ne savais pas qu'il vous en était arrivé, dit le colonel qui, les yeux clos, tortillait sa moustache en jouissant de la saveur de son cigare.

— Oh! mais oui, appuya la jeune fille d'un signe de tête, vous rencontrez toutes sortes d'hommes qui soulèvent leur chapeau et vous disent des choses telles que : « Bonjour, Mademoiselle », ou « Il me semble que nous nous sommes déjà rencontrés ». Je ne pense pas qu'ils aient jamais dit autre chose.

Elle réfléchit un instant.

— Non, ce sont tous des fervents du « Bonjour, Mademoiselle » ou du « Je vous ai déjà rencontrée » et ils veulent tous savoir si l'on suit le même chemin qu'eux.

— Et qu'arrive-t-il dans ce dernier cas? demanda le colonel amusé, retirant son cigare de ses lèvres avec précaution pour pouvoir rire sans en faire tomber la cendre.

— Je n'ai qu'une expérience à vous raconter, dit Kate. C'était un jeune homme au menton mollement dessiné. Il pratiquait simultanément les deux méthodes d'aborder une jeune fille et son « Bonjour, Mademoiselle » fut suivi d'une enquête sur mes intentions immédiates; je le laissai marcher à côté de moi. Je m'attendais à quelque chose de terrible,

mais il parla surtout de sa mère et du mal qu'il avait à en obtenir une clef de la maison. Il voulut me prendre le bras; je ne le laissai pas faire; alors il me proposa un rendez-vous pour le dimanche suivant. Entre temps, il m'avait amplement renseignée sur sa famille, sa mère et la jeune fille qu'il était prêt à me sacrifier si je consentais à le revoir. J'appris aussi qu'il s'appelait Ernest et qu'il était le meilleur employé de son bureau.

— Je veux être pendu s'il n'a pas voulu vous embrasser, dit le colonel.

— Peut-être en avait-il envie? dit la jeune fille, mais il ne me l'a pas manifesté. Il me dit encore qu'il espérait qu'il n'allait pas se mettre à pleuvoir, et me demanda s'il pouvait m'écrire. Je lui dis que oui, mais, par malheur, il oublia de me demander mon adresse.

Elle changea brusquement de sujet :

— Et Grégori, vous ne m'avez pas dit pourquoi il regimbait?

— L'affaire de Madrid ne marche pas comme il voudrait, répondit le colonel, les yeux fuyants.

Elle acquiesça.

— Je sais, et Grégori me le reproche, je présume?

— Grégori ne vous reproche jamais rien, dit le colonel. Je crois que Grégori abattrait celui qui oserait exercer la moindre critique à votre sujet.

— Oui, dit-elle, en inclinant la tête, les yeux fixés sur le mur, l'affaire de Madrid est mal partie malgré quarante-deux pages d'instructions très détaillées en anglais et en espagnol. Elle m'a coûté un mois de travail qui a été gâché ainsi que cent mille pesetas parce que Grégori se fiait au señor

Rahboulla. Or, ce dernier, qui croyait pouvoir s'en tirer sans ma direction, prit le train à Cordoue, habillé en gris clair alors que je lui avais dit de s'habiller en noir comme un vrai madrilène; de plus, il insista pour aller à Madrid par Tolède. Je savais que les polices française et espagnole surveillaient Cordoue, je savais même qu'elles attendaient un étranger. Rahboulla, qui ne pouvait passer inaperçu, fut arrêté et mes plans, conçus avec tant de soin, devinrent inutilisables. Depuis, Rahboulla a faussé politesse à la police, mais il arriva à Madrid justement le premier jour où le Prado commençait à fermer à cinq heures au lieu de six. La conclusion de tout cela, c'est que le Vélasquez est toujours au Musée, mais que nous avons gaspillé cent mille pesetas!

Le colonel hocha la tête :

— Vous êtes vraiment une jeune fille étonnante et tout ce que vous dites est absolument logique. Mais, ciel! que de réflexion et de patience demandent tous ces petits détails!

— Le criminel idéal doit être un bon stratégiste, déclara la jeune fille. Il prévoit chaque mouvement de l'ennemi pour pouvoir le déjouer. Il fait une diversion d'un côté, il attaque d'un autre. Quand on croit qu'il prépare sa retraite, c'est alors qu'il prépare un pas en avant. Il m'a fallu six mois pour obtenir les informations voulues et il n'a fallu que six minutes à Rahboulla pour bouleverser nos plans.

Elle rit et ajouta :

— Quand je ferai des erreurs, il faudra vous en prendre au général. Il y a deux ans, Grégori mêla

un Italien à notre combinaison au sujet de l'affaire du Nottingham Post Office. Cela la fit rater.

— Là, vous avez raison, s'empressa d'approuver le colonel. Tolmini a tout gâché.

— Et, une fois arrêté, il a essayé de nous compromettre tous, compléta Kate. Il avait l'impression que je l'avais attiré dans un traquenard, bien qu'on eût recommandé à cet imbécile de ne pas toucher aux sacs postaux avant la relève du service de jour.

— Pourquoi en parlez-vous aujourd'hui avec tant d'insistance? demanda le colonel avec curiosité.

— Parce qu'il est sorti de prison, et qu'il va rouspéter, répliqua-t-elle, tout comme Grégori.

— Laissons le passé enterrer le passé, dit sentencieusement le colonel. Et quoi de neuf, à propos de notre projet actuel?

— Il avance beaucoup plus que vous ne pensez. Encore quelques voies à aplanir, quelques obstacles à écarter, quelques fils barbelés à couper, et,..

— Par Dieu! s'écria le colonel avec admiration, vous étiez faite pour être militaire, Kate!

Elle se renversa sur sa chaise, les mains croisées derrière la nuque, et posa sur lui un regard scrutateur.

— Il fut un temps où vous apparteniez à la bonne société, dit-elle avec ce manque de détours qui lui était si personnel.

Le colonel Westhanger rougit et se renfrogna.

— Eh bien! mon cher oncle, appuya-t-elle, maintenant on ne peut pas dire que vous vous conformiez à toutes les règles de la bonne société, n'est-ce pas?

— J'en ai les instincts, protesta le colonel d'un ton bourru, n'insistez pas, Kate, et n'écrasez pas un homme avec cette insouciance.

— Mais je pense que vous êtes toujours un homme d'honneur, dit-elle d'un ton réfléchi. Le simple fait que la supposition contraire vous offense le confirme. Mais ce que je veux dire, c'est qu'il fut un temps où vous obéissiez à une morale plus stricte, où vous pensiez que le vol était condamnable et l'attaque à main armée un crime. Vous deviez agir de concert avec des hommes à la parole desquels vous pouviez vous fier et qui ne se seraient jamais conduits d'une façon malhonnête ou vile. Les soldats que vous commandiez avaient la même formation et vous deviez punir ceux qui s'écartaient du droit chemin et se rendaient coupables de méfaits qui, si je les compare aux vôtres, étaient des têtes d'épingles comparées au dôme de Saint-Paul.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous mettez à parler du passé, dit le colonel avec irritation.

Cet homme à moustaches grises avait conservé une tournure distinguée. Il était de haute taille, large d'épaules et se tenait toujours très droit. Il y avait en lui ce quelque chose d'indéfinissable qui caractérise les chefs et ne se perd jamais complètement.

— Je faisais simplement une comparaison entre vous et moi, dit Kate. Vous avez l'avantage de connaître les deux côtés de la société. Dites-moi, auquel donnez-vous la préférence?

— Qu'en pensez-vous? demanda-t-il avec méfiance.

Elle secoua sa cigarette dans le foyer et répondit avec franchise :

— Je crois que nous tenons le bon bout. Nous menons une vie agréable et excitante, tandis que les honnêtes gens que j'ai approchés m'ont toujours semblé très ennuyeux. Probablement sont-ils tous comme cela?

— Il y a quelquefois des honnêtes gens qui ont de l'intérêt, dit le colonel d'un ton paterne.

— Mais pas à cause de leur honnêteté, répliqua vivement la jeune fille. Si un honnête homme bien ordinaire vous inspire de l'intérêt, c'est parce qu'il y a en lui quelque chose qui n'est pas tout à fait honnête. Si vous entendez un homme parler d'un autre comme d'un brave homme, vous découvrirez généralement qu'il va au National Sporting Club pour y voir des matches de boxe ou des courses de chiens, ou bien qu'il a une autre occupation ne s'accordant pas mieux avec des devoirs professionnels ou la pratique de ses innocentes qualités. Mais vous ne m'avez pas répondu. De quel côté préférez-vous être?

— Si je pouvais recommencer ma vie... commença le colonel avec une grimace.

— Quelle sottise! dit avec calme la jeune fille. C'est une possibilité que vous n'aurez pas, alors pourquoi la mettre en question? Et n'importe comment, si vous recommenciez votre vie, vous ne pourriez bénéficier de votre expérience actuelle, car vous ne vous en souviendriez pas. Vous avez vécu de deux façons différentes, laquelle préférez-vous?

— Vous êtes dans de singulières dispositions,

ce soir, dit le colonel Westhanger qui s'était levé et s'avançait doucement vers le feu en passant devant elle. Devenez-vous religieuse ou quelque chose comme cela?

— Qu'est-ce qui est préférable? demanda-t-elle de nouveau, être un voleur, mais être libre ou bien vivre entre les quatre murs de l'honnêteté?

— Quant au repos de l'esprit, une vie honnête est préférable, dit le colonel. Elle ne provoque ni nuits d'insomnie, ni angoisse qu'il faut cacher avec toute l'habileté dont on est capable chaque fois que l'on frappe à la porte; vous ne vivez pas dans la crainte continuelle de la police et des surprises du lendemain.

— Vraiment! et elle lui jeta un regard amusé. Un honnête homme n'a-t-il jamais de ces épreuves? Ne lui arrive-t-il pas, par exemple, de faire des dettes et de redouter la venue du créancier? Et lorsqu'un employé honnête commence à vieillir, n'éprouve-t-il pas un serrement de cœur chaque fois que son patron l'examine du regard?

Le colonel se retourna et grogna aigrement par-dessus son épaule :

— Comme toutes vos réponses ont l'air prêtes d'avance, je ne sais pas pourquoi vous m'ennuyez de vos questions. Il y a le pour et le contre, quel que soit le côté du tableau.

La jeune fille était dans une journée d'agitation. Elle se leva, alla à la petite fenêtre, ouvrit le petit volet carré et regarda dans la rue qui s'assombrissait de plus en plus. Puis, elle retraversa la pièce jusqu'à son petit bureau qui se trouvait d'un côté du foyer. Elle s'y assit et se mit à écrire pendant

un moment, puis elle abandonna brusquement sa plume et se leva de nouveau.

— Vous allez me poser encore une question? constata le colonel.

— Une seule, implora-t-elle.

— Allez-y! grommela-t-il, peu encourageant.

— Qu'est-ce qui pourrait vous faire abandonner votre carrière, et, comme le disait en Cour d'assises le juge au pauvre Mr. Mulberry, qu'est-ce qui pourrait vous faire utiliser vos indubitables talents pour atteindre un meilleur but?

— L'opulence, répondit promptement le colonel; assez d'argent mis de côté pour me permettre de vivre largement. Et justement, laissez-moi vous dire que vous et moi aurions les moyens de laisser tomber...

Mais elle l'interrompit :

— Votre argument n'est que matériel, j'en voudrais un philosophique ou moral, dit-elle.

— Oh! la barbe! trancha-t-il. Pourquoi me posez-vous ces questions idiotes?

— Parce que je me demande, lui répondit-elle, quelle influence je pourrais être amenée à subir. Celle des garçons que je commande? Non, je ne me soucie pas de ce qu'ils pensent. Je les tiens pour des sots, pourquoi m'influenceraient-ils? La richesse? Non, même si j'étais riche comme Crésus, je continuerais par dilettantisme. Le châtiment? Non, j'emploierais mes minutes libres à rechercher les fautes qui m'auraient fait prendre. Je crains d'être incorrigible, mon oncle, car il y a quelque chose en moi que je sens irréductible. Et maintenant, je vais m'habiller, dit-elle en allant vers la porte.

— Vous sortez? demanda le colonel avec surprise.

Elle répondit d'un signe de tête.

— Mais Grégori?

— Grégori peut attendre, dit Kate, et puis, il m'ennuie. Il me fait toujours la cour.

— Qu'est-ce que cela a d'étonnant? dit le colonel malicieusement.

— C'est surtout ennuyeux, dit la jeune fille.

Elle ouvrit brusquement la porte et recula d'un pas. Grégori, le plus galant des cavaliers, se tenait là, déférent. Elle le regarda froidement.

— Vous écoutiez? demanda-t-elle.

— Señorita! protesta-t-il, offensé.

Elle rit et passa. Grégori la regarda monter l'escalier jusqu'à ce qu'elle fût hors de vue; il ferma alors la porte et se dirigea vers le colonel.

— Notre petite amie est sévère envers moi, dit-il, sans aucune trace d'amertume.

— C'est une curieuse fille, Grégori, répondit le colonel en hochant la tête.

— C'est une curieuse fille, répéta Grégori. En vérité, c'est une curieuse fille.

Il caressa sa petite moustache noire.

— Elle ne m'aime pas.

— Est-ce qu'elle aime quelqu'un? grogna le colonel.

— Vous, je pense, sourit l'Espagnol.

Le colonel secoua la tête désespérément.

— Je n'en sais rien, dit-il. Quel renversement de situation!

L'Espagnol prit la chaise de la jeune fille.

— Je sais à quoi vous pensez, approuva-t-il. Il y

a quelques années, elle était une enfant obéissante qui reconnaissait notre code; maintenant, elle est la maîtresse tyrannique de la situation.

Il roula adroitement dans ses doigts une cigarette, la passa sur ses lèvres et chercha une allumette dans la poche de son gilet.

— Elle est toute en cerveau, Kate, dit-il avec admiration, mais son cœur... pfuitt!... Il souffla un nuage de fumée pour illustrer sa phrase.

« Il n'y a pas de limites à son énergie, continua-t-il. Quelquefois, je pense qu'elle est dangereuse et quand j'en viens à examiner les choses de près, il m'est impossible de dire ce qu'elle peut être. Après tout, ce qu'elle fait, c'est seulement le plan. Si l'affaire est bouzillée, c'est notre faute, car le plan est parfait, il n'y a pas un détail qui manque. Elle dresse jusqu'à la dernière minute l'emploi du temps; elle prépare, elle écrit. Elle ne se trompe jamais. Oui, c'était la faute de Rahboulla, convint-il, et j'avais tort de rouspéter. Comment m'a-t-elle appelé? *un joueur d'avant!*

Il rit doucement.

— Elle est très jeune, dit le colonel pour l'excuser, et un peu vive de paroles; elle parle trop, je trouve.

— Une jolie femme ne parle jamais trop, dit le galant Grégori; elle pourrait penser trop et ne pas parler assez. Une personne qui parle est comme une maison allumée avec les volets levés et la porte ouverte. Maintenant, Colonel mio, où en sommes-nous de la nouvelle affaire?...

Le colonel apporta une chaise d'une main et une petite table de l'autre. L'Espagnol s'assit et sortit

d'une poche intérieure un paquet de papiers. En quelques minutes, les deux hommes furent plongés dans la discussion de l'affaire la plus remarquable, la plus étonnante et la plus audacieuse qu'eût jamais entreprise Crime-Street.

CHAPITRE V

UNE DANSEUSE AU SEBO'S

Il y avait un monde fou au Sebo's, car c'était l'heure du dîner et le Sebo's était le restaurant le plus à la mode. Tout ce qu'il y avait de chic, de fameux, de brillant dans le monde tout court, aussi bien que dans celui des lettres et du théâtre, était réuni dans un même endroit par le goût commun à toute l'humanité de jouir sans souci du luxe.

Un ministre et ses amis étaient assis à côté de la table que présidait une grande actrice de music-hall. Le propriétaire d'un favori aux courses était assis dos à dos avec un pamphlétaire radical bien connu. Le patron d'un grand quotidien de Londres pouvait apercevoir au-delà de sa table, et sans avoir à bouger les yeux, une jolie danseuse de l'Empire, un médecin attaché à la Cour, un pair d'Angleterre et un chanteur de ragtime.

La grande salle à manger étincelait de lumières; les petites tables étaient si rapprochées les unes des autres qu'il restait à peine assez de place pour les garçons que la Providence semblait avoir mystérieusement doués du talent de se frayer un chemin là où

il n'y en avait pas. Le jazz attaqua un air endiablé dans un coin de la salle, mais ne put couvrir le bruit des rires et le bourdonnement des conversations animées.

Dans le petit vestibule, un jeune homme grand et mince arpentait le parquet de marqueterie avec résignation; la personne qu'il attendait était certainement en retard. Il était très blond et très rose. Il ne savait que faire de sa personne; pour prendre une contenance, il se vissa dans l'œil un monocle cerclé d'or.

A ce moment, les portes vitrées battirent et une jeune fille se dirigea vers lui en tendant sa main gantée :

— Je suis désolée d'être en retard, Reggie, dit-elle d'un ton familier.

— Vous pourriez être en retard d'une heure, de cinq heures, ou même d'un jour entier, je serais toujours heureux de vous attendre, dit le jeune homme extasié.

— Je ne me fâcherai pas si vous m'appelez Véra, répondit-elle en souriant.

Son sourire était éblouissant, le jeune homme rougit, toussa, bredouilla, passa son doigt ganté entre son col et son cou de poulet, laissa tomber son monocle, le récupéra, — tout ceci en l'espace de quatre secondes, manifestant ainsi son trouble et sa gratitude.

— Vous avez une table, j'espère, dit la jeune fille, en revenant du vestiaire.

— Certainement, dit le jeune homme.

Il la pilota à travers les tables, car sa minceur lui permettait de rivaliser avec les garçons; ils par-

vinrent à une table couverte de fleurs rares. Les nouveaux arrivants devinrent le point de mire de la société; quelques personnes sourirent, quoique les regards qui se portaient sur la jeune fille ne fussent jamais qu'admiratifs ou froidement élogieux, suivant le sexe de l'observateur.

— C'est Reggie Boltover, dit un jeune homme.

— Qui est-ce? demanda son compagnon.

— Un être humain, ou plutôt un million! telle fut la laconique réponse.

La jeune fille rayonnait, elle souriait constamment et son regard était plein d'admiration et de plaisir.

— Ainsi, voilà le Sebo's, dit-elle, n'est-ce pas un endroit terriblement immoral?

La figure de Reggie Boltover se plissa d'une façon inquiétante; il souriait.

— Chère Mademoiselle, chère Véra, lança-t-il, comment pourrais-je vous amener dans un endroit immoral? Voyons, je vous le demande, comment pourrais-je vous amener dans un endroit immoral?...

Ses talents de conversation n'étaient pas très développés, mais son cœur était pur. Ce n'était pas un jeune noceur et toute son immoralité consistait dans la croyance qu'il avait de l'être. Il avait rencontré la jeune fille un soir, par hasard. Un de ses amis, plus audacieux (et qui réalisait l'idéal de Reggie en cette matière) l'avait persuadé, après quelques faibles protestations, d'attendre avec lui à la porte d'un théâtre une amie charmante qu'il avait l'intention d'emmener souper. L'amie charmante, avec le bon cœur qui caractérise les girls, présenta

son amie à elle, Véra Flemming, une « nouvelle », et tous quatre allèrent souper ensemble. Mr. Reggie Boltover fut charmé par Véra et lui proposa de faire une promenade à la campagne. Il se demanda même s'il présenterait Véra à sa mère, car la jeune fille avait des façons distinguées et cela montre à quel point il était conquis. Quoi qu'il en soit, Reggie Boltover n'avait rien à trouver d'inquiétant dans cette amitié si étrangement commencée.

Les danseuses de music-hall ne sont que des employées comme les autres, avec, en plus, un goût prononcé pour le caviar et les pêches Melba. Elles ne sont pas plus dévergondées que leurs sœurs des mêmes couches sociales; la seule différence qui existe entre elles consiste en ce que, étant en proie aux mêmes tentations, les girls ont un champ d'action beaucoup plus large et les candidats sont beaucoup plus présentables. Une midinette accepte de se rendre dans un thé, une danseuse désire aller au Ritz. Toutes deux sont consumées par une seule passion : bien manger et ne pas payer.

Reggie Boltover qui, il faut lui rendre cette justice, connaissait tout le monde, désigna à la jeune fille les personnalités présentes et se fit son cicerone pendant une bonne demi-heure. Véra Flemming était intéressée, mais non enthousiasmée.

— J'aimerais tant que vous me parliez de vous-même, dit-elle, vous êtes tellement plus intéressant que tous ces gens.

— Mais non, mais non, répondit Reggie en se dandinant, mais non.

— Si, si... insista-t-elle avec le plus grand sérieux.

— Mais non, chère Véra, je vous jure, je ne suis pas du tout un personnage intéressant.

Sa vie était tout ce qu'il y a de plus banale, il l'admettait avec franchise. Tout ce qu'il faisait, c'était de signer quelques chèques, de liquider quelques dettes, de voir quelques amis pour parler de choses et d'autres.

— Ça doit être merveilleux de se sentir un chef, dit la jeune fille rêveuse. Naturellement ma famille est très pauvre. Nous pensons en shillings alors que vous pensez en milliers de livres sterling. Et c'est vraiment difficile de réaliser ce que c'est que de donner un ordre lorsqu'on a l'habitude d'en recevoir.

Reggie Boltover n'avait jamais donné un ordre de sa vie; il n'osait même pas discuter les décisions que prenaient les innombrables administrateurs et directeurs que feu son père avait nommés de son vivant. Aussi chercha-t-il, lui aussi, à réaliser ce que ça pouvait être. Il avait souvent réfléchi avec terreur à l'obligation dans laquelle il pourrait se trouver, de prendre lui-même la direction de ses affaires. Il pensait confusément qu'un jour administrateurs et directeurs mourraient et qu'il devrait alors les remplacer. Il croyait vaguement qu'à la rigueur, on pourrait en acheter dans un grand magasin, mais jamais il n'avait songé à les faire sortir de terre par le seul pouvoir de sa parole toute-puissante. Jamais non plus, il n'avait envisagé le cas qu'un ordre donné par lui, concernant les affaires qu'il était censé diriger, pût être exécuté.

— Oh! vous savez, dit-il, en réalité, je ne donne jamais aucun ordre à mes employés, vous compre-

nez, je les vois rarement. Naturellement, on me fait des rapports que je dois lire, alors tout va bien, je signe des chèques, je rencontre quelques personnes et voilà tout.

Sous l'influence de la sympathie et de l'intérêt que lui portait la jeune fille, il faisait quelques frais de conversation et ne se montrait pas aussi incompétent qu'il prétendait l'être. Par exemple, il savait que les fonderies et les chantiers de constructions navales qui portaient encore le nom de son père, et le sien à l'occasion, rapportaient énormément d'argent. Par contre, d'autres affaires étaient complètement improductives. Parmi ces dernières, il y en avait une dont il parlait avec la plus grande amertume, et cela parce que son père, de son vivant, en parlait également avec violence et âpreté. En apparence, le seul grief qu'il semblait y avoir contre les usines de ciment Boltover, c'était qu'elles n'avaient point de directeur, et par conséquent qu'il n'y avait aucun rapport à lire les concernant.

En effet, ce n'était qu'une bâtisse désertée et si déshonorablement improductive que, jusque sur son lit de mort, M. Boltover père (maintenant au Ciel) désira que son nom fût rayé de la dénomination officielle de cette Compagnie. C'est du moins ce que son fils disait.

— Vous comprenez, c'était du mauvais ciment. Vous savez comment on fabrique le ciment?

— J'aimerais tant le savoir, dit la jeune fille, les yeux brillants, je me le suis si souvent demandé!

— Eh bien! dit Reggie, en cherchant du regard sur la table les objets propres à illustrer se démons-

tration, vous draguez la rivière, vous en tirez un truc que vous fourrez dans un wagon, ensuite, vous mettez cela dans le feu, vous le retirez, vous y faites encore quelque chose et voilà, vous avez du ciment! Seulement, notre ciment n'était pas du ciment, vous comprenez, c'est ce qui rend cette satanée affaire si improductive.

— Que c'est intéressant! s'écria la jeune fille, je m'en souviendrai un jour.

— Naturellement, on ne néglige pas l'affaire, dit Reggie, que ces histoires mettaient en train, et un de ces jours, on découvrira un gogo...

— Comment dites-vous?... demanda la jeune fille choquée.

Reggie rougit, mais il fut enchanté par la délicatesse de Véra.

— Excusez ma vulgarité, mademoiselle Véra. Je voulais dire que nous cherchions un acheteur. Une fois, j'ai presque vendu cette sale affaire pour 10.000 livres sterling, mais le jour où le contrat devait être signé, on enferma le pauvre type à l'asile. Vous comprenez, il n'avait pas toute sa raison, le malheureux. C'est pour cela qu'il voulait acheter notre usine de ciment. C'est drôle, non?... Savez-vous, dit-il brusquement, que lorsque je vins à la porte du théâtre cette nuit-là, je ne m'attendais pas à vous rencontrer.

Elle le regarda d'un air surpris :

— Vraiment? dit-elle incrédule, comme si elle pensait à cela pour la première fois, puis, songeuse :

« Vous ne m'attendiez...

— Je ne m'attendais pas à vous rencontrer, ré-

péta M. Boltover, qui, lorsqu'il était venu à bout d'une phrase, y tenait fermement jusqu'à ce qu'il eût réussi à construire la suivante à laquelle il se raccrochait de nouveau.

« Non, je ne m'attendais pas à vous rencontrer, mais je suis bien content. Je crois que j'ai envers cette jeune personne une dette de reconnaissance dont je ne pourrai jamais m'acquitter!

Il dit cela d'un ton sentimental qui ne lui était pas habituel.

Cette jeune personne était l'amie de Véra; au même moment et dans le même endroit, elle racontait à son ami tout ce qu'elle pouvait savoir de la vie de sa camarade, qu'elle ne connaissait que depuis une semaine.

— Véra ne joue pas en ce moment; naturellement, disait-elle, je ne pense pas qu'elle soit montée sur les planches auparavant. C'est vraiment une nouvelle : elle arrive en retard aux répétitions, etc... mais je l'aime énormément.

Elle sourit à Véra qui, à ce moment, venait de l'apercevoir.

— Elle est très jolie, dit son ami.

— N'est-ce pas? approuva-t-elle, son intérêt pour son amie s'étant soudainement évanoui.

Il y avait quelqu'un dans la salle dont chaque instant inoccupé était employé à guetter Véra et son compagnon. C'était un des garçons et son peu d'intérêt pour le service lui attirait constamment des objurgations furieuses en napolitain, en sicilien et autres dialectes. C'était un homme qui, depuis deux ans, priait pour que ce moment arrivât et son esprit se réjouissait avec une sauvage exal-

tation de ce que le Ciel lui eût enfin envoyé l'occasion de se venger.

Peu à peu, son plan se précisait. Des conséquences, il se souciait peu. L'occasion se présentait, l'ennemi était là. Il saisit un moment pour se glisser par la porte de service, dans l'escalier de pierre qui descendait à la cuisine que remplissaient à ce moment les cris des garçons que répétaient les cuisiniers par-dessus les marmites bouillantes et les plats brûlants. Il alla dans l'office et trouva ce qu'il cherchait dans l'endroit réfrigéré où le boucher travaillait : un long couteau affilé. Il attendit que le boucher eût le dos tourné pour s'en emparer et le cacha sous sa veste, il retraversa la cuisine, négligeant de répondre à une question du chef et se retrouva de nouveau dans le restaurant étincelant de lumières.

Il n'avait pas un moment à perdre.

Le boucher pouvait, à tout moment, s'apercevoir du vol et le voleur être conduit à l'office pour expliquer son larcin. Il se dirigea vers la table à laquelle M. Reginald Boltover et sa jolie compagne étaient assis.

Reggie pensa que le garçon avait un message à lui remettre, mais Véra, levant les yeux, aperçut le visage de l'homme et comprit. Elle se jeta de côté contre Reginald Boltover lorsqu'elle vit le bras du garçon se lever pour frapper. Elle aperçut l'éclat du couteau pendant un instant et ferma les yeux. Puis il y eut un bruit de lutte et lorsqu'elle rouvrit les yeux, elle aperçut le vengeur étalé sur le parquet, et, debout, très calme, Michaël Pretherston examinant le couteau avec intérêt.

Elle croisa le regard de l'inspecteur et sourit, mais son sourire était forcé, et lorsqu'il la salua, ce fut d'un ton railleur qu'elle l'entendit exprimer sa surprise :

— Alors, Kate, murmura-t-il, j'ai toujours le plaisir de vous rencontrer?...

CHAPITRE VI

KATE VISITE L'APPARTEMENT DE MICHAEL

« A 9 h. 40 de la nuit du 15 courant, je me trouvais au Sebo's; l'endroit était plein de dîneurs, et parmi eux il y avait M. Reginald Boltover, accompagné d'une jeune fille se disant être miss Véra Flemming, mais dont le nom est, en réalité, Kate Westhanger. A 9 h. 52, un Italien nommé Emile Tolmini, employé comme garçon au Sebo's, tenta de tuer Kate Westhanger, mais son geste fut prévenu et il fut arrêté.

« Durant la lutte, au cours de laquelle il fut désarmé, il fut légèrement blessé et obtint la permission de se rendre à la cuisine pour panser sa blessure. J'ai le regret de dire qu'il réussit à s'évader. C'est un interdit de séjour (N° 85.943). Il a fait partie de la bande de Crime-Street; il voulait se venger de la jeune fille qu'il accuse de lui avoir porté un préjudice réel ou imaginaire.

« Je n'ai pas voulu renseigner M. Boltover sur la personnalité réelle de la jeune fille qui l'accompagnait; le lendemain, je me suis rendu à son appartement, dans Piccadilly, sous prétexte de lui demander quelques renseignements sur la tentative

de meurtre à laquelle il avait assisté. Je découvris alors qu'il avait été présenté à la jeune fille dans un théâtre où elle répétait en qualité de danseuse. Elle s'était évidemment arrangée pour le rencontrer de cette façon, dans un but que j'ignore. C'est un homme très riche qu'il sera peut-être bon, par la suite, de prévenir; je prends pour le moment la responsabilité de n'en rien faire. »

Michaël Pretherston signa son rapport, le plia et l'inséra dans une enveloppe officielle à l'adresse de son chef. Il eut la chance de rencontrer cet éminent personnage entrant à Scotland Yard au moment où lui-même en sortait.

— Vous avez bien fait, dit T. B., après avoir lu le rapport. Je me demande ce qu'elle veut. J'ai grande envie de charger spécialement quelqu'un de cette affaire.

— Alors, moi, dit Michaël avec empressement.

T. B. Smith fit la moue.

— Vous êtes trop à la hauteur pour une histoire comme ça, qui peut très bien n'être rien de plus que le roman d'amour d'une danseuse.

— Kate n'est pas une danseuse, dit Michaël, si elle est mêlée à cette histoire, c'est qu'elle est à sa taille et par conséquent à la mienne.

Le chef réfléchit un moment.

— Très bien, dit-il à la fin, prenez l'affaire en main. Occupez-vous-en seul, car j'ai besoin de tous mes hommes pour le moment. Restez en contact avec moi. Jeter l'alarme ne vous servirait à rien; si ces gens-là préparent un coup, inutile de les mettre à vos trousses.

Il hésita de nouveau.

— Sacrée Kate! dit-il, j'espère que vous avez donné le signalement du marchand de macaronis.

Pour T. B., tous les criminels méridionaux étaient des marchands de macaronis.

Michaël l'avait donné.

— Eh bien! bonne chance, dit le chef, mais soyez prudent.

Quand le jeune homme fut sorti, T. B. appela d'un signe de tête un policier qui passait.

— Barr, vous êtes l'homme qu'il me faut, dit-il, prenez Pretherston en filature et ne le lâchez pas d'une semelle; vous pouvez choisir votre remplaçant.

Barr salua et se précipita vers sa consigne.

Michaël sortit le cœur léger. C'était le genre d'affaires qui lui plaisait plus que tout autre. Il n'avait pas fait part à son chef de tous ses soupçons. Le jeu de Kate c'était vraiment le grand jeu. L'aventurière de haut vol qu'elle était devait se préparer pour le record du monde d'altitude, c'est du moins ce qu'il pensait. Il devait y avoir quelque rapport entre le mois qu'elle avait passé chez lord Flanborough et les bons rapports qu'elle entretenait avec Reggie Boltover. Quand il y réfléchissait, il arrivait à cette conclusion qu'elle devait avoir préparé sa rencontre avec Reggie Boltover, alors qu'elle était encore chez Flanborough. Il avait d'abord admis qu'elle était à demeure chez le lord, mais, vérification faite, il s'aperçut que c'était une erreur. C'est ce dont il eut la preuve au cours d'une conversation téléphonique privée avec le sommelier de lord Flanborough. La jeune fille, durant son séjour à Felton House, sortait chaque après-midi à quatre heures.

Une petite enquête auprès du chef de plateau du théâtre lui apprit que la jeune fille avait manqué toutes les répétitions le matin, et une seule l'après-midi. Michaël n'avait pas de peine à reconstituer l'activité de Kate de ce côté. La jeune fille, grâce à sa police, avait dû apprendre que Boltover avait un ami qui courtisait une des danseuses du théâtre. Elle y était entrée dans le seul but de devenir son amie, et de faire d'elle l'intermédiaire inconscient, grâce auquel elle rencontrerait Reggie.

Le détective savait bien que cette rencontre n'était pas un effet du hasard. Il suivait les manœuvres de Kate dans tous leurs détours. L'après-midi, il alla trouver Reggie à son bureau; entre parenthèses, cette pièce ressemblait à la fois à une exposition d'art publicitaire et à un boudoir.

Les intérêts théoriques de Reggie étaient multiples. Il était nominalement à la tête d'une dizaine de consortiums que son père, homme laborieux, avait créés à son profit. En pratique, il connaissait peu de chose sur chaque affaire; il y en avait même dont il ignorait tout.

— J'espère que cette dame n'a pas eu trop peur, dit Michaël avec une feinte anxiété.

— Oh! non, cette dame n'a pas eu peur, certainement pas, dit Reggie, accompagnant ses paroles d'un mouvement de tête énergique. Mais non, elle n'a pas eu peur. Naturellement, ç'aurait été différent si elle avait été seule!

— Certainement, approuva Michaël.

— Non, elle n'a pas eu peur, dit M. Boltover. En fait, elle était très calme, remarquablement calme. Je n'ai jamais vu personne d'aussi calme.

— Lorsque vous la reverrez, vous voudrez bien lui dire que je suis passé prendre de ses nouvelles, dit Michaël.

— Certainement, dit M. Boltover avec feu. Certainement, je le lui dirai, et il ajouta après un moment : quand je la reverrai...

— Elle paraissait si intéressée par tout ce que vous lui disiez, excusez mon indiscrétion.

— Vous avez raison, dit Reggie avec empressement, vous avez parfaitement raison. Elle s'intéresse à tout.

— C'est agréable de rencontrer des gens qui s'intéressent à vos préoccupations, continua Michaël naturellement. Personnellement, j'aime beaucoup que l'on s'intéresse à mon activité, et vous-même?

— Moi, oh! moi, c'est la même chose, répondit M. Boltover alarmé, comme si le simple fait de penser que quelqu'un pourrait ne pas s'intéresser à ses affaires lui causait un malaise inexprimable. Moi, c'est tout à fait la même chose. Certainement.

— Naturellement, dit Michaël en souriant, elle ne doit pas saisir toute la prodigieuse complexité de vos entreprises.

— Eh bien, hésita l'autre, je ne sais pas, je n'en suis pas sûr. C'est une jeune fille très intelligente. J'étais en train de lui parler de mes affaires lorsque cet incident pénible arriva, eh bien! elle était aussi calme après qu'avant et elle continua à en parler, — j'entends de mes affaires. Je n'ai jamais vu un tel exemple de sang-froid. J'en parlais justement aujourd'hui avec un de mes administrateurs, et il disait aussi que c'était un remarquable exemple de sang-froid. Oui, et même en la reconduisant chez

elle, elle me parlait encore d'elle-même et de bien d'autres choses. Son grand-père est un homme très riche, un financier, je l'ignorais.

Michaël aurait pu dire que lui aussi l'ignorait, mais il ne voulait pas, par une interruption dépourvue de tact, tarir la source de l'éloquence de M. Boltover.

— Très intelligente personne, en vérité, continuait M. Boltover, oui, son grand-père est un homme très riche. Elle pensait qu'il pourrait nous débarrasser d'une affaire que nous avons sur les bras. J'en étais très étonné. Naturellement, je ne pense pas qu'elle-même ait de l'argent, puisqu'elle danse dans un music-hall. Mais, peut-être ai-je été indiscret, demanda-t-il anxieusement, vous ne saviez peut-être pas qu'elle était danseuse?

— Si, si, je le savais, dit Michaël avec un sourire, vous n'avez trahi aucun secret, M. Boltover.

— J'en suis très heureux, dit l'autre, soulagé. Que disais-je donc? Ah! oui, je parlais de son grand-père. Je pense que je puis lui céder cette affaire. Je déteste me séparer de mes entreprises — nous avons déjà refusé un bon nombre d'offres acceptables. Curieux sentiment, voyez-vous.

— Mais, peut-être n'est-ce pas une affaire très intéressante?

— Précisément, dit M. Boltover, elle ne l'est en aucune façon. Et pourtant, nous hésitons à nous en séparer. Naturellement, je dis des tas de choses désagréables sur les gens qui veulent acheter cette usine, et je raconte toujours la fameuse histoire du toqué, ah! ah! mais ce n'est qu'une histoire. Une histoire, tout simplement.

Michaël n'avait jamais entendu la fameuse histoire du toqué. Ce qu'il était anxieux d'apprendre, c'est ce que Kate se proposait d'acheter, mais, à ce sujet, il fut déçu. Il n'y avait rien de remarquable dans l'homme d'affaires qu'était M. Reggie Boltover, mais il y avait une chose qu'il avait apprise, et bien apprise, c'était l'art de se taire. Son respectable père lui avait seriné les oreilles de ces paroles :

— Si tu n'ouvres jamais la bouche, Reggie, personne ne saura jamais que tu es un âne.

Et, en tout cas, en affaires, Reggie observait religieusement ce précepte.

Quels étaient les projets de la jeune fille?

Michaël était embarrassé.

Chose étrange, l'explication la plus simple ne lui vint pas à l'esprit, ou, si elle lui vint, ce fut pour la rejeter aussitôt sans plus ample examen. Il ne voyait pas Kate trouvant un plaisir quelconque à se faire conduire à l'autel par un jeune imbécile quel que fût le profit que cela pût lui rapporter. Kate cherchait l'aventure, non l'argent. C'est ce qui la caractérisait. Il l'avait rencontrée pour la première fois, lorsqu'il était attaché au Service du contre-espionnage : il s'agissait de la mystérieuse disparition d'une valise diplomatique que son porteur, traversant la Manche, tenait cependant attachée à son poignet. Michaël s'était alors intéressé à Kate, mais il avait porté sur elle un jugement un peu hâtif. Ce n'est que plus tard, lors de l'affaire du *Muranic* (le coffre-fort avait été forcé et vingt-cinq dépôts de diamants avaient été volés) et de l'emprisonnement du colonel Westhanger qui s'en était suivi, que l'inspecteur s'était fait une haute

idée de la personnalité de la jeune fille. D'autres faits l'avaient amené depuis à modifier cette appréciation, mais non à la changer du tout au tout.

Michaël habitait un appartement dans une grande bâtisse près de Baker Street, appartement bien au-dessus de sa condition d'inspecteur de police. Il avait, en effet, de petites rentes qui lui provenaient de l'héritage de sa grand-mère maternelle. Comme il était un homme de goûts simples et de peu de besoins, il pouvait ainsi s'installer plutôt confortablement. Il rentra chez lui un peu avant huit heures; il fut étonné de croiser dans le hall de l'immeuble son domestique Beston, qui s'était mis sur son trente et un, et s'apprêtait à partir :

— Eh bien, Beston, où allez-vous donc comme ça? demanda Michaël surpris.

L'autre le salua d'un air joyeux.

— Je vais au théâtre, Monsieur. Je remercie beaucoup Monsieur pour les billets, la cuisinière est sortie il y a dix minutes, et moi, je suis resté un peu plus tard pour laisser tout en ordre.

— Vraiment, la cuisinière est sortie il y a dix minutes, dit Michaël. Très bien. A quelle heure sont arrivés les billets?

— Il y a environ une heure, Monsieur, par express. C'était vraiment bien aimable de la part de Monsieur de nous télégraphier pour nous prévenir.

Michaël rit doucement.

— Votre étonnement me froisse, Beston. Je fais toujours les choses comme ça. Au fait, votre nom était-il bien orthographié sur le télégramme?

— Il me semble que oui, dit Beston surpris. Il

fouilla dans sa poche et en sortit le télégramme :

Vous — envoie — deux — billets — théâtre — pour — ce — soir — ne — rentrerai — pas — avant — demain. — PRETHERSTON.

Le télégramme avait été expédié du bureau du Strand. Beston s'inquiéta.

— J'espère que tout va bien, Monsieur? demanda-t-il anxieusement.

— Certainement, dit Michaël, avec bonne humeur. Ne m'attendez pas. Je ne fais que monter et descendre.

Il monta jusqu'à son appartement, ouvrit la porte et la referma soigneusement derrière lui. Il alla droit à son bureau, ferma les volets, tira les rideaux, alluma l'électricité. Puis il téléphona à Scotland Yard.

— Allo, le brigadier Pears? demanda-t-il. Y a-t-il un télégramme pour moi?

— Oui, Monsieur, répondit le brigadier.

Michaël sourit.

— Voulez-vous l'ouvrir et me le lire?

Il y eut un silence, puis la voix du brigadier se fit entendre.

Inspecteur — Michaël — Pretherston — Scotland — Yard. — Arrivez — par — premier — train — vous — attends — Adelphi. — T. B.

— Expédié de Manchester, je suppose?

— Oui, Monsieur, à trois heures et quart.

— Le chef est à Manchester?

— Oui, Monsieur, il est parti ce matin.

— Très bien, dit Michaël, merci beaucoup, brigadier.

Il raccrocha le récepteur.

Le travail était signé; ce qui l'étonnait le plus, c'est que Kate fût aussi bien au courant des faits et gestes de T. B. Smith. Elle avait probablement envoyé un de ses hommes par le même train, et lui avait donné un télégramme avec l'indication exacte de l'heure à laquelle il devait être expédié. Oui, le travail était signé. Et pourtant, il y avait un point qui tourmentait Michaël : la part laissée au hasard, ce qui n'était pas la manière de Kate. Comment avait-elle pu le manquer à Scotland Yard? Il retourna au téléphone et redemanda le brigadier Pears.

— A quelle heure le télégramme est-il arrivé?

Le brigadier s'excusa.

— C'est une erreur regrettable, Monsieur. Le télégramme est arrivé pendant que vous étiez là, on devait vous le porter, mais je ne sais pas pourquoi, l'agent a oublié. Je lui ai passé un savon.

— Bien, merci, dit Michaël, soulagé.

Ce sentiment, vraiment curieux, il n'aurait pu l'expliquer. C'était la joie que le matador ressent lorsqu'il voit que le taureau est brave et que ce sera un beau combat. C'était la satisfaction du chasseur quand un renard vigoureux sort du hallier. Michaël désirait que Kate et son extraordinaire organisation fussent en tous points parfaites pour que sa victoire en soit plus glorieuse.

Il regarda sa montre, il était huit heures cinq; il savait que son « visiteur » attendrait au moins une heure après le départ des domestiques, et il voulait employer cette heure d'une façon profitable. Il commença à écrire rapidement sur un bloc, arrachant les pages au fur et à mesure qu'il les

écrivait. Cela faisait bien une heure qu'il travaillait lorsqu'il entendit qu'on sonnait à la porte. Il éteignit la lumière, alla dans le couloir (il avait déjà enlevé ses chaussures) et écouta.

Celui qui devait venir avait envoyé un éclaireur s'assurer qu'il n'y avait personne dans l'appartement. De nouveau on sonna. Michaël ne bougea pas. Pour la troisième et dernière fois, on sonna. Le détective se dirigea silencieusement vers la fenêtre et se cacha derrière les rideaux. Il avait laissé la porte de son bureau ouverte de façon à pouvoir tout entendre dans l'appartement. Il eut dix minutes à attendre avant qu'un léger cliquetis lui apprît qu'on avait forcé la serrure. Il savait que le visiteur ne viendrait dans le bureau qu'en dernier lieu, et sa prévision était juste. Trois minutes se passèrent — à ce qu'il put juger — puis le rayon lumineux d'une lampe électrique fut dirigé avec précaution vers les rideaux de la fenêtre. Le rayon glissa lentement sur le parquet jusqu'à ce qu'il atteignît les rideaux. A travers une fente pratiquée dans l'épaisse étoffe, Michaël surveillait l'examen. Le rayon s'éteignit lorsqu'il eut atteint le commutateur. Il y eut un déclic et la pièce fut éclairée. La jeune fille qui se tenait devant le bureau, était sobrement habillée et ne paraissait point pressée. Elle retira lentement ses gants tout en examinant la table encombrée. Une demi-douzaine de feuilles de papier attirèrent son attention. Quand elle eut retiré ses gants, elle prit les papiers, tira le fauteuil à elle et s'assit. Elle lut les notes d'un bout à l'autre, très attentivement. Une fois même, elle sourit. Quand elle eut fini, elle les replaça sur la table, se

pencha en arrière, regarda autour d'elle et dit :

— Sortez donc, Mike!

Michaël sortit de sa cachette, nullement embarrassé.

— J'étais un peu déçue, dit-elle, de votre récit des événements du Sebo's, lorsque je compris qu'il n'avait pu être écrit que quelques minutes auparavant. Vous aviez oublié de sécher la dernière feuille, et l'encre était encore humide.

Elle passa son doigt dessus pour prouver le fait.

— Pourquoi n'êtes-vous pas à Manchester? demanda-t-elle.

Cette stupéfiante question lui coupa presque la respiration.

— Voilà bien une question digne de vous, dit-il admirativement.

— Je crois bien que je me suis emparé de votre fauteuil, dit-elle.

— Ça ne fait rien.

Il s'assit sur le canapé.

— Maintenant, dites-moi tout. Mais, avant d'aller plus loin, dit-il d'un air moqueur, peut-être ne trouvez-vous pas convenable de vous trouver seule avec un homme...

— Ne craignez rien, répliqua-t-elle, il y a quelqu'un avec moi.

— Pas chez moi, j'espère, dit-il, faussement alarmé. J'ai confiance en vous, Kate, mais l'idée qu'une de vos fripouilles d'amis se trouve chez moi n'est pas faite pour me plaire.

Elle ouvrit son sac et en retira un étui à cigarettes en or. Elle l'ouvrit et en prit une.

— Vous n'en voulez pas, n'est-ce pas?

— Pas des vôtres, Kate, dit-il avec réserve, je fumerai des miennes, si cela ne vous dérange pas.

— Vous êtes plutôt grossier, dit-elle, en fronçant les sourcils.

— Mieux vaut être grossier et avoir l'œil ouvert qu'être poli et tomber dans un piège, dit-il sentencieusement. Quand on a affaire à des criminels intelligents, on doit toujours se tenir sur ses gardes.

Elle rit et le regarda avec curiosité.

— Je me demande ce qui vous a poussé à être policier.

— La nature, répondit-il immédiatement.

Elle eut l'air étonné.

— Je ne comprends pas votre plaisanterie.

— La nature procure à chaque être ses moyens de défense. A l'huître, elle donne son écaille, au tigre ses zébrures, à la seiche sa poche, et au requin sa dentition. La nature crée toujours des antidotes. En face de criminels stupides, vous trouvez des policiers stupides. Quand les criminels sont intelligents, la nature fournit à la police un détective d'une sagacité exceptionnelle. Je suis devenu policier pour exécuter les ordres aveugles de la Providence.

Elle lui rit au nez.

— C'est si agréable de discuter avec un homme intelligent, dit-elle; naturellement, quelques-uns de mes amis sont très intelligents, et mon oncle a une tournure d'esprit philosophique; seulement, il ne voit qu'un seul côté des choses et moi, je pense qu'il faut également connaître l'autre côté. Vous pouvez connaître des avis opposés sur toute chose, excepté sur le crime, continua-t-elle. Si vous croyez aux

théories de Darwin, vous pouvez rencontrer des adversaires intelligents qui vous donneront la réplique. Si vous croyez à la Christian Science, vous aurez les théosophes en face de vous. Et même si vous êtes un partisan convaincu de la monogamie, il vous est possible de rencontrer un Mormon qui vous soutiendra l'opinion contraire. C'est seulement en matière de crime qu'une seule opinion prévaut, l'opinion banale de l'homme moyen qui ignore tout de la question et qui ne réalise pas le génie qu'il faut au criminel s'il ne veut pas laisser derrière lui un grand trou pour montrer que c'est par là qu'il est entré et un autre pour montrer que c'est par là qu'il est sorti. Voilà pourquoi j'aime parler avec vous, Mike, dit-elle franchement.

— Cette appréciation m'est agréable, dit Michaël, mais je trouve écrasant un enthousiasme qui conduit mon admirateur à forcer mon appartement pour dérober mes plus secrètes pensées.

— Je voulais savoir ce que vous pensiez de moi, dit-elle, quoique, en principe, j'aurais dû savoir que vous ne laissiez pas traîner vos notes pour que je les lise, ajouta-t-elle pour se justifier. En toute franchise, je ne pensais pas trouver votre rapport sur votre bureau. J'étais venue pour ouvrir cela, dit-elle, en se tournant vers un gros coffre-fort qui se trouvait dans un coin de la pièce.

Elle changea brusquement de conversation.

— Vous m'avez vue l'autre nuit!

— Au Sebo's? Oui, je vous ai vue.

— Qu'est-ce que vous en pensez? demanda-t-elle tranquillement.

— Je pense que vous vous trouviez avec le bavard

M. Boltover pour des raisons connues de vous seule, dit-il lentement.

— C'est un orateur, n'est-ce pas? convint-elle, mais c'est vraiment un brave garçon. Dieu ne lui a pas donné de cerveau et ce n'est pas gentil de plaisanter un homme sur ses infirmités.

— Pourquoi étiez-vous avec Reggie? demanda Michaël.

— Je voulais le connaître, répondit-elle. Ces sortes d'individus m'intéressent beaucoup.

— Pourquoi étiez-vous avec Reggie? demanda-t-il de nouveau.

— Comme vous êtes entêté! dit-elle en riant.

Elle se leva et se mit à se promener dans la pièce, examinant les titres des livres dans la bibliothèque.

— Comme vous aimez la littérature catholique, Mike, voilà même un Tennyson. Quelle perversité!

— Vous trouverez les poèmes de Browning quelque part, dit-il sans amabilité.

— Voilà qui est mieux. Elle sourit. C'est très confortable ici. C'est exactement comme cela que je m'imaginais l'endroit où vous habitiez.

Elle regarda un livre à la reliure armoriée.

— Tiens, vous avez été à la même Université que mon oncle!

— Le poison et l'antidote!

— Vous n'êtes pas gentil pour mon oncle. C'est un malade. Le crime est une maladie chez lui.

— Et chez vous?... demanda vivement Mike, une fantaisie. C'est une prodigieuse sensation.

Elle remit le livre en place et se tourna vers lui.

— Vous ne pouvez pas vous imaginer ce que

c'est. Préparer un plan et le réaliser, couvrir quelques feuilles de papier de son écriture, et ensuite, voir les conséquences de cet acte, voir des milliers et des dizaines de milliers de livres sterling changer de mains, savoir que des hommes font de longs voyages, que des trains spéciaux sont mis en marche, que des télégrammes bourdonnent à travers le Continent, que des douzaines de brillants détectives essayent vainement de défaire ce que vingt ou trente lignes d'écriture ont fait.

— Je n'oublierai pas tout cela dans ma déposition, dit Michaël d'un air dégagé.

La jeune fille ne posait pas. De cela, il en était convaincu. Ses grands yeux gris brillaient, sa figure était illuminée par l'ardeur de sa pensée, sa voix avait un autre timbre. Elle était exaltée, transfigurée à la pensée de la puissance que son cerveau lui conférait.

— Pourquoi étiez-vous avec Reggie? demanda-t-il de nouveau.

L'éclat qu'il y avait dans ses yeux s'éteignit, elle reprit son comportement normal.

— Oh! je voulais lui faire les poches, dit-elle en se moquant, ou bien non, j'ai trouvé quelque chose de mieux : je voulais l'épouser. Il « vaut » deux millions de livres sterling.

— Vous n'épouserez jamais un homme pour son argent, dit Michaël.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça? demanda-t-elle vivement.

Il haussa les épaules.

— L'estime que j'ai pour vous. Peut-être ai-je tort.

— Je ne me marierai jamais, dit-elle, avec décision. Je ne suis pas de celle qui se marient. Je hais les hommes, je les hais même tellement que cela me cause un véritable plaisir de leur enlever la seule chose qu'ils aiment réellement : l'argent. Vous connaissez la grande tradition des coureurs de grands chemins : voler le riche et non le pauvre. Eh bien! moi, je vole les hommes, jamais les femmes.

— C'est-à-dire que vous volez tout simplement ceux qui ont de l'argent, dit Michaël. Ce n'est pas très fort, votre théorie.

— Non, mais elle me satisfait pleinement. D'ailleurs, je pense en faire un exposé un de ces jours devant le tribunal.

— Pourquoi étiez-vous avec Reggie? demanda-t-il.

— Vous êtes plutôt monotone, répondit-elle en riant. Eh bien! je voulais obtenir certains renseignements.

De nouveau ses yeux s'allumèrent, sa figure s'éclaira.

— Je vais vous dire une chose, Michaël Pretherston, dit-elle en tendant son doigt vers lui, combattons loyalement, je suis sur le point de réussir une grande chose. Je vais commettre le vol le plus étonnant que le monde ait jamais connu. C'est pourquoi j'étais avec Reggie. C'est pourquoi je me suis infligé le supplice de l'ennuyeuse compagnie de lord Flanborough.

Elle battit des mains comme un enfant.

— C'est une grande chose, Michaël, mais elle est pleine de complications, elle demande des tré-

sors de stratégie. Et je mènerai l'affaire jusqu'au bout avec votre assistance.

Il se leva d'un bond et lui tendit la main.

— Convenu, Kate, dit-il.

— Ce sera une grande aventure pour tous deux et j'espère bien remporter la victoire. Si je gagne, j'obtiens tout ce que je veux par la suite. Si vous gagnez, je suis « faite », dit-elle, avec un petit rire.

Il la regardait en silence.

— Je vous vois déjà m'agrippant le bras et me poussant dans la « cage » continua-t-elle. Je vous vois déjà assis devant le tribunal, vêtu d'un complet brun — non, bleu — tenant votre chapeau sur vos genoux et examinant ma contenance au banc des accusés.

Un nuage passa sur le visage du jeune homme.

— Vous êtes un petit démon, grogna-t-il, non, je ne pensais pas à cela.

— Alors, à quoi pensiez-vous? demanda-t-elle, les yeux agrandis d'étonnement.

— A vous épouser, répondit-il.

Elle le regarda amusée.

— Vous êtes fou, n'est-ce pas?

— Oui, comment le savez-vous?

— Ciel! vous épouser! s'écria-t-elle avec horreur.

— Vous pouvez faire pire, dit-il en souriant.

— Pouvez-vous me citer quelque chose qui soit plus ignoblement dégradant qu'épouser un policier?

— Oui, rester vieille fille et élever des chats! Puis, changeant de sujet : naturellement, vous êtes libre de vos actions maintenant.

— Naturellement, approuva-t-elle, je vous ai donné une raison de vivre.

— Peut-être, dit-il tranquillement, et il lui ouvrit la porte.

Il la reconduisit jusqu'à la porte d'entrée.

— J'ai une dette envers vous, lui dit-elle sur le pas de la porte. Sans vous l'Italien allait mettre fin à une carrière pleine de promesses.

— C'est la moindre des choses, dit-il. Bonne nuit, Kate. Vous n'avez pas peur de rentrer seule à cette heure?

Elle lui fit une grimace et descendit l'escalier d'un pas léger. Elle sortit dans la rue, mais à peine avait-elle fait deux pas qu'une main la saisit par le bras.

— S'cusez-moi, dit une voix.

A la lueur d'un réverbère, elle reconnut un détective de Scotland Yard.

Avant qu'elle ait pu protester, une voix se fit entendre du haut du balcon — c'était Michaël.

— Laissez-la, brigadier, cria-t-il.

Elle se dégagea de la poigne de l'homme et regarda avec colère dans la direction du balcon.

— J'avais oublié que vous aviez votre « nounou » pour vous protéger, Michaël, railla-t-elle.

— Bonsoir, chère amie, dit la voix du haut du balcon.

Avec une gêne intense, la jeune fille éprouva un sentiment entièrement nouveau pour celui qui parlait, sentiment qu'avec son instinct de femme elle ne tarda pas à identifier.

Kate Westhanger venait de rougir pour la première fois de sa vie.

CHAPITRE VII

LA SOMPTUEUSE ÉLÉGANCE DE LA PRINCESSE BACHEFFSKY

Il y avait un dîner chez lord Flanborough. C'était un homme méthodique, et il préparait ses invitations plusieurs semaines à l'avance; il n'y avait donc rien d'étonnant à ce qu'il regimbât lorsque sa fille, au dernier moment, lui suggéra un changement dans ses projets.

— Ma chère Moya, disait-il avec humeur, ne dites pas d'absurdités. Après ce qui s'est passé, après son extraordinaire attitude...

— Oh! père, Michaël est charmant et il sera très amusant. Je n'ai pas du tout envie d'assister à ce dîner avec tous ces gens ennuyeux, et si vous ne l'invitez pas, j'aurai une migraine.

— Mais, voyons, mon enfant, protestait le père, sir Ralph ne sera-t-il pas suffisamment amusant?

— C'est le plus ennuyeux de tous, dit-elle avec calme. Je vous en prie, laissez-moi faire à mon idée.

C'est pourquoi, surpris autant qu'amusé, Michaël reçut une invitation à dîner, formulée en termes si aimables qu'il supposa — à tort — qu'un invité

avait fait faux bond au dernier moment et que Moya l'avait prié de venir afin de ne pas être treize à table.

Les invités étaient encore plus terriblement ennuyeux que ne le craignait Moya.

Sir Ralph Sapson était amusant, mais à sa façon, laquelle n'était point celle de Moya. C'était un jeune homme fort et beau, dans la force de l'âge, immensément riche, et aux dires de son père, extrêmement doué. Bien qu'aucune parole précise n'eût été échangée, il était entendu, surtout de la part de lord Flanborough, que sir Ralph désirait une alliance plus intime avec la famille Flanborough que celle des affaires.

Les autres invités étaient encore moins amusants que sir Ralph. Il y avait là trois autres membres de la noblesse : le vieux lord Katstock qui faisait de la politique et qui avait été une fois sous-secrétaire d'Etat — on ne savait trop à quoi; le marquis de Cheddar, qui faisait du sport et avait des idées personnelles sur la façon de nourrir les chiens de chasse; lord Dumburton, militaire fort pauvre et, disait la rumeur publique, fort méchant. Le reste de la société masculine était composé d'industriels et de financiers parmi lesquels M. Reginald Boltover qui, en reconnaissant Michaël, tressaillit comme un coupable; durant le dîner, il ne s'intéressa à rien de ce qui se passait et s'attendait, le cœur battant, à ce que Michaël révélât son honteux secret. Il y avait aussi deux ou trois dames.

Michaël eut l'impression que d'herculéennes femmes de chambre les avaient ficelées avec des rivières de diamants et des colliers de perles. Une

autre dame, mince et provinciale, ne se signalait à l'attention publique que par un nez remarquablement crochu.

— La sorcière a oublié son balai, dit Michaël à l'oreille de Moya.

— Il est au vestiaire, répondit la jeune fille. Malgré tout, c'est une brave dame, le malheur c'est qu'elle prise.

Michaël connaissait toutes les personnes présentes, ou en était connu.

— Quelle drôle d'idée vous avez eue d'entrer dans la police, Pretherston! dit sir Ralph de cet air protecteur qu'il réservait aux gens moins riches que lui.

— Quelle drôle d'idée vous avez eue de vous mettre dans le commerce et d'ouvrir boutique! répliqua Michaël.

Sir Ralph sourit avec indulgence.

— Nous devons gagner honnêtement notre vie, dit-il. Je suppose que l'allusion à la boutique concerne mes magasins de détails de Produits coloniaux? Cela rapporte cent mille livres par an, Pretherston.

— C'est pourquoi vous avez cent mille raisons de vendre de la mauvaise confiture, dit Michaël. J'ai renoncé à acheter quoi que ce soit chez vous.

— C'est grave, c'est très grave, fit sir Ralph, s'essayant à la plaisanterie. Essayez encore une fois et nous nous efforcerons de vous satisfaire.

— J'ai encore un autre grief contre vous, dit Michaël (il n'aimait pas sir Ralph Sapson). J'ai pris, l'autre jour, le train à Seahampton, il était inconfortable et n'avait pas été lavé depuis un

mois, — et il est arrivé avec une heure de retard. Cette compagnie de chemins de fer est encore une de vos lucratives exploitations, n'est-ce pas?

— On m'a dit que j'avais quelques intérêts dans l'affaire, dit sir Ralph en souriant à lady Moya, mais, mon cher Pretherston, j'ai un bon conseil à vous donner : lorsqu'un train arrive en retard, il faut aller vous plaindre à la police.

La plaisanterie l'amusa énormément, il en rit à gorge déployée, ce qui eut pour effet de l'obliger à expliquer son bon mot aux quatorze convives, désireux de partager son hilarité.

Michaël devait partir de bonne heure.

— J'aimerais tant rester et jouer au bridge avec vous! s'excusa-t-il.

— Michaël, vous êtes affreux, dit la jeune fille.

— Affreux? fit Michaël étonné.

— Oui, vous êtes devenu un esprit si pratique; vous n'avez pas toujours été comme ça.

— Et vous, vous n'avez pas toujours détesté ce genre d'esprit, répliqua-t-il en riant.

Elle avait espéré — elle ne savait pas au juste ce qu'elle avait espéré — mais le nouveau Michaël était si différent de celui qu'elle avait connu qu'elle en aurait pleuré de dépit. Disparue, son insouciance d'autrefois; disparu, son goût pour les paradoxes (sinon pour contrarier les invités); disparue l'adoration qui, autrefois, faisait briller ses yeux. Elle avait le sentiment qu'il se moquait d'elle constamment et cela augmentait sa gêne.

— Je ne vous trouve pas très gentil ce soir, dit-elle. Ne viendrez-vous pas nous voir plus souvent?

— Si vous perdez un collier de perles, ou si votre

femme de ménage fait danser l'anse du panier, téléphonez à l'inspecteur Pretherston, bureau 26, à Scotland Yard, et j'accours en un clin d'œil.

— C'est-à-dire que vous ne voulez plus nous revoir, dit-elle vivement. Je regrette de vous avoir dérangé ce soir.

— Pour ma part, je suis enchanté.

Après le départ de Michaël, lady Moya ne fut pas une très agréable compagnie pour sir Ralph; toute femme le comprendra : elle ne l'aimait pas. Elle avait même pour lui de l'antipathie; au fond, elle ne l'invitait que pour lui témoigner son indifférence. Si Michaël avait été tant soit peu assidu auprès d'elle, s'il avait le moins du monde désiré renouer leurs anciennes relations, elle aurait éprouvé une intense satisfaction en le repoussant et l'aurait quitté, satisfaite de savoir toujours attaché à elle un homme pour lequel elle n'avait aucune affection (comme ces femmes à qui l'on offre une robe, un chapeau, un bijou, un homme, et qui répondent toujours : « Vous n'auriez pas autre chose? »).

Son indifférence envers sir Ralph était telle que ce dernier lui demanda si elle n'était pas malade, ce qui provoqua immédiatement la migraine libératrice.

— Vous devriez prendre soin de Moya, Flanborough, dit-il à son hôte en partant. Elle ne me paraît pas aller bien...

— Je l'avais remarqué, dit le père consciencieusement, bien qu'il n'eût rien remarqué de ce genre (tout ce dont il s'était aperçu, c'était que Moya boudait). Vous êtes extrêmement perspicace, sir Ralph.

— Je suis un peu psychologue, admit sir Ralph, la psychologie a été l'étude de toute ma vie, c'est presque un vice chez moi. Lorsqu'un homme entre dans mon bureau, neuf fois sur dix, je connais son caractère, son mode de vie et ses aptitudes, avant même qu'il ait ouvert la bouche.

— C'est un don précieux, dit lord Flanborough solennellement.

Sir Ralph était particulièrement de bonne humeur ce soir-là. Durant la courte entrevue qu'il avait eue avec son futur beau-père, non seulement il avait obtenu une tacite confirmation de son entrée dans la famille des Flanborough, mais il avait conclu un marché fort avantageux, marché qui restait en suspens depuis douze mois et qui peut se résumer ainsi :

Lord Flanborough était Président du Conseil d'Administration de la Compagnie de Navigation Sud-Africaine qui transportait passagers et marchandises du Cap à Plymouth. Sir Ralph était Président du Conseil d'Administration de la Compagnie des Docks de Seahampton. Les docks s'étaient développés beaucoup plus rapidement que le commerce de ce port. Le marché était simple (et plus « romanesque » que le mariage dont il n'était pour ainsi dire qu'un à-côté) : les navires de la Compagnie de Navigation Sud-Africaine abandonneraient sans pudeur Plymouth et Liverpool pour venir débarquer marchandises et passagers à Seahampton. Le marché satisfaisait les deux parties, puisque lord Flanborough possédait quelques participations dans les docks de Seahampton.

Dehors, il faisait froid. C'était la pleine lune. Il

allait geler. L'auto de sir Ralph Sapson attendait. Il dit au chauffeur de rentrer, il voulait marcher un peu : sir Ralph habitait Park Lane, il avait bien un kilomètre à parcourir; son humeur lui rendait agréable un exercice qui ne lui était pas habituel. Il était devant sa porte et allait sonner, lorsqu'il entendit qu'on l'appelait. En montant les marches du perron, il avait remarqué une grosse voiture en panne, phares allumés et le chauffeur au travail.

— Je crains que vous ne me reconnaissiez pas, dit une voix douce.

Sir Ralph se découvrit.

D'une somptueuse élégance, la jeune femme qui se trouvait en face de lui, appartenait évidemment au meilleur monde.

Ralph, d'un coup d'œil connaisseur, estima son manteau d'hermine à environ mille livres sterling. Un simple collier de diamants était le seul bijou qu'elle portât.

— Je vous ai rencontré une fois à Paris, dit la jeune femme timidement. Vous m'avez été présenté au foyer de...

— C'est cela, au foyer de l'Opéra, dit sir Ralph qui, entre autres choses, était un protecteur des arts.

Elle acquiesça avec un contentement visible, ce que sir Ralph, flatté, ne manqua d'observer.

— Ma voiture a une panne, dit-elle. Oserai-je vous demander l'hospitalité? Il fait si froid dehors.

Elle s'enveloppa plus étroitement encore dans son manteau.

— Avec le plus grand plaisir, dit sir Ralph cha-

leureusement, mais je suis installé en célibataire, vous savez, dit-il en riant.

Il sonna, et la porte s'ouvrit aussitôt.

— Eclairez le salon, dit-il au domestique. Le feu y est-il allumé?

L'homme répondit affirmativement.

— Que puis-je vous offrir? du café, du porto?

Elle avait tiré un fauteuil devant la flamme et avait posé ses petits souliers blancs sur le garde-feu d'argent. Elle tendait ses fines mains vers le feu, sir Ralph remarqua qu'elle ne portait pas d'alliance.

— Excusez mon impolitesse, mais je ne puis me rappeler votre nom, dit-il, lorsque le valet fut sorti.

— Je vous excuse, mon nom est si barbare, dit-elle en riant, je suis la princesse Bacheffsky.

— Mais, bien sûr! s'écria sir Ralph chaleureusement, je m'en souviens très bien maintenant.

Pour lui rendre justice, les princesses russes ne sont pas des oiseaux rares à Paris, et il avait une fort mauvaise mémoire pour les noms étrangers.

— Je suis bien indiscrète, dit la princesse, et pour la première fois il s'aperçut qu'elle parlait avec un léger accent, mais, que voulez-vous, j'avais à choisir entre rester assise dans le froid et saisir l'occasion qui se présentait. Vous n'avez pas changé depuis la dernière fois que je vous ai vu, sir Ralph. Vous êtes un des plus gros hommes d'affaires de Londres, n'est-ce pas?

— Je possède quelques entreprises, dit sir Ralph avec modestie.

Ils parlèrent de Paris que sir Ralph connaissait, et de la Russie qu'il avait traversée une fois, et de

Londres. On apporta le café et quelques minutes plus tard, son chauffeur vint dire que la panne était réparée.

— Avant de m'en aller, permettez-moi de vous demander une faveur, dit-elle avec embarras, jouant nerveusement avec une de ses bagues. Sir Ralph remarqua cette gêne avec surprise.

— Vous n'avez qu'à demander, Princesse, pour que cela vous soit accordé, dit-il galamment.

Elle hésita un moment, en se mordant pensivement les lèvres.

— Il faut que je vous fasse une confidence. Je sais que vous êtes un homme d'honneur (sir Ralph s'inclina), vous ne me trahirez point. Je suis à Londres, mais personne ne le sait.

Elle le regardait anxieusement en faisant cette confession.

— Je comprends, dit sir Ralph, ce qui était faux.

— Vous avez probablement remarqué — je vous sais très observateur — que je ne porte pas mon alliance. Eh bien (elle hésita), Dimitri et moi nous nous sommes querellés, et je ne veux pas le voir. Je ne suis pas allée à l'ambassade et je n'ai vu aucun de mes amis.

— Vous pouvez être sûre, dit sir Ralph, que votre secret ne sera pas dévoilé. J'ajouterai même que ce n'est pas la première fois que l'on me fait des confidences aussi délicates.

— Je savais que je pouvais avoir confiance en vous, dit-elle, en lui serrant chaleureusement la main. J'ai pris un appartement meublé dans Half-Moon Street. J'habite là avec ma dame de compagnie. Si un homme occupé peut gaspiller un peu

de son temps, je suis toujours chez moi entre quatre et cinq.

— Cela me fera le plus grand plaisir de renouer connaissance, dit sir Ralph en lui baisant la main.

Il monta se coucher, encore plus satisfait de lui que jamais.

CHAPITRE VIII

UN ARTISTE PARLE DE LUI-MÊME

Aucun homme n'a jamais compris la femme, pour cette simple raison que la femme est incompréhensible même aux autres femmes. Si elle ne l'était pas, et si ses sœurs étaient capables de révéler ses secrets, celles-ci s'empresseraient de le dire au premier homme qu'elles rencontreraient.

Lady Moya Felton possédait ces deux qualités, qui se trouvent si rarement réunies dans la même personne : la beauté et l'intelligence. Elle s'habillait bien, parlait bien, se présentait bien. Elle avait été élevée à Newnham, un collège d'où sortent habituellement des personnes qui sont un peu moins que des femmes et un peu plus que des poupées et qui ont tant absorbé de connaissances qu'elles ne voient la vie qu'à travers les manuels. Les unes continuent toute leur vie, très sûres d'elles-mêmes, à se confiner dans ce qu'elles ont appris dans les livres et à ne jamais abandonner leur érudition de perroquets; les autres succombent devant les vérités concrètes que la vie quotidienne leur apporte et deviennent un membre charmant et utile de la société.

Moya connaissait de la vie juste ce qu'elle jugeait nécessaire à son bien-être. Elle s'arrêta à la dernière leçon, celle du sacrifice de ce bien-être, mais c'était une personne éminemment agréable qui ne discutait jamais de biologie et ne faisait jamais allusion aux philosophies de pacotille qu'on lui avait enseignées au collège. C'est pourquoi elle était supportable. Comprenant d'instinct que l'éducation de Newnham ne pouvait fabriquer que des institutrices bigotes, elle laissait voir son instruction plutôt qu'elle ne la montrait.

En dépit de l'équilibre de son esprit, elle avait un secret coupable qu'elle cachait dans le fond de son cœur et dont elle avait honte en regard de sa raison.

Moya était une rêveuse, elle avait de merveilleuses aventures avec des personnages étonnants chaque fois qu'elle se promenait à pied ou qu'elle conduisait sa voiture. Dans l'intimité de sa grosse limousine, elle se racontait des romans peuplés d'hommes et de femmes qui n'avaient aucun rapport avec ceux qu'elle connaissait et qui ne leur ressemblaient en rien. Elle s'était ainsi trouvée dans des situations absurdes et impossibles, qu'un feuilletoniste de bas étage n'aurait jamais osé inventer. Les personnages de ses rêves ne devaient avoir aucun point commun avec des personnages vivants; il suffisait qu'ils en eussent pour qu'elle les rejetât et qu'elle leur en substituât d'autres encore plus fictifs, encore plus éloignés de toute ressemblance possible avec ses amis et connaissances du monde réel.

Elle pouvait ainsi à la fois rêver et accepter calmement un mariage aussi prosaïque que celui

qui l'unirait à un Ralph Sapson, ce qui peut paraître inexplicable.

Pour un fiancé, Ralph était singulièrement négligent. Une seule fois après sa froide déclaration, il était venu rendre visite à Moya. Il faut dire, pour lui rendre justice, qu'il avait évité les tendres démonstrations qui accompagnent même les fiançailles les plus conventionnelles; il avait été droit au but : les questions matérielles. C'était tout ce que Moya pouvait désirer; elle aurait été embarrassée à la pensée qu'un être humain pouvait approcher, même de loin, l'extravagance, l'irréalité et l'immatérialité de ses amis imaginaires.

Il est remarquable que, dans la vie réelle, aucune aventure ne soit arrivée à Moya jusqu'à la semaine précise où elle devint la fiancée de sir Ralph. Cela se produisit d'une curieuse façon. Elle avait été en auto à Leicester Square voir une exposition de tableaux. C'était un de ces événements bien londoniens qui, du jour au lendemain, rendent célèbre un nom qui, jusque-là, n'était connu que d'un petit nombre d'initiés et complètement ignoré des simples mortels.

Elle entra dans la galerie, c'était un véritable désert. Il n'y avait personne à l'exception d'un jeune homme et d'une jeune fille, petite, et à l'air pincé qui, d'un air préoccupé, portait sous son bras le portrait de son fiancé.

Moya commença à examiner consciencieusement les tableaux, remarquables surtout par leurs coloris et leur atmosphère. L'artiste était vraiment un peintre d'atmosphère, ses tableaux n'étaient même qu'atmosphère. La jeune fille continua son lent

examen, regardant chaque horreur pendue au mur en suivant les titres sur le catalogue et s'efforçant de comprendre les mystérieuses intentions que l'auteur avait essayé d'y mettre.

Elle se retourna pour voir quel effet produisaient ces peintures sur l'autre visiteur. Il regardait d'un air sombre un large panneau représentant, si le catalogue était exact. Un « vent bleu sur une colline verte ». Son chapeau était rejeté en arrière sur la nuque et ses mains étaient profondément enfoncées dans les poches de son pantalon. Plus il regardait « Un vent bleu sur une colline verte », plus il paraissait morose et malheureux.

La jeune fille arriva peu à peu près de lui; elle ne pensait pas que, malgré la présence de la jeune fille au catalogue, il oserait lui adresser la parole. Et pourtant, il osa :

— Que pensez-vous de celui-là? demanda-t-il, sans tourner la tête.

Elle fut prise de court; elle désirait être froide et conventionnelle. Elle regarda le jeune homme, il ne lui déplut pas. Il était très blond, de belle apparence, et possédait les plus beaux yeux bleus qu'elle eût jamais rencontrés chez un homme. Il n'était pas rasé, son col n'était pas très propre, mais ses habits étaient de bonne coupe. Il sortait certainement d'Oxford.

— Je trouve cela plutôt sinistre, dit-elle.

— C'est aussi mon avis, approuva-t-il énergiquement. Je pense que « sinistre » est le mot. Et, comme œuvre d'art, quel effet cela vous fait-il?

Elle hésita. Elle connaissait bien le jargon d'atelier et pouvait parler couramment d'atmosphère,

de coloris et de lumière. Bref, elle connaissait assez de termes techniques pour pouvoir être critique d'art dans un journal quelconque.

— Comme œuvre d'art, dit-elle, c'est original et un peu excentrique!

— Excentrique? demanda-t-il férocement.

Il regardait toujours le tableau et n'avait pas encore tourné la tête de son côté.

— Franchement, répondit-elle, je trouve que ce sont des monstruosités.

Il acquiesça de nouveau.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, dit-il, et je sais mieux que quiconque combien ce sont des monstruosités. C'est moi qui les ai peintes.

Moya béa d'étonnement.

— Je suis navrée, commença-t-elle.

— Je suis navré aussi d'avoir peint ces choses, répliqua-t-il, je ne regrette pas de les avoir exposées car tous mes amis ont trouvé ça merveilleux. Naturellement, je suis très heureux d'avoir fait la preuve que mes amis sont des faibles d'esprit.

Il tourna la tête et la regarda. A son tour, il eut l'air surpris.

— Eh bien! dit-il en la regardant, étonné, je pensais que vous étiez bien plus âgée.

Elle rit.

— Le fait est que je ne vous ai pas regardée, confessa-t-il. Comment peut-on regarder quoi que ce soit avec ces horribles choses devant les yeux? Hé là, Emma!

Heureusement que la jeune fille au programme regardait de son côté, elle put ainsi comprendre que c'était à elle qu'il parlait.

— Je parie que vous vous appelez Emma!

— Non, Monsieur, répondit-elle d'un air sévère, je m'appelle Evangeline.

Il se tourna vers Moya :

— Je l'appelais Emma et elle se nomme Evangeline. J'appelais cela des tableaux et ce sont des croûtes! Qu'est-ce qui vous a fait venir à cette exposition?

— J'ai lu une critique, hier, dans un journal.

— Dans le *Mégaphone?* demanda-t-il agressivement.

— Oui, elle était très élogieuse, il me semble, dit Moya.

Il acquiesça.

— C'est moi qui l'avais rédigée, dit-il sans pudeur.

Il se tourna vers la jeune fille aux catalogues.

— Dites à votre patron qu'il ferme la galerie, qu'il emballe les tableaux et qu'il me les renvoie.

— Mais... dit Moya alarmée, j'espère que mes stupides remarques ne sont pour rien dans votre décision.

— Non, ce n'est pas à cause de vos stupides remarques, mais à cause des miennes. Vous voyez, en réalité, je ne peux pas peindre. Je ne connais pas la moindre chose de l'art. Je n'ai jamais reçu aucune éducation artistique. Je n'ai jamais étudié sous aucun maître. Je suis un homme de génie. Et voici des œuvres de génie. Les cadres coûtent extrêmement cher et j'ai dépensé je ne sais combien d'argent en tubes de couleurs. Il y a tout ce qu'on veut là-dedans — il désigna les toiles pendues aux murs — excepté le savoir-faire.

Elle murmura une conventionnelle expression de sympathie, mais ce qu'il réclamait ce n'était pas la sympathie, mais la condamnation. Il semblait trouver un réconfort dans son infortune et c'était visiblement une satisfaction que lui donnait son propre jugement.

Ils sortirent ensemble de la galerie. Moya était surprise de la rapidité avec laquelle elle était entrée dans les plus intimes aspirations et désappointements d'un inconnu, et qu'elle partageât tant soit peu sa tristesse la remplissait d'étonnement.

— Je vous connais, dit-il, interrompant une sardonique dissertation sur l'art, vous êtes lady Moya Melton of Pelton.

— Felton, corrigea-t-elle amusée.

— Oui, c'est cela, Felton, approuva-t-il, j'ai vu votre portrait au Salon. Il était plutôt mauvais.

— En général, on le trouvait bon, dit-elle timidement.

— Au fait, qu'est-ce que je sais de l'Art? Cette automobile de luxe est probablement la vôtre, dit-il en désignant la grosse limousine.

— En effet, c'est la mienne. Mon père me l'a donnée pour mon vingt-cinquième anniversaire.

Il examina attentivement l'automobile.

— Je ne sais pas si je m'y connais autant en voitures qu'en art, dit-il, je le pensais autrefois. Quoi qu'il en soit, il y a une chose certaine : c'est une belle voiture.

Il lui ouvrit la portière. La jeune fille lui tendit la main.

— Encore une fois, dit-elle, je vous fais mes excuses pour les tableaux.

— Mais pas du tout, répondit-il avec chaleur.

Elle réfléchit un moment.

— Puis-je vous déposer quelque part?

Il se frotta le menton.

— Si vous connaissez un joli petit lac bien profond dans lequel un homme peut se noyer à coup sûr, je vous serais obligé de m'y conduire, dit-il avec gravité, mais la voyant alarmée, il rit — vous ne connaissez peut-être pas mon nom.

En effet, elle ne le connaissait pas et pendant tout l'entretien, elle avait essayé de le déchiffrer sur le catalogue. Elle avait lu quelque chose comme « Brixel ».

— Fonso Blaxton, dit-il brusquement. Fonso est le diminutif d'Alfonso, un prénom parfaitement ridicule, n'est-ce pas? Il convient tout à fait à un artiste. Si vous voulez m'envoyer des fleurs, j'habite Oxford Chambers.

Il lui serra la main, l'aida à monter dans la voiture et ferma la portière. Il resta immobile un court instant; puis remit son chapeau sur sa tête et disparut avant même que l'auto se soit mise en marche.

Tout en conduisant, Moya avait l'esprit si occupé qu'elle ne vit pas qu'elle dépassait sir Ralph Sapson et son élégante amie; elle ne reconnut sir Ralph que lorsque celui-ci l'eut saluée. Sa compagne, d'un chic parfait, s'abritait avec son ombrelle de telle façon que Moya n'avait pu voir son visage.

— Qui est cette personne?

Sir Ralph sourit d'un air affecté :

— Lady Moya Felton, princesse, répondit-il.

— Ah! votre fiancée, dit la jeune femme. Quel

ennui d'être ici incognito! J'aurais tant aimé faire sa connaissance!

— Peut-être qu'un jour... dit Ralph.

— J'aimerais tant la connaître! murmura la jeune femme; mais, je vous en prie, continuez, vous m'intéressez tellement. Je commence à comprendre pourquoi vous autres, Anglais, réussissez si bien en affaires. Vous paraissez connaître le moindre détail concernant vos entreprises.

— Oh! mais pas du tout, protesta sir Ralph, de bonne humeur, à dire vrai je ne suis qu'un imbécile, mais en effet, on doit connaître un peu les affaires que l'on dirige.

— Un peu! dit la jeune femme levant les sourcils, je vous trouve bien modeste. Comment, vous connaissez l'organisation de votre compagnie de chemin de fer depuis A jusqu'à Z?

Sir Ralph caressa pensivement ses moustaches.

— Quelquefois on entre dans des affaires où on prend des responsabilités alors qu'on ne devrait pas les prendre puisqu'on n'est pas qualifié pour les prendre, dit-il confusément, mais le « train d'or » est entièrement de mon invention.

— Je n'aurais jamais pensé que le commerce fût une chose si romanesque, dit la princesse, puis, tout à coup : ne voudriez-vous pas dire à votre chauffeur de revenir, le Parc me fatigue maintenant.

Il se pencha, donna les instructions au chauffeur et la voiture exécuta un demi-tour.

— Je suis heureux de votre détermination, dit-il.

— Et pourquoi cela? demanda-t-elle.

— Avez-vous remarqué ce jeune homme avec un

feutre gris parlant à une dame dans une victoria?

Elle inclina la tête.

— C'est un sinistre oiseau, dit sir Ralph, c'est un détective nommé Michaël Pretherston. Il est le propre frère de lord Pretherston. Je ne tiens pas à le rencontrer — en dehors de ce fait qu'il pourrait vous reconnaître malgré cette épaisse voilette qui cache tant de grâces, ajouta-t-il galamment.

— Parlez-moi encore du « train d'or », dit-elle.

De bonne grâce, sir Ralph donna toutes les explications voulues. Il raconta l'histoire des Docks de Seahampton; bientôt, les grands vapeurs viendraient y accoster et le trafic allait augmenter considérablement.

— Nous allons transporter tout l'or provenant des mines sud-africaines, dit-il d'un ton impressionnant. Naturellement, nous devons être sur nos gardes, quoiqu'il n'y ait pas grand danger en Angleterre. « Le train d'or » se compose, en fait, de deux wagons-coffres-forts. Extérieurement, ils sont semblables aux autres trains de marchandises; en réalité, ce sont des coffres d'acier, à l'abri des voleurs aussi bien que du feu. Rien ne peut leur arriver, ils sortiraient indemnes, même d'un accident. De plus, les meilleurs mécaniciens de la Compagnie sont désignés pour conduire le train.

— C'est merveilleux! s'exclama la jeune fille fascinée. Et naturellement, vous devez avoir établi un horaire détaillé?

— Je l'ai établi moi-même, dit-il.

Il sortit un carnet de notes de sa poche.

— Je vais vous montrer cela, dit-il solennellement.

— Vous allez avoir une idée du travail que constitue la mise en marche d'un train spécial, continua-t-il. Ici, vous avez l'horaire, et là, le nom du chauffeur, celui du mécanicien, celui du chef de train et ceux des gardiens.

Elle regarda le carnet.

— Je ne peux pas très bien lire votre écriture, dit-elle en riant. Ma famille était très conservatrice et, pendant toute ma jeunesse, mon père m'a défendu d'apprendre l'alphabet latin. Mais je vois que c'est un document très minutieux.

Elle lui rendit le livre en soupirant.

— Je suis vraiment bête, dit-elle, les chiffres m'ont toujours ennuyée et je vois que vous vous plaisez dans leur compagnie. Je déteste écrire, mais je vois que vous aimez cela. Votre carnet est rempli de lettres et de chiffres. Je ne comprends pas les gens qui aiment écrire, c'est toujours un supplice pour moi que d'écrire une simple lettre. Mes pensées me viennent toujours trop vite, ma plume ne peut pas les suivre!

Elle prit un morceau de papier et un crayon.

— Je vais vous montrer quelque chose, dit-elle.

Elle se mit à écrire rapidement, tenant le morceau de papier sur ses genoux. Sir Ralph, stupéfait, la regarda remplir entièrement la feuille.

— Et voilà, dit-elle triomphalement, c'est ce que je peux faire de mieux!

— On dirait de la sténo, dit-il.

— C'est quelque chose comme de la sténographie russe, dit-elle. Je suis si paresseuse que je m'en sers toujours pour écrire ce qui me passe par la tête. Ma secrétaire est la seule personne au monde à

comprendre ces signes et à pouvoir les transcrire. Je fais cela parce que je déteste écrire.

— Vous êtes vraiment très intelligente, princesse.

Elle lui tapota le bras amicalement.

— Vous ne savez même pas à quel point je suis intelligente, dit-elle, et tous deux se mirent à rire.

CHAPITRE IX

UNE RÉUNION INTERROMPUE

Le colonel Westhanger regarda l'heure à sa montre.

— Elle a déjà vingt minutes de retard, dit-il.

Grégori roula une autre cigarette et écouta avec curiosité le docteur Philippe Garon, qui, tout en passant ses doigts dans sa barbe bien soignée, avait une conversation animée avec un homme pâle, entre deux âges, qui se faisait appeler Mr. Cumingham, mais que la Police savait être un remarquable perceur de coffres-forts. A l'exception de Mr. Millet, tout Crime-Street était là. L' « évêque », l'air placide, jouait au bézigue avec Francis Stockmar. Jacques Colling, l'air satisfait d'un sommelier qui vient de s'acheter une maison de campagne, lisait son journal. Mr. Mulberry, homme très respectable avec ses yeux de chien triste, discutait d'architecture Renaissance avec le frère Stockmar. Le colonel arpentait la chambre impatiemment et s'arrêtait de temps en temps pour échanger quelques mots avec l'un ou avec l'autre.

On entendit un léger bruit à l'étage inférieur.

Le colonel se dirigea vers la porte.

— La voilà, dit-il, et il alla sur le palier attendre Kate.

Elle était habillée d'un tailleur foncé et portait un gros renard argenté dont elle se débarrassa en entrant dans la chambre. Il est à remarquer que le colonel, qui avait tout lieu de se plaindre de son inexactitude, ne fit rien d'autre pour critiquer son arrivée tardive que de lui dire qu'il croyait qu'elle viendrait plus tôt.

Elle examina l'assemblée.

— Où est Millet? demanda-t-elle.

— Millet travaille sur les télégrammes, répondit le colonel.

Elle parut satisfaite.

— Tout le monde est prêt? demanda-t-elle. Avez-vous vu Boltover, M. Mulberry?

Il vint vers elle de son pas silencieux.

— Un jeune homme bien charmant; dit-il d'une voix traînante, vraiment charmant, nous avons eu une longue conversation ensemble.

— Et?...

— Et tout est arrangé.

Il sortit de sa poche une enveloppe et il en tira un document sur papier timbré qu'il lui tendit avec la gravité et le respect d'un ambassadeur présentant un traité à la Reine. Elle parcourut le document et examina rapidement les signatures à la dernière page.

— Très bien, dit-elle, en le lui rendant.

Tout le monde s'assit autour d'une grande table, le colonel Westhanger à un bout et Kate à l'autre. Elle sortit de son sac un petit rouleau de papier, coupa la ficelle qui l'entourait et étala les feuilles

devant elle. Elle appela chacun des individus présents par son nom et, à chacun, elle donna une ou deux feuilles de ce papier, couvertes de son écriture.

— Vous avez une semaine pour bien saisir ce qu'il y a dedans, dit-elle. Dans une semaine, nous nous retrouverons et je verrai si vous avez bien compris.

Jacques Colling l'interrogeait de l'œil.

— Les hommes? dit-elle, combien en avez-vous à votre disposition?

— Soixante, répondit-il, je les ai fait venir en Angleterre le mois dernier.

— Est-ce que soixante ce sera assez? dit-elle dubitativement. Combien en avons-nous employé pour la banque d'Edimbourg?

— C'était différent, répondit Jacques. On avait à percer trente pieds de béton. J'ai utilisé deux cent dix hommes, par équipes de trente.

— Soixante seront bien suffisants, dit-elle après réflexion. Vous verrez que j'avais fait mes plans avec cinquante hommes seulement, mais si ceux que vous avez conviennent parfaitement...

— C'est juste les types qu'il nous faut, la plupart Italiens, quelques Français et un Portugais. C'est du fin choix, ça représente des années d'organisation.

— Vous trouverez là tous les détails, Cumingham, dit-elle, se tournant vers cet homme morose. J'ai pris en sténo tout ce qui concerne le « train d'or », son conducteur et tout le personnel; j'ai toutes leurs adresses sauf une. Vous trouverez une croix en face du nom. Je crois que l'adresse est

Berne Street, Seahampton, mais je n'ai pas eu le temps de vérifier.

— Ça ne présente pas de difficultés, dit Cumingham en lisant les instructions. L'horaire ne sera pas changé, j'espère?

— S'il l'est, je le saurai, dit la jeune fille. Chacun d'entre vous doit transcrire ces instructions selon son propre code. Il faut faire vite.

— Pourquoi se dépêcher? demanda Westhanger, le seul qui n'eût pas reçu de feuille.

— Je veux voir toutes les instructions brûlées avant que je quitte la pièce, dit-elle.

Le colonel fronça les sourcils.

— Mais... commença-t-il.

— Je veux voir toutes les instructions brûlées avant que je quitte la pièce, répéta-t-elle avec force.

Son oncle grogna, mais les autres se doutèrent bien qu'elle devait avoir quelque raison pour qu'il en fût ainsi. Ils se mirent donc à transcrire fidèlement ses inscriptions, les uns sur un carnet, les autres sur des feuilles volantes, chacun utilisant ses abréviations et symboles favoris. Au fur et à mesure qu'ils avaient terminé, Kate récoltait les feuilles de papier, leur faisait répéter ce qu'ils avaient écrit, corrigeait, complétait, puis, lorsqu'elle les eut toutes en main, elle se dirigea vers la cheminée, les plaça dans le foyer et frotta une allumette. Elle les regarda flamber; puis du pied elle éparpilla les cendres.

— Vous êtes nerveuse? demanda ironiquement le colonel.

— Et vous? répliqua-t-elle froidement, il me semble que...

Tout à coup un bruit se fit entendre dans l'appartement.

Les hommes sautèrent sur leurs pieds.

— Séparez les tables, chuchota la jeune fille.

La table autour de laquelle ils étaient assis était en réalité formée de trois tables qu'ils isolèrent les unes des autres. Avec une dextérité remarquable pour son âge, le colonel jeta un tapis sur chacune d'elles, plaça un pot de fleurs sur l'une, une photographie sur l'autre. A la troisième s'installèrent les joueurs de bézigue. La jeune fille s'assit au piano, l'ouvrit et commença à jouer *Rigoletto*.

— Chantez, murmura-t-elle.

L'obéissant Mulberry se précipita près d'elle. Il avait une voix agréable; la jeune fille plaqua quelques accords.

— Je suis navré de troubler ce concert, dit Michaël Pretherston sur le pas de la porte.

— Puis-je vous demander la signification de cette intrusion? dit le colonel Westhanger avec arrogance en voyant une demi-douzaine de policiers envahir la pièce.

— C'est ce qu'on appelle vulgairement une descente de police, dit Michaël. Que personne ne bouge! Parsons, conduisez ces hommes un à un dans la pièce voisine et fouillez-les minutieusement. Madame Gray, ajouta-t-il, s'adressant à une grosse femme dans les cinquante ans, vous voudrez bien faire de même avec miss Westhanger.

— Pourquoi pas Kate? demanda-t-elle méprisante. Vous devenez poli sur vos vieux jours, Mike.

— Miss Westhanger, répéta-t-il suavement.

— Et si je refuse?

— Alors, je vous fais conduire dans un vulgaire poste de police et l'on n'y mettra pas de formes.

— Je suppose que vous avez un mandat? dit le colonel Westhanger.

— Mon cher colonel, dit Michaël, vous imaginez-vous que je sois venu ici sans avoir observé cette petite formalité?

Il lui montra le document.

— Et signé par deux magistrats, donc parfaitement en règle, dit-il avec entrain. Parsons, saisissez tous les documents que vous trouverez.

— Oui, chef, répondit l'homme, et il sortit avec la première de ses victimes qui se trouvait être le docile Mr. Mulberry.

— C'est un travail peu agréable, dit Michaël, en regardant la jeune fille traverser la pièce accompagnée de Mme Gray. Vous comprenez, colonel, l'exercice de notre métier a parfois de pénibles moments. Vous êtes interdit de séjour, je crois?

— Plus maintenant, grogna le colonel Westhanger.

— Excusez-moi, dit Michaël, on m'a mal renseigné. Je voudrais vous dire deux mots.

Il conduisit l'autre dans un coin de la pièce et la bonne humeur disparut de sa voix lorsqu'il interrogea le vieux colonel :

— Westhanger, dit-il, qui a élevé cette jeune fille?

— Je ne vous comprends pas très bien, répondit-il insolemment.

— Qui a appris à Kate à être voleuse? Vous avez compris maintenant?

— Si c'est une voleuse, c'est que son instinct l'y porte. Mais je nie qu'elle en soit une ou qu'elle ait

été mêlée à une affaire dont mes malheureux amis pourraient être accusés. Personne ne lui a appris.

— Vous êtes un drôle d'homme, dit Michaël, vous êtes ce qu'on appelle « amoral ».

— Mon caractère personnel... commença l'autre.

— Par « amoral » je veux dire que vous n'avez aucun sens du *tien* et du *mien*. En d'autres termes, vous êtes un voleur-né. Excusez-moi, mais il est inutile de faire preuve de subtilité avec vous. Qui a élevé Kate?

Le colonel sourit.

— Kate me doit une certaine reconnaissance, dit-il d'un air guilleret. J'ai été un père pour elle et même plus qu'un père, et je vous assure, M. Pretherston, que vous êtes dans l'erreur quand vous pensez que c'est une voleuse. Et pourquoi me demandez-vous cela? dit-il brusquement.

— Parce que, dit Michaël, en le regardant droit dans les yeux, je crois que vous avez décidé délibérément d'exploiter à votre profit l'intelligence d'une enfant remarquablement douée. Je crois que c'est vous, et vous seul, qui avez tellement déformé sa façon de voir les choses, que vous avez détruit toute conscience en elle. Je n'en suis pas sûr, admit-il, mais quand je le serai...

— Quand vous le serez?... ricana le colonel.

— Pour une raison, ou une autre, je vous ferai mettre en prison, dit Michaël simplement, et vous y resterez jusqu'à votre mort. J'aurai la joie de vous faire passer la fin de votre vie dans l'infirmerie de la prison. Vous savez que cela n'a rien d'agréable.

Le colonel frissonna. Il y avait quelque chose de méchant, presque de haineux, dans la voix du

policier. Pendant une seconde, le vieillard se recroquevilla devant l'énergie de Michaël; puis il éclata en invectives, provoquées à la fois par la peur et par la rage.

— Je me moque de tes menaces! Je te ferai enlever tes galons, espèce de sale policeman! espèce de sale flic! Kate vous aura, toi et tes copains, avec vos pieds plats. Si elle est voleuse, tu ne peux pas la changer, c'est moi qui l'ai formée, oui, c'est moi!... Elle aura le dessus, tu m'entends?... et tu ne pourras jamais nous attraper, ni elle, ni moi. Je l'ai formée! Tu ne me fais pas peur!...

Sa voix aiguë tremblait de colère et son corps frémissait des pieds à la tête. Son poing osseux tendu vers Michaël était énergiquement fermé.

— Elle n'est pas de celles qu'on guérit avec des psaumes, monsieur le policier! Vous m'avez eu. Tu m'as envoyé à cet enfer, la prison de Wandsworth, je me paierai sur ton dos et sur le dos des gens de ton espèce. Tu n'as jamais eu à faire avec une personne comme Kate et elle te brisera, oui, elle te brisera!...

— Mon oncle!...

Il se retourna et vit la figure de la jeune fille.

— Etes-vous fou? demanda-t-elle avec calme.

Il baissa les yeux.

— Il m'a fait bavarder, murmura-t-il.

Michaël regarda Mme Gray; celle-ci secoua négativement la tête; d'un signe, il la renvoya.

— Non coupable, dit-il joyeusement.

Il regarda l'homme qui tremblait encore en face de lui.

— Je me souviendrai de ce que vous m'avez dit,

Westhanger, et vous entendrez parler de moi un de ces jours.

Il alla vers la cheminée, car il venait de voir les papiers brûlés. Il les désigna du doigt.

— Encore chaud, dit-il, je crois que nous sommes arrivés un peu tard.

Il prit un peu de cendres dans le creux de sa main et les examina à la lumière. Un mot ou deux des instructions brûlées étaient encore légèrement visibles, mais c'était tout. Toutefois, il fit emporter les cendres dans une boîte.

Il fut le dernier à sortir.

« Je vous donne une chance, miss Westhanger, dit-il, et tous s'étonnèrent de sa politesse. Vous êtes sur le point de commettre un méfait qui peut vous valoir de longues années de prison. En quoi consiste-t-il? Je l'ignore, mais je suis certain que, comme le dirait Stockmar, il sera « kolossal ». Peu m'importe que vous tous alliez en prison jusqu'à la fin de votre vie.

— Merci pien, dit M. Stockmar, c'est très chentil de fôtre bart.

— Quand je dis tous, je fais exception pour Kate. C'est une jeune fille, et s'il y en avait un parmi vous qui eût un peu d'humanité, il la ferait sortir de votre bande. S'il y en avait un parmi vous qui eût le moindre respect pour sa mère, ou sa sœur, ou n'importe quelle femme au monde, il devrait essayer de sauver cette enfant d'elle-même. C'est tout.

Le débonnaire Mulberry s'assit au piano et commença à jouer quelque chose de mélancolique.

— Et maintenant, nous allons chanter l'Hymne 847, dit-il avec onction.

C'est au milieu des éclats de rire provoqués par cette plaisanterie que Michaël sortit, accompagné à distance par le colonel Westhanger. Celui-ci ne reprit sa respiration que lorsque la porte eut claqué derrière l'indésirable visiteur et que tous les verrous furent poussés soigneusement.

— Où est Kate?...

— Guelle volie, dit l'aîné des Stockmar, elle est mondée au grenier pour vaire beur à Predderston!

Au bout de Crime-Street, Michaël prenait congé de ses subordonnés, quand, dans le silence nocturne, éclata un cri terrifiant. C'était comme un gémissement qui montait et descendait, allant du cri perçant et plaintif jusqu'à une sorte de sanglot caverneux. Cela dura dix secondes à peine et cessa brusquement.

— Qu'est-ce que c'est que ça? demanda Parsons, confondu.

Michaël se gratta le menton.

— Le colonel a une crise d'hystérie, suggéra-t-il impassible, mais en réalité, ce cri l'intriguait.

CHAPITRE X

SIR RALPH PERD UNE PRINCESSE ET TROUVE UN DÉTECTIVE

Michaël prit la carte des mains du policeman et, d'étonnement, leva les sourcils.

— Sir Ralph Sapson ! dit-il, que diable me veut-il ?

Le policeman ne répondit pas, car il n'était ni devin, ni même perspicace.

— Faites entrer, dit Michaël.

Sir Ralph Sapson n'avait jamais éprouvé le moindre besoin d'aller à Scotland Yard pour cultiver ses relations avec Michaël, aussi sa visite était-elle quelque peu surprenante. Ralph entra hâtivement, l'air moins arrogant que d'habitude, et probablement intimidé par les difficultés qu'il avait eues à surmonter pour atteindre son objectif.

— Vous devez être étonné de me voir, dit-il.

— Si ça ne retarde pas mon déjeuner, dit Michaël en riant, je n'y vois aucun inconvénient. Asseyez-vous donc, Ralph, et racontez-moi vos ennuis. Mais, au fait, ajouta-t-il, comme si la pensée ne lui en était pas encore venue, peut-être n'avez-vous aucun ennui ?

— Mais si, Michaël, dit l'autre, en déposant avec

soin son chapeau. A la vérité, je suis tourmenté par deux affaires différentes, et en pensant au bon garçon que vous êtes et combien vous avez toujours été gentil avec moi...

— Ne dites pas de sottises, interrompit Michaël avec bienveillance, je n'ai jamais été gentil avec vous, et je ne suis pas un bon garçon. Avez-vous perdu quelque chose?

— Je viens vous consulter au sujet de deux affaires, reprit sir Ralph qui affectionnait les préambules. Elles sont indépendantes l'une de l'autre, et l'une d'elles ne relève même pas de la police. Et je voudrais simplement que vous me donniez votre avis à ce sujet en tant qu'ami. Connaissez-vous la princesse Bacheffsky?

— Non, je vous avoue que je ne la connais pas.

— C'est la femme du prince Dimitri Bacheffsky qui a de grands domaines en Pologne.

Michaël hocha la tête.

— Le monde regorge de princesses dont les maris ont de grandes propriétés en Pologne, dit-il.

— Je l'ai rencontrée à Paris, expliqua sir Ralph.

— Quand je disais le monde, je voulais dire Paris. Qu'a-t-elle fait? Volé votre montre?...

— Je vous en prie, dit l'autre avec humeur, ne dites pas d'âneries. Je vous dis que c'est une princesse et qu'elle est extrêmement riche. Elle s'est querellée avec son mari et est venue à Londres où je l'ai beaucoup vue. Hier, je suis allé la chercher pour une promenade en voiture, mais elle s'est envolée sans laisser un mot. Elle a réglé la note de l'appartement meublé qu'elle occupait et s'est évanouie.

— Sans doute est-elle retournée auprès de son mari, dit Michaël, ce sont des choses qui arrivent. Vous n'entendrez plus parler d'elle jusqu'à ce qu'elle intente une procédure en divorce, et alors les journaux abonderont en détails sur vos affaires, votre enfance et vos manies. Peut-être même, les journaux du dimanche donneront-ils votre portrait?

Sir Ralph secoua la tête avec désespoir.

— Si je m'étais attendu à une telle interprétation de votre part je ne serais pas venu, dit-il sévèrement. Il n'y a rien de tel dans cette affaire. La princesse est une dame à qui j'ai rendu de légers services et qui a été assez bonne pour avoir confiance en moi. C'est tout.

— Désirez-vous donc que je vous la retrouve? demanda Michaël avec surprise.

— Non, ce n'est pas cela, dit sir Ralph. Cette histoire a une suite étrange. Ce matin, j'ai rencontré un ami qui m'a invité à déjeuner. J'avais à m'occuper d'une quantité d'affaires et n'ai pu me trouver libre avant une heure moins dix; je n'avais pas ma voiture, mais je comptais trouver un taxi sans difficulté. Une fois dans la rue, je vis qu'il pleuvait à verse et que je ne trouverais de taxi à aucun prix; j'étais à quelques pas du métro et je me suis décidé à le prendre.

— Quel événement! s'écria Michaël avec admiration.

— Bref, pour abréger une longue histoire, reprit sir Ralph, j'ai changé de ligne à Oxford Circus pour prendre la direction de Thames Embankment. Et c'est ici que l'histoire devient extraordinaire, dit-il avec agitation : tandis que je montais les escaliers

d'un côté, de l'autre je vis descendre la princesse!

— Vraiment? dit Michaël sans avoir l'air impressionné.

— Elle était vêtue avec simplicité, et même presque pauvrement, continua sir Ralph; je l'ai saluée, mais elle me regarda comme si elle ne m'avait jamais vu de sa vie.

— Vous vous étiez probablement trompé, dit Michaël.

— Je jurerais que c'était elle, dit sir Ralph avec force. Il m'était impossible de me tromper, elle a un petit grain de beauté, juste sous l'oreille droite, que j'ai parfaitement vu.

— Hein?...

Michaël était devenu on ne peut plus attentif.

— Un petit grain de beauté sous l'oreille droite, de grands yeux gris, des sourcils assez accentués, une bouche délicate et un menton arrondi? questionna-t-il.

— Exactement cela! s'écria Ralph stupéfait, mais, grand Dieu, vous la connaissez donc?...

— Oh! oui, je la connais, répondit Michaël d'un air sombre. Maintenant, racontez-moi de nouveau tout ce que vous savez sur cette princesse. Comment avez-vous fait sa connaissance?

— Je l'ai rencontrée à Paris et lui ai été présenté à l'Opéra, répondit patiemment sir Ralph. En fait, j'avais tout oublié de cet événement jusqu'à ce qu'elle me le rappelât.

— Ah! voilà comment commence l'histoire! Quand vous a-t-elle rappelé tout cela?

Sir Ralph fit un bref récit de leur rencontre fortuite.

— Je vois, dit Michaël, sa voiture se trouvait providentiellement en panne, justement devant votre porte. Comment auriez-vous pu résister à sa prière? Tout cela était magnifiquement combiné. Alors, voilà comment vous l'avez rencontrée? Oh! Kate, Kate!...

Il hocha la tête.

— Kate?... interrogea sir Ralph effaré. Au nom du ciel, qu'est-ce que vous racontez?...

Michaël ne fit pas attention à la question.

— Je me vois obligé de vous demander plus de détails sur vos rencontres, car vous l'avez revue, naturellement?

— Oui, je l'ai revue, c'était une femme charmante, dit sir Ralph.

— Et s'intéresserait-elle particulièrement aux affaires?

— Non, elle ne connaissait pas grand-chose aux affaires. Là, vous vous trompez. Vous essayez de prouver que c'était une aventurière. Elle ne comprenait rien aux affaires, s'écria triomphalement sir Ralph, et je devais lui réexpliquer trois fois la même chose.

Michaël se pencha, et lui tapota le bras comme il aurait pu le faire à un enfant égaré.

— Quelles sont les choses que vous lui avez expliquées, jeune homme? demanda-t-il.

Ici, il perdit pourtant un peu le fil, soit que sir Ralph ne pût se souvenir, soit qu'il ne le voulût pas. Michaël était assis à son bureau, la tête dans les mains, réfléchissant avec rapidité. D'abord Flanborough, puis Boltover, et maintenant Ralph Sapson, quel était le trait d'union?

— Etes-vous en rapport d'affaires avec Flanborough? dit-il.

— Comment l'entendez-vous? demanda prudemment Ralph.

— Y a-t-il quelque chose de commun entre vos Compagnies?

— Quelle drôle de question, mon cher ami! dit sir Ralph. Vous savez aussi bien que moi que tous les hommes d'affaires qui travaillent sur une certaine échelle sont plus ou moins solidaires. Je m'occupe de chemins de fer, de carrières et d'un tas de choses, Flanborough de navigation et de mines d'or. J'ai des intérêts dans ses affaires et il a des participations dans les miennes.

En bon homme d'affaires, il ne parla pas à Michaël de ses projets au sujet du port de Seahampton, des voies ferrées qui se raccordaient et du « train d'or », car c'est un trait commun à tous les hommes d'affaires de garder secrets leurs projets en voie de réalisation.

— Bon, bon... dit Michaël, après avoir attendu vainement que son ami lui fournisse des éclaircissements.

— Et quelle est l'autre affaire dont vous vouliez me parler?

Ici, sir Ralph trouva plus difficile de commencer son récit.

— C'est au sujet d'une chose assez délicate, Michaël, car elle concerne mon honneur.

— Mon Dieu, mon Dieu! dit Michaël avec sympathie et, s'il faut dire la vérité, un peu mécaniquement, car son esprit était occupé d'un problème autrement important que l'honneur de Sapson.

— Et qui plus est, il s'agit aussi de l'honneur de quelqu'un que nous admirons tous les deux, ajouta gauchement sir Ralph. Voilà, Michaël, je suis fiancé à Moya, ce n'est pas officiel, mais c'est ainsi. Et, naturellement, la semaine passée, je n'ai pas pu la voir autant que je l'aurais souhaité, car j'ai eu beaucoup à faire.

— Naturellement, dit Michaël, toujours sympathiquement. Vous venez de me parler de la princesse, ne l'oubliez pas!

— Ecoutez, vous êtes un homme du monde, dit sir Ralph en rougissant, et vous me comprenez. Quoi qu'il en soit, je n'ai pas vu beaucoup Moya, et pour en venir au fait, — il se hâta de prononcer les mots : Moya a une aventure!

— Une aventure? répéta Michaël embarrassé, une aventure avec qui?

— Elle le rencontre tous les jours dans le Parc et ils se promènent dans la campagne en s'arrêtant pour prendre des croquis, expliqua rapidement sir Ralph. Je n'en ai pas parlé à Flanborough, mais c'est plutôt dégoûtant!

— Si vous appelez aventure un petit flirt de Moya, cela n'a rien de particulièrement dégoûtant, quoique peu agréable pour vous, dit Michaël; à moins d'être très au courant de l'emploi du temps de votre fiancée, vous et votre princesse étiez exposés à vous heurter à elle. Moya se conduit d'une façon très inconsidérée. Et qui est son flirt?

— Un idiot d'artiste, dit Ralph grossièrement. Un homme qui a fait une exposition de tableaux ignobles. Il n'a sûrement pas le sou et est on ne peut plus négligé de sa personne. Je les ai vus de mes

propres yeux et il traite Moya d'une façon honteuse et Moya a l'air d'aimer ça!

— Est-ce qu'il la bat, ou quelque chose?... demanda Michaël avec lassitude.

L'entretien commençait à l'excéder et il souhaitait d'être seul pour réfléchir à son aise à la nouvelle combinaison qu'il venait de découvrir.

— Il la compromet, dit Ralph avec véhémence, lui tient la main et l'appelle « enfant » en public. Ce n'est pas supportable!

— Vous pouvez avoir confiance en Moya, dit Michaël, elle ne fera jamais rien qui puisse compromettre son avenir!

— Elle dispose de beaucoup d'argent, interrompit Ralph.

— C'est curieux comme vous êtes préoccupé par les questions d'argent. Je pensais au côté social de son avenir. C'est une jeune fille très raisonnable. Un petit roman ne lui fera aucun mal sérieux, Ralph.

— Mais, bon Dieu!... ne suis-je pas son fiancé?... dit Ralph avec rage.

— J'ai dit « roman », répondit Michaël avec insistance. Vous n'êtes pas un roman, vous êtes une affaire.

Mais sir Ralph ne se tenait pas pour satisfait.

— Peut-être si vous la voyiez, suggéra-t-il, et si vous la raisonniez, peut-être auriez-vous une influence.

— Je n'en ferai rien, dit Michaël avec décision. Non, Ralph, vous devez débrouiller vos affaires de cœur sans y faire intervenir la police. (Sir Ralph se contracta.) Je ne connais pas assez Moya pour lui donner des conseils sur un sujet aussi délicat. Je

l'ai demandée en mariage une fois, et ce n'est pas cela qui me donne le droit d'accéder à votre requête. Il y a une question que j'aimerais vous poser avant que vous ne partiez, ajouta-t-il, tandis que sir Ralph prenait ses gants et son chapeau. La princesse vous a-t-elle posé des questions à propos d'une banque à laquelle vous seriez associé?

— Je peux vous répondre sans hésitation que non, répondit sir Ralph. A mon avis, vous vous méprenez beaucoup sur cette dame.

— A votre aise! dit Michaël avec dédain en le reconduisant jusqu'à la porte.

CHAPITRE XI

LADY MOYA NE SE RECONNAIT PLUS ELLE-MÊME

Sir Ralph avait lieu d'être plus inquiet qu'il ne pensait et que Michaël ne l'avait supposé. Ils auraient été éclairés tous les deux s'ils s'étaient trouvés à Cannon Street Station, un certain dimanche matin, et s'ils avaient pu être témoins de la détresse croissante de M. Alfonso Blaxton à mesure que la grande aiguille de l'horloge de la station se rapprochait de neuf heures. Le chef de train commençait à fermer les portes des wagons et le receveur se disposait à fermer la grille lorsque Moya survint tout essoufflée et traversa la barrière précipitamment.

— Je suis désolée, haleta-t-elle, ma montre s'était arrêtée.

M. Alfonso Blaxton la poussa dans un wagon vide de première classe et y sauta lui-même pendant que le train démarrait.

— Il y a un autre train à trois heures! dit-il sévèrement.

— Nous aurions pu aller à l'église!

— Quelle idée! Jamais, je n'aurais pensé à cela! s'écria le jeune homme avec admiration.

— Mais, d'ailleurs, je n'ai pas manqué le train, dit-elle sèchement. Vous avez tout emporté?

Elle chercha du regard le chevalet pliant, la boîte de couleurs et les différents accessoires qui les accompagnaient généralement dans leurs promenades entrecoupées de croquis.

— Je n'ai rien apporté du tout, répondit-il franchement.

— Mais comment pourrez-vous dessiner?

— Je ne dessinerai pas, dit-il, j'ai décidé que cette journée était trop belle pour être perdue!

Elle le regarda et rit.

— Vous ne serez jamais un artiste, dit-elle avec une soudaine sévérité. De quel côté allons-nous?

— Je pensais que nous pourrions aller à Maidstone. Il y a de ravissantes promenades par là. J'ai loué une auto qui doit nous attendre à la gare et je pensais que nous pourrions traverser le Sussex et aller déjeuner à Seahampton.

— Pas à Seahampton, dit-elle vivement. Mon père y est aujourd'hui!

Elle aurait pu ajouter que sir Ralph y était aussi, mais, pour des raisons qui lui étaient personnelles, elle garda pour elle ce renseignement. Sir Ralph n'était pas un sujet qu'elle avait trouvé nécessaire de mettre sur le tapis. Elle jeta à son compagnon un regard approbateur.

— Je ne vous ai jamais vu aussi présentable qu'aujourd'hui, lui dit-elle, vous êtes bien rasé! Chaque jour, vous prenez une allure de moins en moins artiste.

Il avait un sourire particulièrement agréable, et un rire qui bouillonnait de jeunesse et de bonheur.

Il rit encore tandis que le train filait à travers la banlieue. Il allongea ses jambes sur la banquette en face de lui et se mit à la recherche d'une cigarette. Elle le regarda joyeusement, tandis qu'il sortait de sa poche une boîte de carton jaune vif contenant cinquante cigarettes les meilleur marché qui puissent sortir des fabriques de Virginie. Et elle fit la comparaison avec les porte-cigarettes précieux dans lesquels les hommes de son milieu rangeaient de dispendieuses cigarettes égyptiennes ou syriennes.

— Vous aimez les cigarettes? demanda-t-elle.

— Les jaunes? oui, assez.

— Vos goûts ne sont pas très raffinés, railla-t-elle. Pourquoi ne vous...

Puis elle voulut changer brusquement de conversation et attirer son attention sur une vache qui paissait dans un champ, le long de la voie ferrée.

— Pourquoi je ne fume pas de « Goldlaced Machinopolos » avec un fume-cigarettes d'ambre, orné de diamants?... insinua-t-il, parce que... petite Moya, je suis un pauvre artiste obligé de travailler dur et qui a dû faire des économies sur sa semaine pour se permettre cette excursion.

— Pardonnez-moi, dit-elle, je suis tellement écervelée. Me pardonnez-vous?

— Je ne vous pardonnerai pas, dit-il, à moins que vous ne vous mettiez dans la tête et n'oubliiez jamais que je suis aussi démesurément pauvre que vous êtes démesurément riche.

— Pourquoi voulez-vous que je ne l'oublie jamais? demanda-t-elle.

— Parce que, répondit-il lentement, jusqu'à ce que vous deveniez très pauvre ou moi très riche.

nous n'aurons que de rares occasions de nous voir, et nous ne pourrons pas souvent faire des excursions ensemble.

— Mais, en quoi l'argent intervient-il? demanda-t-elle d'une voix faible.

Il lui semblait tout à coup difficile de parler distinctement et même clairement. Elle sentait sa gorge se resserrer et sa voix s'enroua d'une façon inusitée. Comme elle voulut arranger une boucle déplacée, elle s'aperçut avec étonnement que sa main tremblait. Elle n'avait jamais rien ressenti de tel. Son cœur battait, elle avait peine à respirer et tour à tour avait très chaud ou se sentait glacée.

Il ne lui répondit pas. Elle était assise à côté de lui et elle pouvait juste apercevoir son visage du coin de l'œil, puis elle se sentit entourée de ses bras et, avant qu'elle eût pris conscience de quoi que ce soit, il avait ses lèvres sur les siennes.

Ceci survint dans le wagon de première classe d'un express. C'était une chose qui, à la connaissance de Moya, était arrivée à des gens très ordinaires, mais elle n'avait jamais pensé que cela pourrait lui arriver, à elle, ni qu'un procédé aussi vulgaire puisse sembler aussi délicieux.

* *
*

Sir Ralph et lord Flanborough avaient rendez-vous avec les autorités locales. Il y eut un déjeuner et des discours qui permirent à sir Ralph de se distinguer en faisant un parallèle entre le bateau qui devait apporter le courrier d'Afrique du Sud, le retour d'Ulysse et le débarquement des premiers

missionnaires chrétiens. Le bateau fit savoir par radio qu'il ne comptait pas aborder avant neuf heures du soir. Plus tard, il fut décidé que, dorénavant, le départ du Cap s'effectuerait de façon à ce que les bateaux arrivent un samedi. Sur les quais se promenaient quelques journalistes qui étaient venus exprès de Londres avec quelques directeurs et leurs femmes.

Les nouveaux trains furent admirés et particulièrement deux fourgons, d'un caractère spécial, que sir Ralph exhiba à quelques directeurs sélectionnés. Un coffre-fort sur roues, telle en était la meilleure description. Les wagons étaient suspendus sur deux boggies de façon à pouvoir supporter un poids énorme.

— Je suis sûr que lord Flanborough ne verra aucun inconvénient à ce que je vous dise, apprit sir Ralph à son petit auditoire, que ces fourgons transporteront dès ce soir vingt tonnes de barres d'or.

— Et quelle en sera la valeur? demanda un auditeur intéressé.

— 2.867.200 livres sterling, répondit sir Ralph gravement. Ce qui représente six mois d'extraction de toutes les mines appartenant à lord Flanborough.

Les directeurs poussèrent de discrètes exclamations qui traduisaient leur étonnement admiratif.

Il y avait à Seahampton des touristes intéressés par l'importance de ce transport, et qui ne faisaient pas partie de l'auditoire. L'un d'eux, un homme très brun, à l'aspect étranger, ne jugea pas nécessaire d'aller sur le quai plus loin qu'un petit bar de l'ancienne High Street. Un autre homme le rejoignit qui,

lui, avait un visage pâle et un parler laconique.

— Tout est raté, souffla-t-il.

— Qu'est-ce qui ne marche pas? répondit l'autre du même ton.

— Complètement impossible d'acheter le mécanicien et le chauffeur. Ce sont deux vieux employés de la Compagnie, tous les deux ont des économies et ne se laisseraient pas corrompre plus facilement que Flanborough lui-même.

— Vous n'avez pas insisté là-dessus, j'espère? demanda vivement l'autre.

L'homme pâle secoua la tête :

— J'ai été aussi loin que j'ai pu avec le mécanicien, répondit-il. J'avais découvert qu'il avait un fils soldat aux Indes, et je lui ai dit avoir rencontré le garçon et être un de ses amis, mais c'est un bonhomme absolument incorruptible, Grégori.

— Je vais aller téléphoner à Kate, dit l'autre. Je suppose qu'il nous faudra arrêter le train quelque part, et je voudrais bien éviter les coups de feu. Les mécaniciens sont-ils armés?

— C'est drôle que vous me demandiez justement cela, dit l'homme pâle en caressant sa barbe. Le vieux est armé pour la première fois de sa vie. Il ne parle que de ça et est tout fier de son habileté de tireur.

Grégori était très sérieux.

— Kate doit avoir prévu cela, dit-il; n'importe comment rejoignez-moi ici à huit heures avec Cumingham. Je suis parfaitement préparé à presque toutes les éventualités. Millet m'a donné une douzaine de directives se prêtant à presque toutes les circonstances. Avez-vous vu le train?

— Je n'ai pas pu m'en approcher, répondit l'autre, je suis parti au moment où Sapson amenait sa bande pour l'examiner.

Sir Ralph avait conduit ses invités le long du train jusqu'à la locomotive, d'un modèle tout nouveau et qui devait conduire le convoi jusqu'à Londres.

— Elle n'a pas l'air d'être tout à fait finie, dit l'un des invités en désignant un ouvrier qui perçait péniblement un trou sur le devant.

Ralph rit.

— Ils avaient oublié de mettre un crochet pour la lampe. Vous comprenez, je veux que le train contenant l'or soit éclairé par trois lumières vertes à l'avant. Il est essentiel qu'il se signale et se distingue nettement des autres. Par hasard, il s'est trouvé qu'ils ne lui avaient mis que deux crochets quand l'engin est sorti des ateliers. J'étais très ennuyé parce que j'avais déjà donné des instructions précises sur ce point. Mais nous n'allons pas nous mettre martel en tête à cause d'une lampe, ajouta-t-il avec bonne humeur.

Il est généralement reconnu que le deux-à-cinq du dimanche constitue les trois heures les plus tristes des cent soixante-huit que contient la semaine. Lorsque les invités furent repartis pour Londres, sir Ralph et lord Flanborough se reposèrent dans le petit hôtel de l'endroit.

Ralph avait déjà conçu le projet d'un établissement plus somptueux, afin de pouvoir recevoir une clientèle accrue, car il avait été décidé que tous deux iraient saluer le *Charter Queen* à son arrivée.

A trois heures de l'après-midi, Ralph fit irruption

avec sans-gêne dans l'appartement privé de lord Flanborough qui était en train de faire la sieste.

— N'avez-vous pas reçu un télégramme ? demanda-t-il.

Il en avait un à la main.

— Un télégramme? pourquoi? interrogea lord Flanborough saisi.

— Lisez cela!

Le télégramme, signé Michaël, était ainsi rédigé :

« Deux tentatives simultanées faites pour forcer coffre-fort bureau Compagnie Sud-Africaine et Flanborough bureau central Société minière. Ont échoué toutes deux. Les deux portes arrachées à la nitro-glycérine. Donnerai confirmation par téléphone. »

Lord Flanborough resta bouche bée devant Ralph.

— C'est extrêmement sérieux, dit ce dernier. J'ai demandé un train spécial pour nous ramener à Londres. Mais, avant de partir, nous attendrons le coup de téléphone.

Dix minutes plus tard, ils étaient en communication avec Michaël, qui répéta :

— Les deux portes ont sauté et l'attentat présente quelques points curieux. Personne ne pouvait être présent dans aucun des bureaux au moment des explosions. Il n'y a pas eu d'incendie et, autant que j'ai pu en juger, rien n'a été volé. Le mieux serait que vous veniez voir par vous-mêmes.

— Je suis embarrassé, dit sir Ralph en raccrochant le récepteur, mon mécanicien doit conduire le train d'or.

— On n'a pas besoin d'un talent particulier pour conduire un train d'or, trancha lord Flanborough.

Mettez-y quelqu'un d'autre et faisons-nous ramener à Londres le plus vite possible.

Le train spécial les attendait déjà quand ils arrivèrent à la gare. Sir Ralph s'attarda un peu pour donner quelques instructions au chef de gare, puis monta dans le train qui fila vers Londres.

Ce dimanche matin avait été plein d'intérêt pour Michaël. Le téléphone l'avait réveillé à cinq heures et le téléphoniste s'excusa de s'être trompé de numéro. Bien qu'il eût l'habitude de se lever deux heures plus tard, il prit son bain, s'habilla et se fit un peu de café sans attendre son domestique. Lorsqu'il descendit dans la rue déserte, il fut accueilli par un de ces petits matins magnifiques qui, souvent, sont le présage d'une journée de pluie. Il marchait sans but, mais son humeur l'invitait à l'exercice.

Il suivit Marylebone Road et traversa Portland Place sans rencontrer personne, sinon de temps en temps un policeman, et il arriva à Piccadilly Circus où il acheta les journaux du dimanche à un vendeur matinal. Puis il traversa Waterloo Place pour aller au Parc. Les portes venaient d'ouvrir et en dehors des gardiens du Parc et d'un vagabond à la marche engourdie, il ne vit personne. Il s'assit sur un banc au bord du lac, tira son pardessus sur ses jambes, car le matin était glacé, et se mit à examiner les manchettes des journaux. Ceux-ci ne contenaient rien de frappant, mais Michaël lut consciencieusement les articles. Tout ce qui était de la vie suscitait l'intérêt de Michaël Pretherston. Lui aussi aurait pu prendre comme devise : « *Homo sum et humani nihil a me alienum puto.* » T. B. Smith avait cou-

tume de dire que Michaël serait même capable d'écrire un livre intéressant sur la psychologie des combats de chiens.

Le vol le plus sordide, l'abus de confiance le plus mesquin, l'escroquerie la plus minime, qu'ils soient commis par un grand escroc en train de « travailler Londres » ou par le menu fretin des bas-fonds, tout lui était prétexte à réflexions et il n'était rien que son esprit n'enregistrât comme pouvant lui être utile dans l'avenir.

Il était en train de lire le procès d'un incendiaire, quand il entendit son nom prononcé d'une voix douce. Il leva les yeux et sauta sur ses pieds.

— Comment, c'est vous, Kate? dit-il. N'avez-vous donc plus de logis?

La jeune fille se tenait à quelques pas de lui et son visage avait une expression étrange.

— Je suppose que c'est la fatalité qui m'a poussée à sortir ce matin, dit-elle. Asseyez-vous, Mike, et racontez-moi les nouvelles.

Elle ne montrait aucun signe de rancune après le traitement cavalier que lui avait fait subir Michaël.

— M'avez-vous suivi jusqu'ici, ou est-ce moi qui vous ai suivie?

— Je vous dis que c'est la Fatalité, dit-elle. Je ne pouvais pas dormir et l'envie m'a prise de sortir ma Mercédès.

— Donnez-moi des nouvelles de la princesse Bacheffsky, lui demanda-t-il, tandis qu'elle s'asseyait à côté de lui.

— La princesse...?

— Bacheffsky; pauvre vieux Ralph, l'entraîner dans une pareille aventure!

Elle se pencha en avant, les jambes croisées, le coude appuyé sur un genou et son menton dans la main.

— Je n'arrive pas à me faire une opinion sur vous; êtes-vous très habile, ou bien avez-vous beaucoup de chance?

— Les deux! répondit-il. Mais renseignez-moi un peu sur vos propriétés dans l'Oural!

— En Pologne, corrigea-t-elle.

— Ce sont des mines, je suppose?

— Je ne possède pas de mines, dit-elle avec calme. Vous étonnerais-je beaucoup si je vous disais que j'ai un grand domaine en Pologne?

— Rien de ce que vous pourriez me dire ne m'étonnerait, à moins que vous ne me déclariez que vous avez décidé d'être une brave jeune fille et de respecter la loi.

Il plia ses journaux et les jeta dans une corbeille. Elle suivit ses mouvements d'un œil amusé.

— Quel être soigneux vous faites! lui dit-elle. Quelle drôle de chose de faire ce que l'on vous dit et d'obéir aux règlements.

— Nous obéissons tous aux règlements. Vous n'êtes pas aussi originale que vous le croyez. Je remarque, par exemple, que vos jupes sont très courtes. Pourquoi ne vous revêtez-vous pas d'une toge romaine ou d'une robe grecque? Parce que c'est contre la règle! C'est absurde de se soumettre servilement d'un côté et de fronder d'un autre.

— Quelle subtilité! fut la seule réponse de Kate.

— Me direz-vous, princesse...?

— Ne m'appelez pas princesse, je vous prie, dit-elle tranquillement.

— Eh bien, riche propriétaire, me direz-vous ce que vous vouliez à Ralph? Il m'a parlé de vous de la façon la plus enthousiaste. La nuit de votre rencontre lui a tourné la tête. Aviez-vous apporté votre baguette magique?

— Je l'ai eu! concéda-t-elle.

Il se fit la réflexion qu'elle était beaucoup moins en train qu'à l'ordinaire.

— Vous vous surmenez, Kate, vous exigez trop de vous-même. Votre docteur devrait vous interdire de commettre plus d'une escroquerie par mois!

Elle rit doucement.

— Vous êtes vraiment subtil, lui répéta-t-elle.

— Je ne pense pas que vous ayez envie de me faire une confession franche et entière, insinua-t-il. Vous n'êtes pas femme à éclater en larmes et à soulager votre jeune âme en sanglotant sur mon épaule?

— Pleurer n'a jamais été mon fort.

— Kate! dit-il, oui, je le sais.

— Je vais vous dire quelque chose, dit-elle en le regardant droit dans les yeux. Nous allons faire quelque chose qui compte, une des choses les plus colossales, les plus audacieuses qui aient jamais été faites. Et nous la ferons aujourd'hui. Vous voulez savoir pourquoi j'ai été chez Flanborough, pourquoi je me suis occupée d'un personnage aussi ridicule que Ralph Sapson?... Ce seront mes deux victimes, ajouta-t-elle après un moment de réflexion. Pour assurer la réussite de mon projet, je me suis arrangée pour qu'en ce jour de sabbat, ces deux messieurs ne soient pas à Londres. Je ne puis vous en dire davantage, Mike!

— Vous êtes un vrai roman-feuilleton, vous vous arrêtez au moment le plus intéressant, grommela-t-il.

Son regard perçant chercha celui de Kate, qui le rencontra sans broncher.

— Je voudrais que vous n'y soyez pas, dit-il.

— Que je ne sois pas où?... demanda-t-elle.

— Dans cette affaire, acheva-t-il. Je voudrais que vous n'y soyez pas mêlée.

— Peut-être un de ces jours, je me rangerai, dit-elle, et alors, vous pourrez me donner des recommandations pour un emploi à huit cents francs par mois. Je serais une secrétaire idéale pour vous, Mike. Les bas-fonds n'ont rien de caché pour moi. Vous pourriez m'abandonner tout le rayon des empreintes digitales. Et que croyez-vous qu'il arrive, continua-t-elle, si j'allais trouver l'Armée du Salut et que je déclare avoir été très coupable jusque-là, mais avoir décidé de m'amender? Me prêteriez-vous votre assistance? Je n'ai pas d'argent, mais j'ai un cœur honnête. Alors, Mike, l'on m'emploierait à scier du bois pendant une semaine, puis l'on me trouverait une place de secrétaire d'une gouvernante dans une famille pieuse et bien pensante qui m'accorderait un dimanche et deux soirs de liberté par mois. Vous le voyez, Mike, même pour l'honnêteté, il faut commencer par les premiers échelons. Vous ne pouvez pas vous y mettre tout d'un coup. Je déteste les gens de bien.

Michaël acquiesça.

— Moi aussi, je les déteste, dit-il, ils font étalage de leur bonté, mais la bonté n'est pas toujours rude ou acide; il arrive que ce soit de la bonté et

puis c'est tout. Par exemple, continua-t-il, moi, je suis bon.

— Et moi, je suis mauvaise, dit-elle, et invoquant de la main un canard qui frissonnait en se dandinant sur une grille, elle ajouta : eh bien, choisis entre nous deux.

Michaël éclata de rire, mais redevint sérieux instantanément.

— Votre confession me plonge dans un dilemme. Je ne puis croire que vous mentiez en tant que femme; je ne puis me laisser impressionner par vos paroles si, d'autre part, je considère la criminelle. Je suis suffisamment familiarisé avec vos méthodes pour savoir que votre présence n'est pas indispensable à l'exécution d'un forfait, aussi n'ai-je rien à gagner en vous arrêtant.

— Pauvre Mike! railla-t-elle.

— Pauvre Kate! répliqua-t-il, mais la jeune fille perçut l'intonation sincère de la voix de Michaël.

« Kate, tout cela ne peut durer longtemps, reprit-il. Un jour ou l'autre, vous serez prise. Et pensez aux conséquences, songez à la misérable vie qui vous guette à Hylesburry, où chaque minute semble une heure, et chaque heure une éternité. Songez aux choses horribles que l'on vous imposera : frotter les parquets, laver le linge, coudre des sacs. Songez comment vous serez conduite en rangs à l'église tous les dimanches. Songez à la façon dont vous serez examinée et bafouée par les amis du ministre de la Justice qui viennent visiter la prison.

— Quand tout cela arrivera, je serai morte, dit-elle. Je prête une bonne intention à vos paroles,

Michaël Pretherston, aussi vous répondrai-je ceci : c'est que personne, vous ou quiconque, n'avez le pouvoir de me faire penser ou sentir autrement que je pense et sens. Aucun pouvoir au monde ne peut faire écrouler les fondations sur lesquelles ma vie est bâtie. J'ai lu tout ce qu'on peut lire concernant les philosophies chrétiennes ou païennes, toutes les argumentations me sont connues, depuis la simplicité de l'Evangile jusqu'aux manifestes des athées professionnels. Rien de tout cela ne m'a fait bouger d'un pas. On ne peut pas m'atteindre par la raison, par le mysticisme ou les prières. Devant tout cela, je me sens de marbre.

Elle porta sa main blanche à son sein, et il fut frappé par l'ironie de son regard.

— Pauvre Michaël! dit-elle, si la religion avait pu m'influencer, pensez donc aux chances que j'aurais eues! J'aurais pu épouser Ralph Sapson, lui faire glisser l'alliance autour de mon petit doigt. Flanborough a quasi demandé ma main, il est plutôt sentimental, le saviez-vous?

— Tous les gens sujets aux maux d'estomac se montrent sentimentaux entre deux crises, énonça Michaël avec sagacité.

Bien qu'elle n'en eût pas besoin, il tendit la main à la jeune fille pour l'aider à se lever et ils sortirent ensemble du Parc. Sa petite Mercédès avait refroidi et il tourna la manivelle pour la mettre en marche.

— Au revoir, Michaël, lui dit-elle.

— Au revoir, répondit-il, je vous donne rendez-vous en Cour d'assises.

*
* *

A deux heures cet après-midi-là, l'agent de service dans Morgate Street entendit la première des deux explosions qui devaient bouleverser la police ce jour-là. Michaël était sur les lieux une demi-heure plus tard et une rapide enquête l'amena aux conclusions qu'il devait communiquer ensuite à Ralph. C'est alors qu'il découvrit que ni lord Flanborough, ni sir Ralph Sapson n'étaient à Londres ce jour-là. Bien que, sur le moment, il eût été impressionné par les déclarations de la jeune fille, il les avait rejetées comme étant des fanfaronnades que la jeune fille s'était amusée à inventer. En se rendant sur les lieux de l'attentat, il maudissait maintenant sa folie qui lui avait fait négliger l'avertissement. Ce fut un grand soulagement pour lui d'apprendre que, de toute évidence, on n'avait pu cambrioler aucun des deux coffres-forts. Dans les deux cas, une machine infernale avait fait sauter la porte d'acier, mais les voleurs n'avaient pu bénéficier de leur tentative.

L'agent qui entendit la première explosion dit qu'il était sur les lieux en moins de trois minutes et qu'encore il avait eu le temps d'envoyer un collègue surveiller la cour de l'immeuble pendant ce temps. Personne n'était entré ni sorti.

L'éclair provoqué par l'explosion de Bartholomew Close avait été vu de la rue. Le coffre-fort était une pièce en ciment dans laquelle une lumière était allumée nuit et jour et bien que celle-ci eût été éteinte par la violence de l'explosion, il avait été possible à l'agent de surveiller la pièce de la rue. Lui aussi

affirma que personne n'était entré ni sorti après l'explosion.

— Voilà qui est curieux, dit Michaël.

T. B. Smith était venu à sa demande expresse et le chef était aussi étonné que son subordonné.

— Flanborough vous a-t-il dit qu'il allait revenir?

— Il est en chemin, maintenant, répondit Michaël.

— Savez-vous ce que je pense? dit T. B. Smith après un moment, je pense que ceci est un piège. Jamais on n'a eu l'intention de cambrioler ces coffres-forts. Le coup doit se passer ailleurs. Mike, faites venir les réserves!

Michaël entendit cet ordre avec plaisir, car il l'avait déjà donné de sa propre autorité et des nuées de détectives se dirigeaient déjà vers Scotland Yard de tous les points de l'horizon.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE XII

UN TRAIN SPÉCIAL TAMPONNE UNE AUTO

Quelles que fussent les inquiétudes qui tourmentèrent l'humanité en ce fatal dimanche, il y avait deux êtres manifestement et suprêmement heureux, et cela, bien que l'automobile qui les transportait fût un vieux tacot, et que la perspective de grimper une colline les rendît haletants d'appréhension, car la voiture s'arrêtait juste au moment où le but était en vue et refusait alors de faire un tour de roue de plus.

Ils étaient heureux, bien qu'ils n'eussent échangé aucun mot d'amour depuis le moment où il l'avait prise dans ses bras. Et leur bonheur était tel qu'un cylindre ou un carburateur défaillants ne leur paraissaient que de peu d'importance.

Ils avaient très mal déjeuné à Maidstone, mais sans s'en apercevoir. Ils avaient rencontré d'innombrables périls (les réparations étaient effectuées sans le secours de la boîte à outils) et pourtant, ils étaient joyeux. Ils avaient été secoués, remués, bousculés, mais ils avaient eu des compensations : ils avaient vu les hauteurs de Kentish Rag, vertes et blanches,

étoilées de fleurs. A travers une brume dorée, ils avaient aperçu de mystérieuses vallées. Ils avaient entendu les oiseaux chanter et goûté tous les plaisirs réservés à ceux qui aiment la jeunesse et ses plaisirs.

Si des nuages s'accumulaient à l'ouest, si un vent froid leur rappelait, à l'occasion, la traîtrise de mai, eux ne voyaient aucun nuage dans leur ciel, et n'avaient ressenti aucun froid dans leur monde enchanté.

Ils atteignirent le sommet d'une colline particulièrement pénible; Alfonso arrêta la voiture et descendit. Devant eux, la route plongeait droit sur un passage à niveau. A un kilomètre plus loin, il y avait une petite colline particulièrement tentante.

— N'est-ce pas un endroit délicieux pour peindre? demanda la jeune fille.

— Ne parlons pas d'art, supplia-t-il, parlons plutôt de choses merveilleuses comme le thé et les petits gâteaux!

Elle fut enchantée de cette plate plaisanterie.

— Je me demande ce qui va arriver? dit la jeune fille devenue grave.

— Arriver où, quand?... demanda-t-il, surpris.

— *Nous* arriver, dit-elle.

Il prit ses mains dans les siennes.

— Je suis sur le point de devenir immensément riche.

— Vous ai-je dit que j'étais fiancée? demanda-t-elle timidement après un long silence.

C'était un véritable acte d'héroïsme de sa part.

— Il me semble que vous m'en avez parlé les premiers temps!

— Vous croyez?... demanda-t-elle, soulagée. Il me semblait que...

— Si vous ne me l'avez pas dit, en tout cas, ai-je vu votre bague, dit-il.

Elle rougit, parce qu'elle avait enlevé cette bague dès leur seconde rencontre et qu'elle ne l'avait pas portée depuis.

— Je crois vous avoir dit que j'avais une rente de 300 livres sterling par an, continua-t-il. Maintenant que nous nous faisons des confessions, il faut bien que je vous avoue cela!

— Vous m'aviez dit que vous étiez absolument sans le sou, dit-elle sévèrement. Trois cents livres sont une fortune.

— Trois cents livres sont une fortune seulement pour celui qui est immensément riche. Pour le pauvre, c'est pire que la misère.

— Vous pouvez faire bien des choses avec trois cents livres par an, dit-elle pensivement. Et moi, que ferai-je de mon argent? Je ne peux tout de même pas le jeter!

— Nous n'en ferons rien, dit-il fermement. Quand mes trois cents livres en seront devenues dix mille, alors vous verrez.

Elle rit, heureuse, jouant avec son bracelet-montre.

— Je ne me reconnais plus, dit-elle, j'étais un monstre d'égoïsme et d'inconscience, je ne savais pas qu'il pouvait y avoir du bonheur sur cette terre!

Pour la seconde fois, il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Le thé! dit-il, pratique.

Il mit le moteur en marche, s'assit à la place du conducteur et lui tendit la main pour l'aider à monter près de lui.

L'auto démarra après un bond violent, puis descendit doucement la pente.

— C'est de la chance que la barrière soit ouverte, dit-il, comme la voiture prenait de la vitesse; ça serait plutôt comique si je ne pouvais plus arrêter la voiture.

Le sifflet perçant d'une locomotive lui fit tourner la tête.

— Ça doit être sur une autre ligne, dit-il, un peu inquiet en mettant la main sur le frein; quoi qu'il en soit, la barrière est ouverte, dit-il, soulagé.

De nouveau, il entendit le sifflet de la locomotive.

Il était à cinquante mètres du passage à niveau lorsqu'il vit les barrières se fermer. Il appuya sur le frein à pied sans arriver à diminuer la vitesse de la voiture; il agrippa le frein à main et le tira en arrière; le frein lui resta dans la main. Il n'y avait plus qu'une chance à tenter. Il appuya sur l'accélérateur et la voiture bondit en avant...

L'auto et le train paraissaient vouloir atteindre le même but simultanément...

La jeune fille fut projetée la tête en avant dans un fossé, sa chute fut heureusement amortie par la boue qui en emplissait le fond. Alfonso atterrit dans une haie vive qui lui découpa ses vêtements en lambeaux et lui déchira la figure et les mains. Il se leva et se mit à la recherche de la jeune fille; il la trouva en train de sortir du fossé.

Le train s'était arrêté brusquement, au milieu

des débris de la barrière et des morceaux de ferraille provenant de la voiture. Il ralentissait heureusement au moment où la collision se produisit, sans cela nos deux jeunes gens auraient terminé ainsi leur carrière pleine de promesses.

— Etes-vous blessé? furent les premiers mots qu'elle prononça.

Sa figure était égratignée et ses vêtements déchirés; quoique sa trajectoire eût été plus dangereuse que celle de Moya, il ne présentait pas l'aspect pitoyable de la jeune fille. Celle-ci était couverte de boue, une large tache ornait sa joue et elle avait perdu son chapeau.

Les passagers du « spécial » étaient encore plus émus que leurs victimes.

— Accident; on a heurté une auto, dit le mécanicien.

— Personne de tué? demanda sir Ralph alarmé.

— Non, monsieur, il y a un jeune homme et une jeune fille qui ont eu plus de peur que de mal!

— Allons voir, dit lord Flanborough et il se dirigea vers les rescapés.

L'instinct paternel est infaillible. Lord Flanborough reconnut immédiatement sa fille.

Il demeura muet un instant.

— Moya!... s'écria-t-il, la respiration coupée par l'étonnement. Moya!... Grands dieux! que faites-vous donc par ici?...

Il se tourna vers l'épouvantail qui se trouvait à côté d'elle; à la vue du jeune homme, sir Ralph, qui avait perdu la parole à son apparition, retrouva sa langue :

— Je vois, je vois, dit-il amèrement.

— Vous avez le dessus, dit le jeune homme, car j'ai un petit morceau de charbon dans l'œil.

La jeune fille se précipita vers lui, en cherchant son mouchoir.

— Ce n'est rien, chérie, dit le jeune homme heureusement inconscient de l'identité du gentleman cossu qui le regardait si sévèrement.

— Mais, chéri, vous pourriez devenir aveugle, dit la jeune fille suppliante. Laissez-moi faire!

— Moya! dit lord Flanborough avec un soupir, puis-je vous demander la signification de tout ceci?

— Oh! je voudrais vous présenter M. Blaxton, dit la jeune fille rougissant et pâlissant tour à tour. Fonso, je vous présente papa!

— Je suis heureux de faire votre connaissance, dit Fonso toujours à moitié aveugle.

— Fonso?... répéta lord Flanborough irrité. Puis-je vous demander qui est Fonso?...

Elle arrangea ses cheveux et s'essuya la joue avec son mouchoir avant de répondre.

— Je suppose que cela va vous porter un coup, et plus encore à sir Ralph. Mais Fonso et moi allons nous marier.

Alfonso Blaxton cligna de l'œil.

— Je ne vous l'ai pas encore demandé, dit-il.

— Cela n'a pas d'importance, répondit-elle avec calme. Vous le désirez, n'est-ce pas? Et devant son père, horrifié, et son ex-fiancé, Alfonso la prit dans ses bras.

La fin du voyage fut pénible. Sir Ralph s'assit dans un coin et évita toute conversation sur certain sujet brûlant avec lord Flanborough. Il était blessé dans son amour-propre et, il faut le dire également,

touché dans son portefeuille, car une alliance avec la famille Flanborough impliquait un accroissement considérable de sa fortune.

C'est une erreur de croire que les gens riches ne se soucient pas de l'argent, et qu'un homme qui a deux millions est insensible à un troisième. Le contraire par contre est vrai. Celui qui compte sa fortune en shillings sait rarement le nombre de shillings qu'il possède. L'homme deux fois millionnaire, lui, sait la valeur de l'argent. L'ardeur au gain du millionnaire doit rendre le pauvre honteux de son imprévoyance.

— Je parlerai à Moya quand nous serons à la maison, dit lord Flanborough, je n'ai jamais été si ennuyé de ma vie! C'est une honte, Ralph!

Mais Ralph restait renfrogné.

Sa Seigneurie alla parler à la jeune fille avant l'arrivée du train à Londres. Il lui fallait un certain courage, car cela supposait une intrusion de sa part dans le petit compartiment où se trouvait le couple et où dormait sir Ralph lorsqu'il voyageait de nuit.

Il les trouva assis correctement chacun dans leur coin, regardant par la fenêtre avec intérêt. Mais cette attitude n'était probablement due qu'au bruit qu'avait fait la porte du compartiment en s'ouvrant.

— Je désire vous parler seule, Moya!

— Sortez, Fonso, dit-elle avec une gaieté peu en harmonie avec la correction de son attitude.

Alfonso sortit du salon et ferma la porte derrière lui.

— Et maintenant, Moya, dit Sa Seigneurie avec un enjouement mal simulé, peut-être voudrez-vous m'expliquer?...

— Pourquoi je vais épouser Fonso?... demanda-t-elle. Parce que je l'aime. Quelle autre explication pensiez-vous que je donnerais?...

— On croirait entendre Michaël, dit lord Flanborough amèrement. Voilà qui montre le danger qu'il y a à laisser ses enfants fréquenter des gens qui ne sont pas de leur milieu. Vous savez bien que vous êtes fiancée à sir Ralph!

— Oui, je sais qu'il m'a donné une bague et que nous étions convenus de nous marier, mais j'ai changé d'avis.

— Mais, vous *ne pouvez pas* changer d'avis! tonna le père! Il est impossible que ma fille épouse un misérable artiste.

— Il n'est pas misérable, et il n'est pas artiste, dit la jeune fille. Nous sommes tous deux convenus qu'il ne ferait plus de peinture et qu'il trouverait un emploi plus lucratif.

— Si vous épousez cet homme, — il pointait vers elle un doigt tremblant, — je ne vous considérerai plus comme ma fille!

— Je ne demande pas à être considérée du tout. Vous avez épousé qui bon vous a semblé, n'est-ce pas?

— Je me suis marié selon les désirs de mes parents, dit lord Flanborough avec componction.

— Voulez-vous insinuer que vous n'avez pas eu voix au chapitre? dit la jeune fille incrédule. Je ne peux pas le croire, mon cher papa, il est inadmissible qu'un homme de votre caractère ait accepté sans rien dire la femme qu'on lui a proposée.

— Bon, je veux bien admettre que j'aie eu mon mot à dire, mais j'avais choisi une personne convenable.

— Exactement comme moi, s'écria la jeune fille triomphalement, et, papa, si vous êtes méchant avec Fonso, je le serai encore plus avec Ralph!

— Cet homme est un coureur de dot, dit lord Flanborough avec force. Il sait que vous avez une fortune personnelle et que je ne peux pas vous empêcher de commettre une folie!

— Et Ralph, qu'est-ce qu'il est? demanda-t-elle du tac au tac.

— Sir Ralph est un homme très riche, dit son père emphatiquement.

— Et qu'est-ce que cela lui rapportera, son mariage? demanda-t-elle.

Lord Flanborough jugea préférable de ne pas répondre à cette question. Il savait que le mariage de sa fille avec sir Ralph apporterait plus encore à ce dernier que sa dot.

— Allez donc demander à votre ami si désintéressé s'il m'épouserait sans dot et si je donnais toute ma fortune pour fonder un hôpital?

— Je suis sûr que sir Ralph répondrait par l'affirmative, répondit lord Flanborough.

— Demandez-le-lui donc, lui jeta-t-elle en défi.

Il sortit du compartiment et regarda Fonso d'un air renfrogné. Il alla retrouver sir Ralph. Il n'avait pas l'intention de lui poser cette question, mais, par hasard, une remarque du baronnet, juste au moment où le train arrivait à Londres, lui permit d'aborder ce sujet.

— Epouseriez-vous Moya si nos conventions étaient annulées, Ralph?...

— Que diable voulez-vous dire? demanda sir Ralph, tellement étonné qu'il en oublia de bouder.

Les questions d'argent avaient toujours le don de le faire sortir de la léthargie la plus profonde.

— Eh bien! voilà, dit le futur beau-père, supposons que je vous dise : Vous aimez Moya, vous êtes très riche, vous pouvez l'entretenir par vos propres moyens, épousez-la sans dot! Que répondriez-vous?...

— Non! dit sir Ralph furieux, non, non et non!... Je ne comprends pas où vous voulez en venir. Je ne comprends pas du tout. Nous avons établi nos conventions et vous semblez maintenant disposé à les annuler!... Quelles sont vos objections?...

— Aucune, répondit lord Flanborough gêné, mais Moya pense que l'argent est une des principales raisons pour lesquelles vous l'épousez.

— Naturellement! répondit brutalement sir Ralph, j'étais très épris de Moya, mais je dois dire que notre arrangement a achevé de me décider.

— Je vois, dit lord Flanborough, ne sachant que répondre, l'idée de Moya, naturellement...

Michaël les attendait à la descente du train et remarqua la gêne qui régnait entre les deux hommes. Il en comprit la raison en voyant apparaître Moya complètement crottée et un jeune homme dont la figure était couverte d'éraflures et dont les vêtements étaient en lambeaux. Il n'avait pas d'explication à recevoir et, sagement, Michaël n'en demanda pas. Il mit lord Flanborough et son ami entre les mains du détective chargé de l'affaire et, quand il fut partis, il revint vers Moya.

— Vous vous êtes battus? demanda-t-il.

— Papa est très fâché contre moi parce que je veux épouser Fonso, dit-elle.

Il la contempla avec étonnement.

— Vous n'allez pas me dire que vous rompez avec sir Ralph?...

— Je le dis, répondit-elle avec résolution.

— Et voilà Fonso?

Elle acquiesça. Michaël éclata de rire.

— Vous ne connaissez pas Fonso, dit-elle. Il est terriblement pauvre, n'est-ce pas, chéri?...

— Terriblement, admit le jeune homme, sans paraître autrement gêné.

— Et vous allez l'épouser? demanda Michaël.

— Naturellement, je vais l'épouser, répondit la jeune fille courroucée. Je pense que vous n'allez pas me désapprouver?

— Vous désapprouver?...

Il la prit dans ses bras et l'embrassa.

— Et maintenant, allons dîner, dit-il. Allez-vous débarbouiller et faites-vous présentables! L'auto de votre père vous attend. Je vous retrouverai au Sebo's dans une heure.

CHAPITRE XIII

RÉCIT DÉTAILLÉ D'UN GRAND VOL

Il est nécessaire de raconter avec plus de détails qu'il n'est habituel, le plus grand et le plus audacieux de tous les vols connus dans les annales du crime. Flavier, de la Police française et certainement la plus grande autorité actuelle en matière de criminologie, a comparé le chef-d'œuvre de Kate Westhanger (qu'il ne nomme d'ailleurs pas) à la campagne de Bonaparte en Italie. Il a publié un essai sur ce sujet et les ressemblances qu'il établit ne sont pas aussi tirées par les cheveux que certains critiques superficiels se sont empressés de le dire.

Kirschner, moins connu que Flavier, mais cependant un criminologiste brillant et talentueux, a écrit qu'il serait humainement impossible de renouveler cet exploit et que, de toutes façons, on ne saurait surpasser l'ingéniosité mise en œuvre par son auteur.

Le 14 mai, à 8 h. 30 du soir, le *Charter Queen*, 8.000 tonnes, Capitaine T. Brown, s'amarra Bassin E, Quai 3 des Docks de Seahampton. Il transportait cent vingt passagers de troisième classe, soixante-

quatorze de seconde et cinquante-neuf de première, une cargaison de marchandises diverses et quarante-quatre mille huit cents livres d'or en lingots de cent livres chacun, portant l'estampille de la Compagnie Aurifère du Central Rand.

Les passagers débarquèrent et prirent le train spécial pour Londres à 9 h. 42; le train-poste les avait précédés et était parti à 9 h. 27. A 10 h. 17, les lingots d'or furent débarqués, vérifiés et convoyés vers un train qui attendait sur une voie de garage; là, ils furent de nouveau contrôlés sous la supervision de l'inspecteur K. Morris, de la police des Docks. A 10 h. 22, la locomotive prit en remorque les wagons, le contrôleur de la Compagnie des Chemins de Fer étant inexplicablement absent (on le retrouva le lendemain matin, ligoté dans un local abandonné); le permis de mise en marche fut donné par le sous-inspecteur Thomas Massey, arrivé le jour même de Londres. Il demanda au mécanicien et au chauffeur s'ils connaissaient la route,

— Oui, Monsieur, répondit le mécanicien, j'ai fait bien souvent le trajet.

Cependant, le sous-inspecteur Thomas Massey n'était pas entièrement satisfait. Il n'aimait pas voir des étrangers sur « sa ligne », mais les deux hommes étaient arrivés de Londres, porteurs d'une lettre de sir Ralph adressée au Directeur de la Compagnie. Par la suite, on découvrit que cette lettre était un faux. Elle donnait la direction de la locomotive aux deux hommes qui étaient, suivant cette missive, deux des meilleurs employés de la North Central, Compagnie de chemins de fer également sous le contrôle de sir Ralph Sapson.

Le train démarra. Ici, commencent les aventures.

A partir du moment où il quitta la gare de Seahampton-Ville, il ne fut jamais « perdu de vue » plus de dix minutes. Chaque poste d'aiguillage le long de la ligne avait reçu des instructions spéciales relatives à son passage et, en dehors des dispositions habituelles, il avait été ordonné que chaque poste communiquât l'heure de passage, non seulement au poste suivant, mais encore à Londres même.

Nous allons maintenant décrire brièvement la ligne. A partir de Seahampton, elle se dirige droit sur le gros bourg de Sevilley, puis passe au-dessus de la route en S vers Tolbridge. Il faut noter, en passant, que c'est entre Sevilley et Tolbridge que se trouve le passage à niveau où Moya eut son accident. Entre Tolbridge et Pinham, la ligne coupe droit à travers un terrain accidenté, passant successivement sous Tolbridge Hill, Beckham Beacon et Pinham Heights; ces trois collines sont traversées par des tunnels reliés entre eux par des tranchées profondes.

C'était une nuit pluvieuse, et la bruine qui avait commencé vers six heures du soir, s'était transformée en un véritable déluge. Le poste de Sevilley-Est nota le passage du train d'or à 11 h. 7, ce qui fut corroboré par les heures données par les petits postes signalisateurs entre Tolbridge et Sevilley. Le train ralentit en traversant la gare de Tolbridge, puis s'engagea dans le tunnel de Tolbridge. Entre ce tunnel et celui de Beckham se trouve un poste qui nota le passage du « spécial » à 11 h. 32. Ce

poste est situé très près de la ligne et l'observateur vit non seulement le train passer dans la nuit pluvieuse, devant lui, mais encore remarqua ses lanternes arrière disparaître dans le tunnel de Beckham (il y a un virage à l'entrée de ce tunnel).

Les heures de passage sont très importantes. A 11 h. 32, le train entre dans le tunnel de Beckham; à 11 h. 42, l'aiguilleur placé à la sortie du tunnel de Pinham note le « spécial ». Etant donné la rareté de ce fait (un train transportant 3.000.000 de livres sterling en or) cet employé avait ouvert sa fenêtre, bien qu'il plût; il vit arriver les feux verts avant et disparaître les feux rouges arrière. Entre le poste de Beckham et celui de Pinham, la distance est de cinq milles, mais les horaires admettent qu'à cet endroit, les trains ralentissent jusqu'à ne faire que 45 kilomètres à l'heure, ce qui explique le temps assez long que mit le « spécial » à parcourir cette courte distance.

A Maidmore, Stanborn, Quexley Paddocks et Catford Bridge, dans les environs de Londres, l'heure de passage du train fut notée. La gare qui fait suite à Catford Bridge est Balham Hill; au cours de l'enquête, l'aiguilleur de Balham Hill déposa qu'on lui avait annoncé le passage du train d'or à 11 h. 53, qu'il avait disposé les signaux en conséquence et qu'il avait prévenu la station suivante (Kennington Junction) que le « 46 voie montante » (désignation officielle du « spécial ») venait de lui être annoncé.

Il attendit dix minutes et ne voyant pas paraître le train, il téléphona à Quexley Paddocks demandant confirmation; le train ne devait mettre en effet que sept minutes pour parvenir à Catford Bridge.

Or, Quexley Paddocks répondit que le train était passé à la vitesse de 75 kilomètres à l'heure, et sans aucun retard sur son horaire.

N'ayant reçu aucune autre nouvelle du train, l'aiguilleur de Catford Bridge, inquiet, informa le chef de gare de service, lequel envoya deux poseurs de rails explorer la ligne. Ceux-ci se rendirent à pied jusqu'à Quexley Paddocks, mais ne virent aucune trace du « spécial ». Le train d'or avait disparu comme si la terre l'avait englouti.

Toutes les heures de passage furent vérifiées. Chaque aiguilleur et chaque chef de gare fut interrogé sans qu'aucune contradiction soit découverte dans les témoignages. Dès que les deux poseurs de rails eurent atteint Quexley Paddocks et que la disparition du train fut confirmée, Londres fut informé. Entre Quexley Paddocks et Catford Bridge, la ligne traverse des jardins maraîchers et, ce qui est exceptionnel si près de Londres, elle traverse un passage à niveau commandé électriquement par le poste d'aiguillage de Quexley Paddocks.

Ici, se place un des incidents les plus remarquables de l'enquête : l'aiguilleur Henry George Wallis déposa qu'après le passage du « spécial », il fit fonctionner les signaux selon le règlement et il remarqua alors une étrange perturbation sur le cadran de la mise en marche électrique du passage à niveau, lorsque, le matin suivant, il voulut l'ouvrir pour laisser passer un tracteur de l'armée, il ne put y parvenir. Tout ceci fut soigneusement examiné et vérifié le jour suivant.

Michaël avait dîné et soupé avec Moya et Fonso Blaxton et ils avaient passé ensemble une soirée

joyeuse et animée. Il était rentré chez lui, à onze heures et demie, après être passé à Scotland Yard, car la menace de Kate l'inquiétait et il était impatient de connaître le résultat de l'enquête sur les deux attentats du matin. T. B. était dans son bureau, il n'avait reçu aucune nouvelle information. Michaël rentra chez lui et se coucha. Il fut réveillé à minuit et demi par la sonnerie du téléphone. C'était la voix de T. B. Smith.

— Ils ont réussi, Mike. Accourez en vitesse!

— Qu'est-ce qu'ils ont réussi? demanda Michaël, le cœur battant.

— Ils ont barboté le satané train, répondit vulgairement T. B.

Un train spécial fut formé pour la police. A une heure et demie, sur le quai de la gare de Catford Bridge, Michaël lisait les rapports des différents aiguilleurs. Pour augmenter encore le mystère, un train de minerai, qui était parti de Seahampton une demi-heure après le « spécial », mais qui avait fait le parcours à une vitesse moindre, n'avait rien remarqué d'extraordinaire tout le long de la route. Il avait croisé un train de marchandises vide sur la voie descendante, et c'était le seul train qu'il avait rencontré jusqu'à son arrivée dans la banlieue de Londres où le trafic de nuit était plus intense.

Sir Ralph se trouvait également à Catford Bridge, atterré, consterné.

— J'ai demandé à Flanborough de venir, gémissait-il, et savez-vous ce que cet égoïste d'animal m'a répondu?... Il a répondu que ça ne regardait que moi. Pouvez-vous imaginer quelque chose de plus indigne?

— L'or était-il assuré?...

Sir Ralph secoua la tête.

— Pas complètement. Il ne l'était entièrement que jusqu'à Seahampton, dit-il d'un air farouche. Après, l'assurance était partagée entre moi, Flanborough et les assureurs. N'est-ce pas épouvantable?

T. B. entra à ce moment dans la salle d'attente, vêtu d'un suroît en toile huilée.

— Ce serait mieux si vous preniez l'affaire entièrement en main, Mike, dit-il. Sir Ralph vous donnera son aide, j'en suis sûr!

— Puis-je avoir un train d'essai?

— Je peux en faire former un en vingt minutes, dit sir Ralph.

— Peut-on le munir de phares?

Sir Ralph consulta un technicien. C'était possible. Michaël fit placer les phares sur un wagon-plate-forme devant la locomotive, de façon à éclairer les rails. Il passa la nuit à les inspecter, le train marchant au ralenti. Peut-être trouverait-il ainsi la clé du mystère. Son examen fut particulièrement attentif sous les trois tunnels, mais n'amena aucune découverte. Michaël arriva ainsi à l'aube à Seahampton sans avoir trouvé le moindre indice qui pût lui être utile. Il revint avec le train d'essai, dormant dans la cabine du chef de train et arriva à Quexley, juste pour y entendre le récit de l'aiguilleur relatif au passage à niveau.

Michaël, intéressé, se fit conduire par cet homme et suivit le parcours du fil, enfermé dans un tube d'acier depuis la cabine d'aiguillage jusqu'aux barrières du passage à niveau.

— L'électricien m'a dit que le fil avait été coupé quelque part, dit l'homme. Il a essayé dessus son appareil.

— Le fil ne peut être coupé s'il est enfermé dans un tube d'acier, dit Michaël.

— Il est coupé ou bien fondu, dit l'homme.

Le détective marchait lentement, s'arrêtant ici et là pour examiner la peinture du tube. A un moment donné, il s'arrêta. Quelque chose avait attiré son attention, il examina le tube plus attentivement. Il était clair qu'il avait été peint récemment. Il passa sa main autour, lentement, et tout d'un coup sentit quelque chose de doux.

— Ce n'est pas du fer! s'écria-t-il.

Il prit son couteau et gratta. Un petit trou avait été percé dans l'acier au moyen d'un chalumeau portatif, et le fil avait été fondu par la chaleur.

— Ceci explique cela, dit Michaël. Quel effet cela peut-il avoir sur les barrières? demanda-t-il.

— Eh bien! on ne peut plus les ouvrir du poste d'aiguillage, dit l'homme.

— Mais peut-on les ouvrir à la main?...

— Certainement; il y a, en ce moment, un employé de service qui ne fait que les ouvrir et les fermer. Quand le courant est interrompu, elles sont fermées. Elles fonctionnent comme des barrières ordinaires, mais on doit faire très attention quand on les ferme.

Michaël attendit le passage d'un train pour en voir le fonctionnement. Elles s'ouvrirent et se fermèrent très régulièrement.

— Qu'est-ce que vous avez voulu dire tout à l'heure?

— Eh bien! quand on les fait fonctionner sans le courant, répondit l'homme, le butoir en général tombe et ne peut plus être relevé qu'électriquement.

Michaël examina le butoir. C'était un morceau d'acier monté sur un pivot et de toute évidence, fonctionnant électro-magnétiquement.

— Il ne monte ni ne descend plus, maintenant, dit Michaël en essayant.

— Il m'a tout l'air d'avoir été forcé, dit l'homme.

Sans aucun doute, il avait raison. Le détective découvrit d'incontestables traces de pince-monseigneur dans le revêtement de bois entourant la serrure.

Mais, pourquoi voulaient-ils donc ouvrir la barrière? Si le train avait été trouvé là, criblé de balles, la nécessité de l'ouvrir aurait été facile à expliquer. Le train aurait été arrêté là, et en supposant que les voleurs aient pu forcer les coffres-forts, ils auraient embarqué l'or sur des camions et se seraient enfuis. Mais le train avait disparu.

Michaël passa le tourniquet et examina la route dans l'espoir d'un indice quelconque. Il avait plu toute la nuit et plus d'une voiture avait passé par là comme l'indiquaient les traces de roues. Il fit une centaine de mètres sur la route et ne trouva rien. Alors, il essaya de l'autre côté. Le butoir avait été également forcé. Les premiers trente mètres de la route étaient fort boueux et les traces de roues indistinctes. Plus loin, le sol était plus dur, la couche superficielle de la route avait été enlevée par la pluie et les gros camions ne laissaient qu'une empreinte.

Michaël fit encore quelques pas, puis s'arrêta et

se mit à siffler. Il avait toute raison de le faire, car il venait de voir, clairement et sans aucune confusion possible, l'ornière profonde et étroite qui ne pouvait avoir été faite que par des roues de chemin de fer.

Il suivit la trace sur une centaine de mètres; la route nationale et une ligne de tramway la coupait. A partir de cet endroit, toute trace disparaissait.

Fatigué, Michaël se présenta devant T. B. Smith pour lui faire son rapport.

— Vous n'allez pas me dire qu'ils ont enlevé un train de ses rails et qu'ils l'ont placé sur la route, non?... demanda T. B. sceptique. C'est impossible.

— Naturellement, c'est impossible! dit Michaël irrité. Tout, dans cette affaire, est impossible. On ne peut pas voler un train, et pourtant, ils l'ont fait!

Sir Ralph prenait des allures pathétiques.

— N'est-ce pas un peu rude, mon vieux, dit le baronnet avec cette familiarité que les gens haut placés adoptent dans les moments d'infortune. J'ai perdu une femme et un train en vingt-quatre heures, mais pourquoi diable riez-vous?...

— Pour rien, dit Michaël, en reprenant son sérieux!

CHAPITRE XIV

LE TOUR DE PASSE-PASSE

A six heures du soir, le même jour, Michaël Pretherston était de nouveau au travail, se rendant de gare en gare sur une locomotive haut-le-pied, interrogeant et confrontant le personnel de la compagnie.

T. B. Smith le rejoignit à Maidmore.

— Avez-vous trouvé quelque chose?

— J'ai une théorie, dit Michaël; j'aimerais bien que vous entendissiez la déposition du chef de gare.

— Vous l'avez interrogé?

— Pas encore, mais je suis persuadé qu'il dira exactement la même chose que le cheminot de Stanborn.

Le chef de gare, qui était de service au moment où le « spécial » passa, était très intelligent et observateur. Il raconta que la pluie tombait à verse, qu'il avait aperçu les lumières du « spécial » et que celui-ci avait traversé la gare à une vitesse incroyable.

— N'est-il pas vrai, dit Michaël, que le train vous passa devant le nez avant même que vous vous en soyez rendu compte?

L'homme parut surpris.

— En effet, Monsieur, j'ai eu à peine le temps de voir les feux avant que j'apercevais les feux arrière.

— Est-ce que la locomotive siffla?

— Oui, Monsieur, d'une façon assourdissante. Je dis à ce moment même à un de mes hommes qu'on devait essayer une nouvelle sorte de sirène. Elle faisait un bruit infernal et on ne pouvait rien entendre d'autre.

— Elle siffla en passant devant toutes les gares où quelqu'un était de service, dit Michaël en se tournant vers T. B. Smith. Il est curieux de constater qu'aux haltes de Stanborn et de Merchley, qui sont fermées pendant la nuit, elle passa sans faire aucun bruit. La gare était-elle dans l'obscurité? demanda-t-il au chef de gare.

— A peu près, oui, monsieur, répondit-il. Il y avait une lumière sur le quai où je me trouvais, mais la nuit était très sombre et, sur l'autre quai, on ne pouvait rien distinguer. Tout ce qu'on put voir, ce furent les lumières, et le train était passé avant même qu'on s'en fût rendu compte.

A Pinham Heights, le chef de gare fit un récit analogue.

Mais l'aiguilleur de Tolbridge-Embranchement et le sous-chef de gare de Tolbridge n'entendirent aucune sirène et ne remarquèrent rien de spécial.

T. B. Smith et Michaël passèrent la nuit à Tolbridge et reprirent leur voyage au lever du jour. C'était un travail long et minutieux. Entre Pinham et Beckham Beacon, Michaël fit stopper le train et le fit aiguiller sur un embranchement dont il demanda la raison à un ingénieur de la Compagnie qui l'accompagnait. Ce dernier, que les recherches

de Michaël ennuyaient, expliqua vaguement que c'était, d'une part, pour soulager le trafic sur cette portion de la ligne, et d'autre part, pour la relier à une carrière à chaux ou quelque chose comme ça, qui était d'ailleurs abandonnée depuis fort longtemps.

Michaël fit quelques centaines de mètres le long des rails rouillés. Ils conduisaient à une ligne de collines peu élevées à quelque cinq kilomètres de là. Des herbes sauvages poussaient entre les traverses, car depuis bien des années les propriétaires de cette petite ligne ne se donnaient pas la peine de la mettre en état de service.

Les rails s'arrêtaient brusquement devant un butoir, formé de traverses; de l'autre côté, ils se perdaient en serpentant dans un grand trou, comme si la terre s'était affaissée là.

Michaël fit demi-tour et rejoignit T. B.

— « Il » ne peut être passé par là, les rails sont rouillés et vont se perdre dans une grande fosse! dit Michaël avec désespoir. Allons-nous-en!

Ce fut encore un jour d'enquêtes qui n'aboutirent à rien et Michaël retourna à Londres fatigué et découragé. Toutefois, il possédait les premiers linéaments d'une théorie qu'il se refusa toutefois à communiquer à son chef.

— C'est plutôt fantastique, lui dit-il en s'excusant, mais toute l'affaire est fantastique. Il est clair qu'il est impossible de voler un train et de lui faire traverser les rues de Londres sans que personne ne remarque ce spectacle inattendu!

— Verrez-vous sir Ralph? demanda T. B. Il vous attend depuis une heure.

— Il n'est pas rentré chez lui? demanda Michaël agacé.

Le baronnet avait perdu la tête, mais le détective n'avait que peu d'espoir à lui offrir.

— Il est impossible qu'ils puissent partir avec l'or, dit sir Ralph. Mon expert m'a affirmé qu'il leur faudrait deux jours pour percer les plaques d'acier entourant les wagons.

Une idée vint à l'esprit de Michaël.

— Avez-vous une carte à une grande échelle de votre réseau?

— Je vous l'enverrai dès cette nuit, dit le baronnet. Vous avez de l'espoir? demanda-t-il anxieusement.

— Bien peu, répondit Michaël avec franchise. Vous savez, Kate ne laisse pas de place au hasard.

— Kate? dit le baronnet.

— Vous l'appelez la princesse Bacheffsky et Flanborough l'appelle miss Tenby. Sous ce nom, elle s'est emparée du code de Flanborough et, grâce à l'un de ses hommes employé au bureau du télégraphe, elle a été renseignée sur la nature de la cargaison. Et sous le nom de princesse Bacheffsky, elle vous fit raconter tout votre merveilleux plan pour amener l'or de Seahampton à Londres, et découvrit probablement la qualité de l'acier que vous employez.

— Grands dieux!...

Sir Ralph pâlit. Il s'effondra sur une chaise.

— Vous n'allez pas me dire...

— Je vous ai dit la vérité. La manière dont elle est entrée en relations avec vous n'était qu'un coup monté. Pourquoi donc la voiture de la princesse stationnait-elle à votre porte?...

— Mais elle était si somptueusement habillée!

— Et pourquoi ne l'aurait-elle pas été? demanda Michaël impitoyable. Elle portait probablement pour vingt mille livres sterling de diamants. Mais l'affaire ne les valait-elle pas? Ne lui avez-vous pas donné des renseignements qu'elle n'aurait jamais pu obtenir pour ce prix?

— Alors, ce n'est qu'une vulgaire aventurière?

— Elle *n'est pas* vulgaire, dit Michaël, mais il y a une chose qui m'étonne, ajouta-t-il à demi pour lui-même. Que voulait-elle tirer de Reggie?

M. Reginald Boltover fut interrompu dans la délicate besogne de s'habiller pour dîner sur la demande expresse faite par un détective de Scotland Yard d'être reçu immédiatement. Il fut soulagé en voyant entrer Michaël.

— Je suis venu vous demander quelque chose au sujet de Véra.

M. Boltover recula.

— Mon cher ami, dit-il, ne me parlez pas de cette dame. C'est une chose qui m'est désagréable. Ne m'en parlez pas, je vous en prie.

— Ne vous émouvez pas, dit Michaël avec bonne humeur. Je voudrais avoir une idée des questions qu'elle vous posait. De quoi parlait-elle?

Mais M. Boltover n'en avait aucun souvenir. Il se vantait d'ignorer qu'une chose telle que « la veille » pût exister.

— Vous a-t-elle jamais interrogé sur les affaires que vous dirigez?

— Mon cher ami, dit Reggie Boltover en secouant la tête, si elle l'a fait, je ne m'en souviens plus. Tout ce que je sais, c'est que je me suis compromis

terriblement avec elle. Je ne suis pas retourné au Sebo's depuis.

— Puisque vous ne pouvez me donner aucun renseignement, dit Michaël, peut-être existe-t-il un secrétaire ou un factotum ou un être humain quelconque qui remplace votre mémoire défaillante? Et peut-être pourriez-vous lui donner l'ordre de me renseigner utilement?

— Mais, avec le plus grand plaisir, dit Reggie très sérieusement, mais comment donc, mais tout de suite!

Muni de son autorisation, Michaël se rendit le matin suivant dans les bureaux de celui que les journalistes appelaient « le prince des affaires ». Quand il en sortit, son pas était plus léger, son œil plus brillant qu'ils ne l'avaient été depuis des semaines.

— Et maintenant, Kate, dit-il entre ses dents, voici votre Waterloo!

Il aurait pu disposer d'autant de collaborateurs qu'il aurait voulu, mais il préférait continuer seul son enquête. Il rentra chez lui et changea ses vêtements. Il mit des knickers et son plus vieux pardessus. Il prit une canne, son browning et deux magazines. Il ne fit pas mettre à sa disposition une locomotive spéciale, mais se rendit à Pinham Heights par le train ordinaire. Il montra sa carte au chef de gare qui, d'ailleurs, l'avait reconnu.

— Je désirerais que personne ne sût que je suis venu ici, dit-il, et je me repose sur vous du soin de cacher ma présence. Est-ce que je rencontrerai des poseurs de rails ou des employés entre ici et Tolbridge?

— Non, personne, jusqu'au poste d'aiguillage de Tolbridge, mais, dit le chef de gare, faites bien attention car l'express va traverser le tunnel sur la voie descendante dans dix minutes. Vous feriez mieux d'attendre qu'il soit passé.

Michaël suivit cet avis et attendit que l'express eût traversé la gare dans un bruit de tonnerre et que les feux rouges eussent disparu dans l'obscurité du tunnel. Il descendit alors le quai en pente, suivit l'étroit trottoir latéral et s'engagea dans le tunnel rempli de fumée.

Il aurait pu se rendre à destination en prenant la grand-route qui va de Pinham jusqu'au pied de Beckham Beacon, mais, pour des raisons connues de lui seul, il préféra suivre le chemin le plus difficile, obscur et raboteux.

Il traversa le tunnel après une marche qui lui parut interminable et il arriva enfin à l'embranchement sur lequel il avait aiguillé sa locomotive. Il suivit les rails jusqu'au butoir et à la cavité qui se trouvait derrière.

Il inspecta le tampon très attentivement, revint sur ses pas, examina les rails. Ils étaient rouges de rouille ainsi qu'il l'avait déjà constaté l'autre fois. Néanmoins, il se mit à genoux et sortit une loupe. Alors, il mouilla son doigt et le frotta sur le rail. Il regarda ensuite son doigt. Il était rouge, mais ce n'était pas le rouge de la rouille.

Il continua à examiner chaque pouce de rail jusqu'à ce qu'il eût trouvé ce qu'il cherchait. A un certain endroit du rail, il se trouvait une petite tache rouge, pas plus grande qu'une pièce d'un centime et qui présentait toutes les apparences de la

rouille. Mais la rouille n'attaque pas le bois, et la petite tache avait déteint sur la traverse. Il mouilla de nouveau son doigt et fut satisfait.

Car ce n'était pas de la rouille, mais de la vulgaire peinture comme en emploient les peintres en bâtiment.

Il retourna jusqu'au butoir et descendit dans le trou qui était profond d'environ six pieds. Il avait remarqué au fond une mare d'eau stagnante verdâtre. Il passa sa main sur la surface et regarda sa paume, elle était verte, mais sa puissante loupe ne révéla aucun signe de fluorescence, comme en présente toujours la surface d'une eau stagnante et qui lui donne sa couleur verte particulière. Au contraire, il vit un certain nombre de petits points qui étaient incontestablement des cristaux.

— Ce qui signifie, se dit Michaël, que Kate est une artiste même si Fonso n'en est pas un!

L'écume verte qui l'avait si bien trompé la première fois avait été formée artificiellement. Un produit chimique avait été dissous dans l'eau et avait recristallisé à la surface. Il gratta la terre molle sans trouver aucun indice indiquant la façon dont le trou avait été creusé. Mais, près de la surface, il aperçut les vrilles blanches d'une plante qui étaient encore humides. La racine avait été coupée, mais la plante était encore vivante et la racine n'avait pas encore noirci.

— Ce trou a été creusé la nuit même du vol, pensa Michaël, et la terre a été artistement arrangée. Kate a pensé que la direction de la Compagnie ne se soucierait pas d'inspecter ce tronçon de ligne.

Il en avait bien été ainsi.

C'était une propriété privée, et une fois franchies les limites du terrain appartenant à la Compagnie, celle-ci cessait d'en être responsable. Le butoir était également de création récente. Il en eut la preuve en creusant sous sa base. Le bois était encore sec et il y avait dessous de petits brins d'herbe. Il contourna la crevasse et parvint aux rails sur l'autre bord. Ils étaient aussi artistement rouillés que les autres. La ligne décrivait une courbe à travers la campagne avant de contourner une colline et disparaissait dans une tranchée, évidemment creusée par l'eau.

Derrière, il y avait une autre carrière à chaux; Michaël comprit, d'après la carte, qu'il y avait une route courant le long du faîte de la colline. L'usine de ciment abandonnée était invisible de la route. Son philanthropique acheteur avait dû faire abattre les cheminées enfumées, depuis sa prise de possession, et les bâtiments blanchis ne se détachaient pas sur le sol crayeux de la colline.

Il découvrit ce qu'il cherchait avant même d'avoir franchi la moitié des trois kilomètres qui le séparaient des carrières à chaux.

Maintenant, la trace des lourdes roues apparaissait nettement. Par endroits, l'herbe qui poussait touffue entre les traverses, avait été foulée par leur passage.

Il cessa de suivre les rails et s'en éloigna en décrivant un demi-cercle qui devait le conduire à une petite brèche dans la colline. Son projet était de grimper jusqu'au sommet et de revenir par la crête jusqu'à ce qu'il pût dominer les chantiers. Il avait atteint la zone dangereuse.

Il prit sa canne de la main gauche et sortit son revolver qu'il fit glisser de son étui. Il lui fallut une heure pour atteindre la brèche. La montée avait été plus dure qu'il ne l'avait prévu. Sauf en un ou deux endroits, le chemin lui était barré par un mur lisse, impossible à escalader.

La montée avait été rude et ce ne fut qu'en nage et la gorge sèche que Michaël atteignit le sommet. De la brèche, il n'eut vue qu'en partie sur les chantiers. Il avait eu la précaution de se munir d'une paire de jumelles grâce auxquelles il put observer ce qui se passait en bas. Il n'y avait pas trace de train et son cœur se serra.

Il reprit sa piste, la poursuivit mètre par mètre et il eut peine à retenir un hurlement de joie lorsqu'il aperçut des rails conduisant à un grand hangar dont les portes étaient fermées.

A l'origine, c'était là sans doute que l'on fabriquait le ciment, mais les nouveaux propriétaires avaient ajouté des rails qui conduisaient à l'intérieur. Il poursuivit son ascension. Il se trouvait à mi-chemin entre la brèche et le point d'où il dominerait complètement les chantiers lorsqu'il entendit un moteur d'auto. Il s'aplatit par terre. Il était à peu près à cinquante mètres de la route qui se trouvait légèrement au-dessus de lui. En regardant en l'air avec précaution, il vit une auto passer à toute vitesse et disparaître en haut de la route.

Il n'y avait pas de doute, c'était l'Espagnol Grégori qui la conduisait. Il se releva prudemment et poursuivit sa route, l'œil aux aguets. Le sentier où il se trouvait lui semblait un chemin battu. Il s'en aperçut bientôt, mais en chercha vainement un

autre à droite ou à gauche. Il s'arrêta et se demanda s'il ne ferait pas mieux de retourner en arrière. C'était folie que de tenter seul la capture. Sa présence devait déjà avoir été signalée. Mais dans ce cas, toute la bande s'envolerait pendant qu'il retournerait chercher du secours, et sans doute l'or avec elle.

Entre ces deux risques, il se décida pour le premier.

Il ne lui fut accordé que peu de temps pour le regretter. Il n'avait pas fait trois pas qu'il entendit le sifflement d'un lasso. Le revolver au poing il se retourna pour faire face au danger, mais trop tard : la corde s'enroula autour de son cou, il fut ébranlé par un choc terriblement douloureux et s'affaissa lourdement sur le sol.

CHAPITRE XV

« LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES », DIT SIR RALPH

T. B. Smith ouvrit la porte de son bureau.

— Pas de nouvelles de Pretherston? demanda-t-il.

— Non, chef, lui répondit-on.

— Et de Barr, non plus?

— Non, chef.

T. B. se mordit nerveusement la lèvre inférieure.

— Qui est-ce qui les recherche?

— L'inspecteur Grey, chef; nous pouvons suivre leurs traces jusqu'au mont Pinham. Mais après, plus rien.

— Avez-vous averti la police du Hampshire, du Sussex et du Surrey? s'enquit encore T. B.

— Tout cela est fait, chef, répondit l'agent. Les polices de toutes les localités sont à leur recherche.

T. B. Smith se mordait toujours la lèvre.

— Je m'explique encore la disparition de Pretherston, dit-il, mais qu'est donc devenu Barr?

Son subordonné eut la sagesse de ne pas lui offrir de solution.

D'autres personnes manifestèrent leur inquiétude.

Moya Felton téléphona dans la matinée. Sir Ralph vint deux fois, bien qu'il fût douteux que son anxiété concernât la santé de Michaël Pretherston.

— Je suis convaincu que Michaël fera coffrer la bande, lui dit T. B., mais peut-être sera-t-il trop tard pour qu'il puisse mettre la main sur l'or!

— Cela me fait une belle jambe! s'écria sir Ralph avec rage, ce n'est pas le Gouvernement qui m'indemnisera des 2.800.000 livres d'or perdu? Je me fiche de la bande, ce que je veux retrouver, c'est mon or!

— On pourrait ne retrouver ni l'une ni l'autre, dit T. B. Mais, ce qui pourrait vous frapper davantage, sir Ralph, c'est le fait que Michaël Pretherston est en train de risquer sa vie pour vous retrouver votre bien!

— N'est-il pas payé pour cela? demanda sir Ralph, est-ce que cela ne fait pas partie de son métier de policier? Mon Dieu! je ne trouve pas qu'il fasse rien d'extraordinaire. A chacun ses risques; je prends la responsabilité des miens tous les jours.

— Si vous pouviez lire ce que je pense, répliqua suavement T. B. Smith, vous ajouteriez même qu'aujourd'hui, vous avez risqué gros. Je vous conseille de rentrer chez vous et d'essayer de vous calmer un peu.

— Et quand saurai-je quelque chose? demanda impitoyablement le baron.

— Quand vous aurez des sifflements d'oreilles, trancha T. B. Reconduisez sir Ralph!

Quant à lord Flanborough, son inquiétude fut

discrète. Il s'était si bien réconcilié avec Moya qu'il put lui parler avec calme et sans allusions à la mésalliance qui menaçait la famille.

— Tout bien examiné, Moya, lui dit-il, je crois que je fais aussi bien de ne pas voir Ralph. Après tout, les affaires sont une chose et les amis une autre, mais je refuse la moindre responsabilité au sujet de l'or à partir du moment où il a quitté le bateau. Cela regarde uniquement sir Ralph et je repousse absolument son assertion que la responsabilité nous incombe à tous les deux.

— Est-ce qu'il aura à supporter le coup?

— Du moins, partiellement, les assurances en couvriront une partie. Je crois que Ralph est un garçon très avare. Je répugne à décrier mes amis, mais Ralph pousse vraiment l'économie jusqu'à l'avarice. Je lui avais conseillé d'assurer l'or totalement, mais pour faire une économie dérisoire, il n'en a assuré que la moitié. Je le regrette pour lui!...

Il hocha tristement la tête en signe de sympathie.

— Je le regrette vraiment pour lui, mais je crois plus sage de ne pas le voir jusqu'à ce que cette affaire soit réglée. Et après tout, ajouta-t-il pensif, peut-être est-il préférable que vos fiançailles soient rompues. Il a parlé de vous d'une façon qui ne m'a pas plu, qui m'a même fâché. Ce n'est pas que je trouve votre conduite raisonnable, mais je ne permets à personne de parler de vous irrespectueusement.

A la vérité, sir Ralph s'était bien peu attaqué à Moya, mais s'était rattrapé avec son père qu'il accu-

sait franchement de ne pas faire face à ses responsabilités. Cela s'était passé pendant leur unique entrevue. Lord Flanborough se complaisait à se poser en père modèle, mais il n'abusait guère que lui-même. Moya, en effet, avait déjà été mise au courant de l'entrevue par Ralph en personne qui lui avait demandé son appui pour faire changer lord Flanborough d'attitude.

C'était le lendemain de la disparition de Michaël Pretherston et sir Ralph avait littéralement les nerfs en pelote. Il était regrettable pour lui qu'il eût justement décidé d'aller voir ce jour-là l'homme qu'une semaine plus tôt il se plaisait à considérer comme son futur beau-père.

Lord Flanborough avait omis d'avertir ses gens qu'il ne serait pas chez lui pour sir Ralph. Aussi, n'eut-il à s'en prendre qu'à lui-même quand il vit s'ouvrir violemment la porte de son cabinet de travail et sir Ralph y faire irruption.

— Cher Sapson, balbutia Sa Seigneurie abasourdie par cette visite impromptue, je vous en prie, asseyez-vous.

Sir Ralph répondit par des rugissements plutôt que par des mots :

— Non, je ne m'asseoirai pas. Je vous dis que je ne veux pas m'asseoir!

— Attendez que je ferme la porte, répondit Sa Seigneurie en émoi. Cher ami, n'oubliez pas, je vous en prie...

— Je n'oublie pas une chose : c'est que je suis sur le point d'être ruiné. Voilà la vérité! Sur le point d'être ruiné! dit sir Ralph avec violence, en frappant sur le bureau. Cette affaire va me coûter

un million et demi de livres sterling, et vous avez à prendre part aux pertes, Flanborough! Vous avez vos responsabilités. S'il n'y avait pas eu votre maudite fille, rien ne serait arrivé!

— Je vous défends, dit lord Flanborough, heureux de passer à une question qui lui permettait de parler avec hauteur, je vous défends de parler de ma fille sur ce ton, et si vous n'en changez pas, je vous prie de sortir immédiatement!

— S'il n'y avait pas eu votre fille, nous aurions pensé à faire revenir Griggs.

— Je ne suis pas employé de chemins de fer, répondit Sa Seigneurie avec une douce ironie, et n'ai pas qualité pour donner l'ordre à des mécaniciens de retourner à Seahampton. Voyons, Sapson, soyez raisonnable!

— Vous devez partager les pertes, reprit l'autre opiniâtrément. Vous avez des responsabilités morales. Pourquoi ai-je eu l'idée de faire aller vos maudits bateaux à Seahampton?

Son visage était hagard et défait. En deux jours, il avait tellement maigri que ses beaux vêtements, faits sur mesure, flottaient sur lui.

— On peut parler de tout avec calme et politesse, dit lord Flanborough. Je suis navré pour vous de cette perte d'argent. C'est, sans aucun doute, une grosse perte. Mais, cher ami, les affaires sont les affaires et vous ne pouvez vous attendre à ce que je me charge de vos responsabilités!

— Vous êtes aussi responsable que moi, tonna Ralph en sautant hors de sa chaise et en s'avançant sur le petit homme qui reculait prudemment. Et j'insiste pour que nous partagions les pertes!

— Qui se monteront à combien? s'informa Sa Seigneurie.

— A sept cent mille livres, grogna l'autre.

— A sept cent mille livres!... Impossible! répondit lord Flanborough avec force.

Ralph devint livide.

— Si vous refusez... siffla-t-il en tapant du poing sur la table, si vous refusez...

A cet instant survint du secours en la personne de Moya. Elle salua froidement sir Ralph et traversa la pièce pour rejoindre son père.

— Il n'y a toujours pas de nouvelles de Michaël? lui dit-elle.

— Mon Dieu! soupira Sa Seigneurie.

— Michaël! ricana Ralph, il n'y a pas de nouvelles de l'or! Voilà ce qui compte, Moya!

— Nous ne sommes plus sur le pied de nous appeler par nos prénoms, sir Ralph, répliqua-t-elle tranquillement.

— Eh bien, passons l'éponge! grogna Ralph.

— Je n'ai pas à passer l'éponge. Chacun de nous a ses ennuis, mais il y en a qui savent les supporter avec plus de courage que d'autres. Vous savez très bien que cette affaire ne risque pas de vous ruiner, et que vous avez énormément d'argent.

— Elle ne me ruinera pas, dit résolument sir Ralph, parce que votre père partagera les pertes.

— Si mon père est responsable, il les partagera, répondit la jeune fille, mais il est loin d'être prouvé qu'il soit responsable, n'est-ce pas, papa?...

— Loin d'être prouvé, confirma lord Flanborough en mettant une table entre lui et son furieux antagoniste.

On frappa à la porte et Sibble entra furtivement. Il regarda Moya d'un air mystérieux et elle s'approcha de lui.

— Qu'y a-t-il, Sibble? lui demanda-t-elle.

— Quelqu'un vous demande, Mademoiselle, dit-il, mais cela me fait l'effet de quelque chose d'extraordinaire.

— Quelqu'un me demande? mais, qui est-ce?...

— Je ne sais pas, Mademoiselle, mais l'homme a une commission à vous faire qui me semble extraordinaire.

Elle alla dans le hall où l'attendait un homme à l'aspect honnête, son chapeau à la main.

Son manteau de cuir lui donna d'abord à penser que c'était un conducteur d'omnibus. Elle ne se trompait pas tout à fait.

— Etes-vous lady Felton, Madame?

— Oui, répondit la jeune fille.

Il lui tendit une carte qu'elle prit. C'était la carte commerciale de MM. Arton et Arkwright, entreprise de transports. Ils prétendaient être en mesure de tout transporter, les machines aussi bien que les meubles et de disposer « d'un plus grand nombre de camions que toute autre entreprise similaire dans le sud de l'Angleterre ».

— Je crains qu'il n'y ait erreur, dit-elle. Je ne vous ai pas demandé de venir.

— Non, Mademoiselle, mais nous apportons les marchandises.

— Les marchandises? s'écria-t-elle avec étonnement.

Il la conduisit jusqu'à la porte et lui montra dix camions automobiles qui étaient alignés d'un côté de

la rue, depuis le pas de la porte jusqu'à Gaspard Place.

— C'est bien votre nom?...

Il retourna la carte, et lut par-dessus l'épaule de Moya :

LORD FLANBOROUGH,
Felton House
Grosvenor Avenue.

— Vous n'avez pas de lettre?

— Non, Mademoiselle, on m'a simplement donné l'ordre d'apporter les produits chimiques à Sa Seigneurie et de vous faire demander.

— Les produits chimiques?... répéta-t-elle.

Son père l'avait rejointe à la porte.

— Qu'est-ce que c'est? demanda-t-il.

— Cet homme vous apporte des produits chimiques.

— Quelle histoire! Ce doit être une erreur, dit lord Flanborough, je ne suis pas pharmacien.

Il descendit les marches de l'escalier avec sa fille et alla jusqu'au premier camion. Elle regarda à l'intérieur, mais il lui sembla vide.

— Où est-ce donc ce que vous apportez? demanda-t-elle avec surprise.

— Par terre, Mademoiselle.

Et alors, elle aperçut plusieurs colis enveloppés de sacs.

— Ils pèsent lourd, dit l'homme qui regardait à côté d'elle.

Elle avança la main pour en saisir un et le tirer vers elle, mais n'y parvint pas.

Lord Flanborough essaya à son tour et arriva à le trainer. Il sursauta en le tâtant.

— Vous n'avez pas un couteau? demanda-t-il à l'homme. Celui-ci sortit de sa poche un énorme canif qu'il ouvrit.

— Attention, mylord, dit-il, il coupe bien...

Mais lord Flanborough avait déjà fendu la toile et mis à l'air un lingot jaune foncé. Il rendit le canif et recula de quelques pas.

— Combien y a-t-il de camions? interrogea-t-il d'une voix rauque.

— Dix, Monsieur. Ils contiennent tous le même nombre de colis. Est-ce qu'il faut les ramener aux docks?

Lord Flanborough réfléchit un instant.

— Descendez-les au sous-sol et mettez-les à la cave! dit-il.

Il remonta les marches de l'escalier et retourna dans son cabinet de travail.

Sir Ralph attendait. L'impolitesse de son hôte n'avait fait ni descendre, ni monter sa colère.

Lord Flanborough s'approcha brusquement de lui et lui dit :

— Finissons-en, Sapson. A combien s'élève la perte que vous me demandez de supporter dans l'affaire de l'or?

— A la moitié.

— Eh bien! pour en finir, je vous couvrirai pour la totalité, moyennant deux cent mille livres.

Ralph vacilla :

— Vraiment? demanda-t-il avec incrédulité.

— Vraiment.

— C'est une affaire faite, dit Ralph en sortant son carnet de chèques.

Il en remplit un avec une certaine nervosité mais

il était assez lisible pour être remis à lord Flanborough qui, de son côté, était en train d'écrire de l'autre côté de la table, avec peut-être plus de fermeté, mais non moins d'empressement.

— Voilà le chèque, dit sir Ralph.

— Et voilà un mot de moi vous dégageant de vos responsabilités, répondit Sa Seigneurie.

— Peut-être ai-je été un peu vif, ajouta sir Ralph en plissant son front moite, mais vous comprendrez?...

— Je comprends parfaitement, dit lord Flanborough.

— Les affaires sont les affaires, dit sir Ralph.

— Les affaires sont les affaires, répéta Sa Seigneurie en pliant le chèque et en le glissant dans sa poche.

CHAPITRE XVI

SUR L'IMMORALITÉ DES VOLEURS PROFESSIONNELS

Le bâtiment principal de ce qui avait été autrefois les fabriques de ciment Boltover consistait en quatre murs et un toit d'ardoises. C'est là que se trouvaient les meules et les machines à concasser qui transformaient la craie et la boue de la rivière voisine en matériaux pour le ciment.

Appuyées contre le bâtiment se trouvaient les chambres de chauffe et les fours. Il n'y avait plus trace de meules, quoique les fours restassent encore debout. Toutes les machines avaient été enlevées, le ciment du sol renforcé et la seule mécanique visible était une grosse « compound » qui n'avait pas cessé d'être sous pression jour et nuit, tant que les deux wagons n'avaient pas été forcés. On pouvait voir, dans chacun d'eux, un large trou circulaire; les gouttes de métal qui pendaient autour de leurs bords ou qui avaient coulé sur le sol, indiquaient la chaleur terrifiante qui avait été employée pour fondre les parois d'acier.

Près d'un des murs étaient soigneusement rangés un certain nombre de paquets sur lesquels était

assis Mr. Mulberry, dont l'allure bénigne contrastait avec le fusil chargé qu'il tenait sur ses genoux.

Dans un petit bureau donnant sur le bâtiment principal, dont il était séparé par une porte d'acier, se trouvaient réunis les sept principaux organisateurs de cette expédition : Francis Stockmar, Grégori, le colonel Westanger, Jacques Colling, Thomas Stockmar, Cumingham et Kate.

La parole était à Grégori. Il était penché sur la table, les mains croisées, la tête tournée vers la jeune fille, assise en face de lui, un peu à sa droite.

— Je pense qu'il faut en finir, Kate, disait-il. Crime-Street commence à devenir un terrain brûlant.

— Je n'aurais jamais pensé que vous pussiez perdre votre sang-froid, dit-elle.

— Je suis de sang-froid, dit-il d'un air renfrogné. Je n'ai pas envie de passer de vie à trépas, si vous voulez tout savoir. La police est à nos trousses. « Ils » savent que vous avez quitté Londres et ils sont à votre recherche.

— « Ils » m'ont trouvée, répondit la jeune fille froidement. A Brighton!

— Nous avons fait un grand coup et il nous faudra une année pour nous en sortir, continua Grégori, mais quand nous en serons sortis, alors ce que nous aurons de mieux à faire, ce sera de nous ranger!

— Et pourquoi voulez-vous vous ranger? demanda-t-elle.

— Ma chère Kate, dit-il d'un ton plaintif, ne posez donc pas de questions aussi absurdes! Il n'y

a aucune raison au monde pour que nous ne nous rangions pas. Nous avons assez d'argent comme ça.

— Alors, c'est cela ce que vous entendez par vous ranger?... insista-t-elle. Je ne suis par sarcastique, je demande une explication pure et simple. Ne m'avez-vous pas toujours dit que l'on travaillait pour l'honneur et non pour l'argent? Vous m'avez répété cela toute ma jeunesse. Vous m'aviez même dit que si vous étiez millionnaire — elle regarda son oncle en fronçant les sourcils — rien ne vous ferait devenir « bête et honnête », ce sont vos propres paroles.

— Ma chère enfant, dit le colonel Westhanger, je vous ai dit bien des choses qu'il ne faut pas prendre à la lettre. Nous avons eu tout l'amusement que nous pouvions désirer et maintenant nous allons...

Il ne trouvait pas de mot pour remplacer une certaine expression qu'il désirait éviter.

— Nous ranger, suggéra-t-elle, devenir bête et honnête?

— Mais naturellement, Kate, dit Grégori avec impatience, voulez-vous donc être une bête traquée toute votre vie?

— Pourquoi pas? demanda-t-elle étonnée. Il y a autant de plaisir à être poursuivie qu'à poursuivre. Vous avez dit cela maintes et maintes fois. Est-ce que Michaël Pretherston...

— Au diable Michaël Pretherston! dit Grégori.

— Est-ce que Michaël Pretherston, continua-t-elle, trouve autant de plaisir à me traquer que moi, à lui échapper? Est-ce que Michaël Pretherston trouve autant de plaisir en suivant ma piste que moi à la tracer?

— Quoi qu'il en soit, dit Grégori, j'en ai assez,

je veux fermer boutique et je vous invite à faire de même. Il y a encore autre chose, Kate...

Il regarda le colonel, cherchant son appui du regard, mais le colonel trouva préférable à ce moment de regarder le plafond.

— Quelle est l'autre chose? demanda-t-elle.

— Eh bien! vous savez, je suis très épris de vous, dit-il, et je voudrais...

Il ne parvenait pas à achever sa phrase.

— Vous voudriez vous ranger? suggéra-t-elle d'un air innocent. Qu'est-ce que c'est que cette manie de se ranger qui vous prend tous? Est-ce que cela signifie que nous ne tenterons plus jamais de grands coups?

Elle posa ses coudes sur la table.

— Allons, allons, Kate, ne soyez pas si impressionnable, dit le colonel en lui tapotant l'épaule. Vous avez été une très brave fille et nous vous devons presque tout ce que nous possédons. Je suis sûr que tout le monde ici reconnaît que vous avez été le cerveau de notre association. La seule fois que nous avons été pris, c'est quand nous avons essayé de ne pas suivre vos instructions. Maintenant tenons-nous tranquilles.

— Quand les chasseurs ont attrapé un renard, restent-ils ensuite tranquilles et ne chassent-ils plus jamais? A la guerre, quand un soldat est sorti sain et sauf d'une bataille, reste-t-il ensuite bien tranquille et ne continue-t-il plus à se battre? Est-ce que le chasseur poursuivi par un lion reste tranquille et laisse les lions en paix?

— Ce n'est pas la même chose, dit son oncle hargneusement.

Grégori se pencha vers elle et lui prit la main. Elle le repoussa.

— Je vais vous dire ce qui peut vous changer, petite fille, dit-il, sans se laisser arrêter par la rebuffade. L'amour peut vous changer. Ne m'enlevez pas tout espoir.

Elle le regarda et lui éclata de rire au nez.

— Il y a un homme au monde qui à lui seul vaut mieux que vous tous.

Elle fut interrompue par un craquement comme si une chose très lourde avait été jetée contre la porte. Quelqu'un tourna la poignée : Grégori se précipita pour ouvrir. On poussa dans la pièce un homme ligoté. Derrière lui, apparut la figure méphistophélique du docteur Garon.

— Une bonne prise! s'écria-t-il triomphalement.

— Qui est-ce? demanda Grégori en regardant l'homme à moitié évanoui.

La jeune fille ne posa aucune question. Elle pâlit, car elle venait de reconnaître Michaël Pretherston.

CHAPITRE XVII

LE PLAN DU SENOR GRÉGORI

C'est un fait notable qu'au cours de sa carrière Kate n'assista jamais à aucun acte de violence, bien qu'elle eût eu pour compagnons les criminels les plus décidés et qu'elle eût été entourée d'hommes que rien ne pouvait empêcher de parvenir à leurs fins. Quand on arrêtait un membre de sa bande, cela se passait toujours « en douce ». Deux étrangers arrivaient; il y avait une conversation à voix basse; quelqu'un demandait son chapeau et disparaissait de la circulation, quelquefois pour longtemps. Elle n'avait jamais vu brutaliser un de ses compagnons et elle n'avait jamais pensé qu'il pût y avoir de la cruauté chez eux jusqu'au moment où elle les vit entourer le corps ligoté et le jeter sur une chaise. Elle les regardait avec étonnement et horreur.

Michaël s'était évanoui, étranglé par le lasso. La corde ayant été desserrée, il avait repris conscience et avait voulu lutter, mais il avait été assommé par les trois hommes qui le guettaient depuis le moment où il s'était éloigné des rails et s'était dirigé vers l'est. Ils lui avaient passé ses propres menottes.

Il s'en rendit compte lorsqu'il revint à lui, la tête lui tournant et chacun de ses os lui faisant mal.

Il mit ses coudes sur la table et s'enfonça la tête dans ses mains, essayant de rassembler ses idées. Le froid de l'acier des menottes contre son nez était le point de départ de ses méditations. Le coup qui l'avait assommé avait été amorti par son chapeau de feutre; il se frotta la tête et sentit la bosse faite par la canne plombée du docteur Garon.

— Et maintenant, éveillez-vous, dit Grégori rudement.

Michaël leva la tête vers l'homme qui l'avait interpellé.

— Hello, Grégori! dit-il bêtement. Il regarda autour de la pièce et aperçut la jeune fille qui le regardait.

— Vous vous êtes mis dans de beaux draps, mon jeune ami, dit le colonel Westhanger.

Michaël tourna lentement ses yeux vers lui et sourit.

— Et vous donc, colonel! Ce sont les travaux forcés à perpétuité qui vous attendent.

Le colonel verdit.

— C'est du bluff, dit Garon. Il est venu ici seul. Je l'ai guetté pendant une heure. Il a voulu faire le travail tout seul.

— Seul, répéta le colonel, et la jeune fille qui le surveillait vit sa figure se durcir. Seul! Etes-vous sûr?

— Absolument sûr, répondit le docteur.

Il était assis, les jambes écartées, penché en arrière, fumant un cigare qu'il venait d'allumer.

— Ce serait une sale histoire, hein! si vous aviez

fait une blague? dit Michaël d'un ton trainant. Il recouvrait peu à peu ses esprits et son sang-froid.

« C'est une sale histoire. Il faut en prendre votre parti.

— Et qu'est-ce que vous appelez « en prendre son parti »? ricana Grégori. Enlever vos menottes et nous les mettre? Si c'est le bagne qui attend le colonel, qu'est-ce qui m'attend, moi? Vous n'espérez pas que je vais retourner à Dartmoor (1) pour construire des murs de pierre pour les fermiers de la lande, non?

— Et que dois-je espérer? demanda Michaël.

— Il n'y a qu'une chose qui puisse me satisfaire, lui siffla l'autre dans la figure : c'est de me débarrasser de vous.

— Drès pien, approuva Stockmar.

Le cœur de la jeune fille s'arrêta presque de battre et pendant un moment elle ferma les yeux et s'agrippa au bord de la table. Elle crut qu'elle allait se trouver mal et ses genoux tremblaient sous elle. Heureusement l'attention des autres se portait sur Michaël et personne ne remarqua son émotion. Elle se mordit les lèvres et, par un violent effort de volonté, retrouva le contrôle d'elle-même. Elle regarda Michaël, il souriait toujours et ses yeux qui étaient posés sur Jacques Colling étaient pleins de bonne humeur.

— La partie se joue entre vous et nous, disait l'ingénieur. Vous ne pensez pas que nous avons risqué le coup uniquement pour nous voir jugés. à Old Bailey?

— Non, à Winchester, corrigea le détective. C'est

1. Prison du sud de l'Angleterre.

une très jolie Cour d'assises; le plafond voûté vous plaira, Jacques. Pur style gothique.

— Un moment, dit le colonel tout à coup.

D'un signe de tête il appela les hommes dans un coin de la pièce où ils tinrent à voix basse un conciliabule. La jeune fille et Michaël furent laissés seuls en tête-à-tête et, obéissant à une impulsion qu'elle n'aurait pu expliquer, elle lui tourna le dos et se dirigea vers la fenêtre; cette façon d'agir n'échappa pas à Grégori qui l'examinait du coin de l'œil. La petite conférence se termina et le colonel revint vers les autres.

— Ecoutez, Pretherston, j'ai une proposition à vous faire. Vous n'êtes pas riche, je crois.

— Mes affaires privées ne vous regardent pas, dit Michaël calmement. Je n'ai pas envie d'en parler avec vous.

— Le coup rapportera deux millions et demi de livres sterling et nous sommes dix à nous les partager. Facilitez-nous notre fuite et il n'y aura pas loin de deux cent cinquante mille livres pour vous.

La jeune fille se retourna et regarda Michaël. Comment réagirait-il devant cette offre? Elle savait combien était grand le désir de l'argent chez les hommes, et surtout de l'argent gagné aisément. Elle attendit, retenant sa respiration et son attente était presque douloureuse.

— Deux cent cinquante mille livres, répéta Michaël, c'est une somme. Pourquoi me faites-vous une telle proposition?

— C'est une somme, insista le colonel d'une façon significative.

Michaël éclata de rire.

— Je suppose qu'il fut un temps dans votre vie, dit-il d'un ton traînant, où vous auriez assommé un homme qui vous aurait offert de l'argent pour commettre un action malhonnête. Mais peut-être ce temps n'a-t-il jamais existé?

— Je ne veux pas plus parler de mes affaires privées que vous des vôtres, dit le colonel d'un air hargneux. Je vous fais une offre — il frappa du poing sur la table — l'acceptez-vous?

Michaël secoua la tête.

— Je ne veux pas être grossier avec vous, dit-il, parce que vous êtes plus âgé que moi et que vous finirez bientôt misérablement votre vie.

Il vit la figure de l'autre se contracter.

— Je ne dis pas cela pour vous être désagréable, continua Michaël. Je vous dis simplement la vérité. Supposons que vous sortiez d'ici, comment vous échapperiez-vous d'Angleterre? Tous les ports vous sont fermés.

— Je vais vous dire comment nous sortirons d'Angleterre, dit Grégori. Par la seule route possible, par Londres.

— En bateau, par Londres?

C'était la voix de la jeune fille, stupéfaite.

— Nous avons trouvé cela tous seuls, Kate, dit Grégori avec une grimace. C'est notre dernier coup. Nous ne vous avions pas prévenue, parce que nous pensions que cela n'était pas la peine. Tout est arrangé depuis la semaine dernière.

— Sans m'avoir demandé mon avis? dit-elle.

Il fit un signe d'assentiment.

— Qu'en dites-vous, Pretherston? C'est votre dernière chance.

— Ce n'est pas ma dernière chance, dit l'autre gaiement.

— Que voulez-vous dire?

— Vous le verrez bien, dit Michaël, devenu soudain sévère. Je vous préviens que vous n'avez plus beaucoup de temps devant vous.

— Et vous encore moins, dit Grégori avec un sourire inquiétant.

— Donnons-lui une demi-heure pour réfléchir, suggéra Jacques. Mettons-le dans la machinerie.

C'était un inconfortable petit hangar qui avait été construit près des concasseuses pour y placer une dynamo. Il était maintenant vide, à l'exception d'un lit de camp sur lequel avait couché un des hommes de la bande. Des portes d'acier fermées au verrou donnaient, l'une dans le bâtiment où se fabriquait le ciment et l'autre sur l'extérieur; pour être tout à fait sûr de sa capture, Garon se proposa pour monter la garde.

Michaël fut jeté dans la petite chambre et la porte claqua derrière lui.

— Maintenant, dit Grégori lorsqu'ils furent de retour dans le bureau, il faut prendre une décision, et vivement. Si nous sommes sûrs que ce type est seul, il faut s'en débarrasser.

— Vous n'allez pas le tuer? s'écria Kate.

Il se tourna vers elle en grondant.

— C'est notre affaire. Cela ne vous regarde pas, Kate, dit-il. Je vous dis qu'il faut le faire, pour notre propre sauvegarde.

— La première chose à faire, dit le colonel, c'est d'emporter l'or.

— Il sera chargé sur des camions demain matin,

dit Grégori, et le mieux c'est de garder ce type vivant jusqu'à ce que l'or soit expédié.

— Emploierons-nous nos propres camions?

Grégori secoua la tête.

— Oh! non, dit-il, ce serait trop dangereux. J'en ai loué dix à un homme d'Eastbourne, spécialisé dans le transport des machines. Il n'a aucune idée de ce que l'on peut fabriquer ici, je lui ai dit que c'était un alliage de plomb que nous allions embarquer aux docks. Stockmar junior rencontrera le convoi à Londres. Nos hommes sont à bord du bateau et embarqueront les colis.

— Ça me paraît risqué de faire traverser Londres à tout cet or sans aucune garde, dit Jacques Colling en secouant la tête.

— Ce serait encore plus risqué de le garder, répondit l'autre avec calme. Notre seule chance repose sur l'ignorance du bonhomme qui viendra lui-même surveiller l'embarquement ici. Ses gens ne toucheront pas aux lingots; je l'ai prévenu qu'il était dangereux de toucher aux colis qu'il transporterait. Et maintenant, Kate, vous pouvez vous apitoyer sur le sort de Pretherston.

Elle haussa les épaules et s'appuya contre la fenêtre, les mains derrière le dos.

— Puisque c'est nécessaire, dit-elle d'un ton froid.

Le colonel poussa un soupir de soulagement.

— Voilà comment il faut envisager les choses, ma fille, dit-il d'un ton approbateur. Je savais bien que vous ne flancheriez pas.

Elle ne répondit rien.

— Vous avez dit qu'il serait fait dix parts; m'avez-vous comptée? demanda-t-elle.

— Vous êtes avec moi pour une part, mon enfant, dit le colonel en lui tapotant l'épaule. Ne soyez pas inquiète. Vous ai-je jamais refusé quelque chose?

Elle secoua la tête.

— Je ne me souviens pas que vous m'ayez jamais refusé quoi que ce soit, dit-elle d'un air absent. Quand a lieu ce... Elle ne trouva pas de mots pour finir sa phrase.

— Pretherston? dit Grégori. Oh! non, on ne peut rien faire maintenant. Je pense que vous êtes d'accord avec nous, colonel. Nous devons être absolument sûr qu'il est seul et qu'il n'a pas la moitié de la police métropolitaine derrière lui. Je ne ferai rien jusqu'à demain soir.

Elle inclina la tête.

— Je vois, dit-elle simplement; puis, elle ajouta : Je vais dans ma chambre.

Ils lui avaient arrangé une chambre confortable dans ce qui avait été autrefois le bureau de contremaître. Elle traversa lentement les hangars et s'arrêta un instant pour contempler la grosse locomotive; un léger jet de vapeur s'échappait de la soupape de sûreté.

Puis elle entra dans la chambre.

CHAPITRE XVIII

MALGRÉ TOUT, LE COLONEL ÉTAIT UN GENTLEMAN

Ce n'est qu'à dix heures du matin, le jour suivant, que la bande vit apparaître la jeune fille. Elle avait passé une nuit sans sommeil à faire son examen de conscience et à envisager l'avenir.

Mulberry, qui n'avait plus son fusil, avait repris son aspect respectable de directeur général d'une honnête société. Il salua la jeune fille d'un signe de tête.

Il surveillait le chargement des lingots sur les camions que l'on voyait se profiler sur la crête de la colline et auxquels conduisait un chemin en zig-zag, creusé dans la pierre par le précédent propriétaire de la carrière.

Un peu plus tard, Mr. Mulberry grimpait jusqu'au haut de la colline et donnait ses dernières recommandations au camionneur.

— Je vous paierai d'avance, dit Mr. Mulberry en sortant de son portefeuille une liasse de billets de banque. Vous avez bien compris les instructions relatives au lieu de destination de ces colis?

— Oui, monsieur, dit l'homme. Les docks de la

Tamise. Je les livrerai à la personne qui m'a engagé avant-hier.

— M. Stockmar, dit Mulberry.

— C'est bien cela, Monsieur. Ces choses ont-elles de la valeur?

Mulberry secoua la tête.

— Scientifiquement, elles en ont beaucoup, mais commercialement, aucune. Vous avez probablement entendu parler du bioxyde de plomb, le plus lourd des minéraux?

— Je ne crois pas, répondit le camionneur franchement. Je ne suis pas un savant.

— C'est un produit d'une grande utilité pour la fabrication du papier, dit Mulberry laissant libre cours à ses facultés d'invention. Il est très inflammable, mais non explosible tant qu'il est transporté par des spécialistes comme mes hommes le sont.

Il désigna la procession qui montait le sentier, chacun des hommes portant un paquet sur son épaule.

— Ce sont des Italiens, n'est-ce pas?

Mr. Mulberry fit un signe de tête affirmatif.

— Les étrangers sont épatants pour travailler dans les produits chimiques, dit l'homme sentencieusement.

Il regarda en bas.

— Voilà une bien jolie personne, monsieur, dit-il respectueusement, ne sachant pas si Kate qui venait juste de sortir des bâtiments et se promenait sans but dans la cour, était une employée ou une amie.

— C'est ma secrétaire particulière, dit M. Mulberry.

— Une bien jolie personne, tout à fait une dame.

— C'est bien, c'est bien, dit Mr. Mulberry.

Il attendit jusqu'à ce que le dernier paquet fût embarqué sur le dernier camion, serra cordialement la main du camionneur et descendit nonchalamment le sentier. Personne n'aurait pu soupçonner qu'il venait de confier près de trois millions de livres sterling en lingots d'or aux bons soins d'un camionneur de hasard.

Au milieu du sentier, il rencontra Kate qui montait.

— Kate, dit-il à voix basse, si vous allez jusqu'en haut et si ce type vous demande qui vous êtes, répondez-lui que vous êtes ma secrétaire particulière, si ça ne vous fait rien. Je vous expliquerai pourquoi plus tard.

Elle acquiesça et continua à marcher lentement jusqu'à ce qu'elle fût au sommet. Les camions se préparaient bruyamment à partir. Le camionneur qu'elle avait déjà rencontré auparavant la salua.

— Avez-vous un morceau de papier? lui demanda-t-elle.

— J'ai une carte, mademoiselle, répondit-il.

— Ça suffira, dit-elle. Prêtez-moi un crayon.

Elle écrivit quelques lignes et les lui tendit.

— Je suis la secrétaire particulière du directeur, dit-elle.

— Je sais, mademoiselle.

Il regarda la carte en fronçant les sourcils.

— D'abord, vous conduirez les camions à cette adresse, et vous demanderez à voir le monsieur dont j'ai écrit le nom.

— Mais on m'avait dit d'aller droit aux docks.

Elle sourit et acquiesça.

— Je sais, dit-elle, mais mon patron pense maintenant qu'il est préférable que vous passiez là d'abord. Sa Seigneurie, ou bien vous accompagnera jusqu'à destination, ou bien vous fera entreposer les produits chimiques pour la nuit.

Il regarda l'adresse.

— Lord Flanborough, lut-il. Et s'il n'est pas là, mademoiselle?

Elle avait prévu la question.

— Demandez à voir lady Moya Felton, c'est sa fille, dit-elle. De toutes façons, demandez à la voir en premier lieu.

— C'est bien, mademoiselle, dit l'homme, un peu impressionné. Je connais Sa Seigneurie. Je l'ai souvent vue à Seahampton.

— Maintenant, vous pouvez vous en aller sans attendre encore de nouvelles instructions, dit Kate.

L'homme rit d'un air entendu, se hissa à côté du chauffeur de la seconde voiture et, l'un après l'autre, les dix camions démarrèrent. Elle les regarda partir jusqu'à ce qu'ils eussent disparu derrière la crête de la colline, puis elle redescendit le chemin en zigzag.

Elle rencontra Grégori à la porte des chantiers.

— Où avez-vous été? demanda-t-il.

— J'ai été voir partir le butin, dit-elle gaiement.

— Moins vous en aurez vu, mieux ça sera, grommela-t-il. J'avais dit à cet âne de Mulberry de ne pas vous laisser voir par cet homme. N'entrez pas, je voudrais vous parler.

Il était mal à l'aise et ne savait comment commencer.

— Vous savez, Kate, je suis très amoureux de vous.

— Vous avez eu toutes les raisons de l'être.

— Je les ai encore.

— Je n'en suis pas sûre, l'interrompit-elle, mais continuez.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il, d'un ton soupçonneux.

— Continuez, insista-t-elle, où vous conduit votre amour?

— Au mariage, répondit-il. Votre oncle ne fait pas d'objection, et nous nous marierons aussitôt que nous serons en Amérique du Sud.

— En Amérique du Sud? — Elle le regarda. — Ainsi telle est votre destination, continua-t-elle lentement, et je dois vous épouser, selon ce que vous avez convenu avec mon oncle.

— C'est à peu près cela, répondit Grégori.

— Et si j'avais pris d'autres dispositions?

— Vous n'avez pas à prendre d'autres dispositions, dit Grégori, sûr de lui. Le fait est, Kate, qu'il faut que vous en finissiez avec vos grands airs. Nous les avons supportés parce que cela nous rapportait, je suppose. Maintenant, nous sommes tous dans le même bateau au propre et au figuré.

Il rit très haut de sa plaisanterie.

— Vous avez de drôles d'idées derrière la tête, et nous ne pouvons pas vous laisser courir en liberté.

Elle rejeta la tête en arrière, lui tourna le dos et voulut s'éloigner, mais il l'attrapa par le bras et la tira vers lui.

— Quand je dis que vous devez m'épouser, je sais ce que je dis.

— Me demande-t-on mon avis? dit-elle en se dégageant lentement.

— Vous pouvez le donner si vous consentez au mariage. Sinon ce n'est pas la peine.

— Je comprends, dit-elle. J'y réfléchirai. On ne prend pas une décision comme celle-là en une minute.

Elle entra dans sa chambre et s'y enferma. A cinq heures du soir, son oncle vint frapper à sa porte.

— Vous dormiez? demanda-t-il.

« C'est curieux, pensa-t-elle, comme les manières et même le ton de ces hommes ont changé en peu de temps. » Elle était si habituée à l'attitude de respect presque exagérée qu'ils avaient coutume de prendre envers elle, que ce changement lui était extrêmement pénible. Et ce changement était réel. Même son oncle avait perdu son masque débonnaire et la traitait maintenant en enfant, en enfant qu'il fallait dresser.

— Je pensais, répondit-elle.

Il grommela quelque chose et revint avec elle au bureau.

— Il faut en finir avec ce Michaël Pretherston, vous comprenez?

— Oui, répondit-elle.

— Les autos viendront nous prendre dans une demi-heure. Vous et moi serons les premiers à partir.

— Vous croyez? demanda-t-elle.

— Qu'est-ce que vous insinuez? dit-il sévèrement. Je vous préviens, Kate, que je ne suis pas d'humeur à supporter vos plaisanteries.

A ces mots, elle ne répondit pas, mais poussa la porte d'acier qui conduisait au lieu de réunion et entra. A sa grande surprise, Michaël était là. Non seulement il avait encore ses menottes, mais on lui avait lié les bras. Grégori était assis sur la table, et ne se leva pas quand elle entra, ce qui était une nouvelle preuve que l'autorité qu'elle avait, ou croyait avoir eu sur ces hommes avait complètement disparu.

— Kate, vous pouvez user de votre influence sur ce type, dit Grégori d'un air d'ennui, c'est sa dernière carte. On lui a laissé une nuit pour réfléchir, mais il s'obstine à refuser.

Elle marcha vers le détective.

— Michaël, dit-elle doucement, rien ne peut vous décider à devenir un des nôtres?

— Rien, répondit-il.

— Rien que nous pourrions vous donner, rien de ce que je pourrais vous donner?

Il la regarda fermement.

— Rien de ce que je pourrais prendre de vous à ce prix, dit-il tranquillement.

— Aimez-vous vivre?

— Autant que tout être vivant, répondit Michaël qui connaissait ses auteurs.

— Aimez-vous quelque chose au monde? Une jeune fille? demanda-t-elle d'une voix légèrement tremblante.

Il acquiesça.

— Une jeune fille, répondit-il et il la regarda.

Il lui sembla qu'une main de glace étreignait son cœur et, pendant un moment, elle ne put continuer.

— Ne vaut-elle pas cela? dit-elle, retrouvant son équilibre.

— Elle vaut bien des choses, mais pas cela.

Elle regarda le parquet.

— Pauvre fille! dit-elle.

— Maintenant que nous avons essayé le sentiment, ricana Grégori, nous allons user d'un argument plus pratique, Pretherston, vous n'avez plus qu'une heure à vivre.

— Je mourrai en bien mauvaise compagnie, dit Michaël en faisant la grimace. J'avais espéré que je mourrais pendu par un bourreau légal, comme vous le serez un jour. Etre charcuté par un coupeur de gorge novice n'est pas une perspective très agréable.

Grégori proféra une injure et le frappa au visage. Il l'aurait de nouveau frappé, si la jeune fille ne s'était placée entre eux.

— Michaël, vous mourrez en bonne compagnie, dit-elle d'une façon tellement décidée qu'aucun d'eux ne comprit d'abord ce qu'elle voulait dire — du moins, si vous pensez que je suis une bonne compagnie.

— Que voulez-vous dire? haleta le colonel.

— Simplement, que vous me tuerez avec lui, dit-elle avec une sérénité qui remplit Michaël d'admiration, parce que je vous ai tous trahis.

A ce moment, Garon se précipita dans la pièce en criant :

— Ils ne sont pas revenus! Les camions sont partis!

— Partis? Partis où? demanda Grégori d'une voix rauque.

— Je viens juste de téléphoner, haleta le docteur. Ils sont allés chez lord Flanborough. Il a récupéré son or!

Il y eut un silence de mort, que rompit la jeune fille.

— Ils sont allés chez lord Flanborough, répéta-t-elle. Je le sais. C'est moi qui les ai envoyés.

La situation était tellement tendue que personne n'osait parler. Tout à coup, Grégori se précipita sur la jeune fille, avec une expression démoniaque.

— Oh! vous! grinça-t-il, et il lui sauta à la gorge.

Alors, tout ce qu'il y avait encore d'honneur chez le colonel Westhanger revint à la surface. Il saisit Grégori et le jeta à terre.

— En arrière, chien! gronda le vieillard.

Ce fut son dernier mot. Il y eut un coup de feu et le colonel Westhanger tomba de son long sur la table, une balle dans le cœur.

La jeune fille, folle de terreur, s'adossa au mur pendant que Grégori se levait, tenant son revolver encore fumant.

— Vous êtes prophète, lui dit-il durement. Vous avez dit que vous alliez mourir avec Michaël Pretherston, vous avez dit la vérité. Enfermez-les ensemble, je vais réfléchir à ce qu'il faut en faire.

CHAPITRE XIX

OU MICHAEL SE DÉCOUVRE UN FAIBLE POUR LES CHOSES CRIMINELLES

La jeune fille se leva de sa chaise et s'avança vers l'endroit où Michaël, couché par terre, n'avait pas bougé depuis qu'on l'y avait jeté.

Il ouvrit les yeux et sourit.

— Alors, Kate..., dit-il faiblement, on se retrouve toujours.

Elle s'assit à côté de lui, et lui soulevant la tête, la mit sur ses genoux.

— Ça c'est gentil, murmura-t-il.

— Pourquoi gentil? interrogea-t-elle avec curiosité. Parce que je vous procure un oreiller plus doux que la pierre?

— Pas seulement cela, répondit-il.

— Alors pourquoi? demanda-t-elle avec insistance.

— Oh bien, sans doute parce que ce sont vos genoux! ajouta-t-il d'un air vague.

Les lèvres de Kate prirent une expression amusée.

— Serait-ce différent si c'était les genoux de quelqu'un d'autre? dit-elle.

Il la regarda et lui dit :

— Posez votre main sur mon front.

— Comme cela?

Elle mit sa main sur le front fiévreux de Michaël.

— Quel effet cela vous fait-il? lui demanda-t-elle après un long silence.

— Cela me soulage beaucoup; ne me posez pas tant de questions.

Ses doigts glissèrent sur le visage du jeune homme et lui pincèrent gentiment le nez.

— Oh, Kate, murmura-t-il d'une voix lourde, moi qui allais justement m'endormir.

— Pourquoi faire? répondit-elle, bientôt vous dormirez de votre dernier sommeil et moi aussi.

Elle ajouta avec calme, du même ton dont elle aurait annoncé un poulet rôti pour le dîner :

— Je souhaite qu'ils vous tuent le premier, dit-elle d'un air pensif.

— Misérable petite vampire! s'écria Michaël indigné. Pourquoi ce souhait?

Elle haussa les épaules et rejeta ses cheveux en arrière sans le quitter des yeux.

— Je ne sais pas, dit-elle enfin. Probablement pour être sûre que c'en est vraiment fini de vous. Que personne d'autre ne vous aura. Et alors tout me sera égal.

Il ne bougea pas; elle vit ses paupières frémir une seconde, mais il demeura immobile, le regard fixé au-dessus d'elle, sur le plafond souillé de la machinerie.

— Répétez-moi ce que vous venez de dire, murmura-t-il.

— Vous répéter quoi? Que je voudrais qu'ils vous

tuent le premier? demanda-t-elle d'un air innocent.

« Mike! s'écria-t-elle tout d'un coup, qui était cette jeune fille?

— Quelle jeune fille?

— La jeune fille que vous aimez?

— Comment? mais vous, naturellement, répondit-il surpris.

Sa main glissa de son front et couvrit les yeux de Michaël.

— Répétez-moi cela, singea-t-elle.

— Vous, répéta-t-il. Vous voyez, je suis plus complaisant que vous.

— Et même pour moi vous ne vous joindriez pas à nous?

— Même pour vous.

Elle ne dit plus rien pendant un temps.

— Comment avez-vous découvert que nous étions ici? questionna-t-elle.

— Il était clair que c'était le seul endroit où vous pouviez être, répondit-il.

— Quel garçon sûr de vous vous faites! Et savez-vous aussi comment tout a été combiné?

D'un signe de tête, il fit signe qu'il le savait.

— Le train entra sous le tunnel où vous aviez préparé un long camion monté sur roues spéciales et qui avait trois lanternes vertes à l'avant et deux lanternes rouges à l'arrière. Voilà le « train » que l'on vit passer vertigineusement sous la pluie et auquel vous aviez mis une sirène d'un nouveau modèle.

Elle rit doucement.

— Elle cassait les oreilles, n'est-ce pas? surenchérit-elle. Vous souvenez-vous du jour où vous

étiez venu à Crime-Street? Je vous l'avais fait entendre.

Il se rappela le bruit insolite qui l'avait tellement intrigué.

— Quand il arriva aux barrières d'un passage à niveau, le camion quitta les rails et prit la route. Il suivit les rails du tramway sur une petite distance puis pénétra dans un garage qui, je suppose, était préparé à cette intention.

— C'est bien cela, acquiesça la jeune fille.

— Le train n'alla pas plus loin que le tunnel. Il retourna jusqu'à l'embranchement. Grégori attendait avec ses terrassiers italiens et fit redresser le butoir qui était tombé. Le trou creusé derrière le tampon et plein d'écume verte était de votre invention, je suppose?

— C'était astucieux, n'est-il pas vrai? Et la patine de rouille que j'ai fait faire, vous l'avez vue aussi?

— Il est heureux que vous disparaissiez, jeune Kate, dit-il, vous avez l'esprit criminel.

— Je n'ai pas du tout l'esprit criminel, protesta-t-elle. C'est un jeu, une sorte de jeu d'échecs extrêmement compliqué. Ne lisez-vous jamais de romans policiers?

— Rarement.

— Mais il vous est arrivé d'en lire? poursuivit-elle.

— Peut-être un ou deux, confessa-t-il.

— Trouvez-vous que leurs auteurs aient l'esprit criminel? Ils organisent une partie... C'est comme moi. Je sais que j'ai eu tort, terriblement tort. Mais je croyais que je ne le penserais jamais. Je croyais que rien au monde ne pourrait me convertir.

— Et qu'est-ce qui vous a converti? demanda-t-il.

Elle hésita.

— Je ne me rends pas bien compte, dit-elle avec un hochement de tête. C'est un sentiment que me fait éprouver la rencontre d'un seul homme au monde. Un sentiment qui me gèle le cœur et me fait trembler. Voilà tout, Mike. Comment croyez-vous qu'ils vont s'y prendre?

Elle était de nouveau préoccupée par l'approche de leur fin.

— Dieu seul le sait, répondit Michaël. Je n'ai pas eu le temps d'y penser. Je suis préoccupé par autre chose. Pourquoi ont-ils gardé la locomotive sous pression? questionna-t-il.

— C'est Grégori qui l'a décidé, répondit-elle. Il a fait combler le trou aujourd'hui, et retirer le butoir. Il a pensé qu'il pouvait être utile de faire rouler la locomotive sur la voie principale pour la bloquer. Il réserve cela pour le cas où il apprendrait qu'on envoie un détachement de police fouiller la campagne de ce côté.

— Les voilà qui viennent, dit Michaël. Aidez-moi à m'asseoir.

Elle lui souleva les épaules et l'aida à se tenir assis. Une vague silhouette se dessina sur le mur; on entendit frotter une allumette, une bougie s'alluma. Le docteur Garon apparut.

Il posa soigneusement la bougie par terre, derrière la porte entrebâillée et s'approcha lentement de l'endroit où était Michaël.

— Eh bien! mon fin limier, gouailla-t-il, le temps vient où les meilleurs amis doivent se séparer.

— Je m'en félicite, dit Michaël, car je ne me compte pas parmi vos amis.

Le docteur sortit une petite boîte de cuir de sa poche en fredonnant un air.

— Ce n'est sûrement pas la première fois que vous voyez une seringue à piqûres?

Il leva en l'air le petit instrument.

— Je vais vous injecter une petite drogue qui ne vous fera pas souffrir.

— Un moment, intervint Michaël. Si je comprends bien, cette drogue est mortelle?

Le docteur s'inclina. Sa face très rouge et sa main tremblante donnèrent à penser à Michaël qu'il avait dû boire pour se donner du cœur et oublier ses inquiétudes.

— Très bien, dit Michaël.

Il regarda la jeune fille et avança le visage vers elle. Kate se pencha et l'embrassa sur les lèvres.

— A la bonne heure, dit le docteur d'un air désagréable, voilà qui fera plaisir à Grégori.

Il prit au prisonnier ses poignets liés par les menottes et lui retroussa une manche. La jeune fille sentit son cœur s'arrêter. A ce moment la lumière s'éteignit.

— Qui est là? s'écria le docteur, lâchant le bras de Michaël pour se retourner brusquement.

Il s'avança à tâtons dans l'obscurité.

— Qui est là? répéta-t-il.

Ils entendirent un faible bruit, suivi par celui d'un corps qui tombe sur le sol. Michaël retenait sa respiration. Un rayon de lumière surgit soudain dans la pièce et se concentra sur la silhouette écroulée du docteur Garon.

— Touché, prononça une voix avec satisfaction.

— Barr, murmura Michaël. Comment êtes-vous entré?

— Par la porte, répondit la voix. Vous avez remarqué qu'elle était ouverte? Voilà comment la lumière s'est éteinte.

Il dirigea la lumière sur son supérieur.

— Ils vous ont mis les menottes, chef.

Il eut un rire étouffé, sortit une clef de sa poche dont il donna un ou deux tours adroits qui délivrèrent l'autre. Son couteau de poche vint à bout du reste.

Michaël étira ses membres engourdis.

— J'ai essayé de venir la nuit dernière, mais ils avaient posté trop de sentinelles, et il m'a été impossible de retourner téléphoner. Je suis resté aplati sur la colline toute la journée et toute la nuit. Je n'ai pas osé bouger avant qu'il fasse sombre. Et je vous avoue, chef, que je n'étais pas fier. Je pensais qu'ils se seraient enfuis.

— Vous avez un revolver? interrogea Pretherston.

L'homme fit glisser une arme dans sa main.

Ils rebroussèrent chemin lentement, traversèrent l'endroit où la locomotive soufflait toujours, puis franchirent la petite porte d'acier du bureau. Il n'y avait personne en dehors d'un corps étendu sous la table. Ils trouvèrent une seconde porte que Michaël essaya d'ouvrir. Elle était fermée à clé. Il entendit des voix et frappa.

— Qui est là? demanda Grégori.

— Ouvrez la porte! répondit Michaël.

— Qui est là? répéta Grégori.

— Ouvrez au nom de la loi, dit Michaël.

Il entendit un bruit de pas, un juron, et resta immobile, le revolver dressé, mais la porte ne s'ouvrit pas. Soudain, ce fut le silence.

— Y a-t-il une autre issue?

— Il y a une porte qui conduit dans le hangar où se trouve la locomotive, dit la jeune fille. Elle était toute pâle et frissonnait. La vue du corps étendu sous la table l'avait achevée.

Michaël se précipita dans le hangar, mais il était trop tard.

Au moment où il franchissait le pas de la porte, une balle frappa la porte d'acier et fit ricochet au plafond. A la faible lumière d'une lanterne, il vit Mulberry et Stockmar hissant le corps évanoui du docteur Garon sur la plate-forme de la locomotive. Il tira deux fois et Cumingham vacilla mais fut traîné sur la plate-forme.

La locomotive fit un « pff » puissant qui ébranla la maison et elle se mit en marche se dirigeant vers la porte fermée. Elle cracha une fumée épaisse et aveuglante, puis heurta la porte qu'elle fit voler en éclats. Michaël bondit hors du garage mais arriva dehors juste à temps pour voir disparaître la locomotive au tournant de la colline. Barr était à côté de lui et les deux hommes regardèrent avec impuissance leurs ennemis disparaître peu à peu à l'horizon.

— Il y a un téléphone ici, dit Michaël vivement, mais il ne communique sans doute qu'avec l'intérieur de la maison.

— J'ai laissé ma motocyclette quelque part en haut de la colline, chef, dit Barr.

— Allez la chercher, répondit Michaël.

Il resta à écouter le bruit de la locomotive qui devait rouler de plus en plus vite. Une main toucha timidement la sienne.

— Vous croyez qu'ils ont filé?

Il passa son bras autour de la jeune fille.

— Je le crains, répondit-il.

Il tournait le dos au garage quand le bruit d'une explosion en fit trembler les murs.

— Qu'est-ce qui se passe? murmura la jeune fille.

Ils s'avancèrent jusqu'au tournant de la colline. Il n'eut pas besoin de se creuser la tête pour voir où avait eu lieu l'explosion, car une lumière rouge illuminait tout un côté de la campagne.

— Quelque chose a dû arriver à la locomotive, dit-il.

Il n'apprit qu'une heure plus tard que dans sa course vertigineuse la locomotive avait rencontré un train de marchandises et que la lumière rouge qu'il avait vue était celle que répandait l'incendie d'un réservoir à pétrole que la malheureuse machine avait renversé dans sa course fatale.

*
* *

— Il était impossible d'en reconnaître aucun, dit T. B. Smith. Croyez-vous que Kate Westhanger fût avec eux?

— Il n'y a plus de Kate Westhanger, répondit Michaël gravement.

Il disait la vérité car au même moment Kate Pretherston était en route pour la France, où son

mari devait la rejoindre aussitôt que sa démission aurait été acceptée.

— Mais pourquoi abandonnez-vous votre profession, Michaël? interrogea T. B. Smith.

— J'ai constaté, répondit Michaël, qu'elle portait atteinte à mes vertus morales.

— Vos vertus morales? répéta T. B. stupéfait. J'ignorais que vous en aviez. Et comment y portait-elle atteinte?

— J'ai constaté, chef, dit Michaël, qu'elle développait en moi un faible pour les classes criminelles.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.
Prologue	9
Chapitre premier. — Les quatre-vingt-trois perles.	27
Chapitre II. — Mike ne répondit rien. Il n'y avait rien à répondre	47
Chapitre III. — D'autres yeux guettaient Michaël.	57
Chapitre IV. — Le criminel idéal doit être un bon stratégiste	67
Chapitre V. — Une danseuse au Sebo's	81
Chapitre VI. — Kate visite l'appartement de Michaël	91
Chapitre VII. — La somptueuse élégance de la princesse Bacheffsky	111
Chapitre VIII. — Un artiste parle de lui-même.	121
Chapitre IX. — Une réunion interrompue	133
Chapitre X. — Sir Ralph perd une princesse et trouve un détective	143
Chapitre XI. — Lady Moya ne se reconnaît plus elle-même	153
Chapitre XII. — Un train spécial tamponne une auto	173
Chapitre XIII. — Récit détaillé d'un grand vol.	185
Chapitre XIV. — Le tour de passe-passe	195

Chapitre XV. — « Les affaires sont les affaires » dit sir Ralph 207
Chapitre XVI. — Sur l'immoralité des voleurs professionels 217
Chapitre XVII. — Le plan de Senor Grégori.... 223
Chapitre XVIII. — Malgré tout, le colonel était un gentleman 231
Chapitre XIX. — Où Michaël se découvre un faible pour les choses criminelles..... 241

Imprimé en France
BRODARD & TAUPIN
Paris-Coulommiers
— 6184-1-1948 —
— Dépôt légal 4291 —

La Collection "l'Enigme" a fait connaître au public français les meilleurs romans d'Edgar Wallace. Elle reprend sa pleine activité et retrouve son vaste public. Aux ouvrages d'Edgar Wallace sont venus ou viendront s'adjoindre les volumes de la série célèbre des "Arsène Lupin" de M. Leblanc, des œuvres de G. Leroux, ainsi que d'autres romans policiers signés d'auteurs de premier plan.

Edgar WALLACE

L'ARCHER VERT
LE MYSTÈRE DU TRAIN D'OR
LE SERPENT JAUNE
LA PORTE DU TRAITRE
L'HOMME SANS NOM
UNE LUEUR DANS L'OMBRE
LAQUELLE DES DEUX ?
LE GANGSTER
L'HOMME DU CARLTON
LA CHATELAINE D'ASCOT

Maurice LEBLANC

ARSÈNE LUPIN, GENTLEMAN CAMBRIOLEUR
L'AIGUILLE CREUSE

•

Gaston LEROUX

LE MYSTÈRE DE LA CHAMBRE JAUNE. (2 Tomes)

•

Carter DICKSON

L'HOMME EN OR

•

VILLEBRUMIER

L'AFFAIRE DES MOTS CROISÉS

HACHETTE

Imprimé en France
Imp. D.M. Paris